

À Valparaíso

Agathe Marin

Quelque part en train, 21 septembre 2013

Chère Lou,

Je t'écris depuis le train. D'où mon écriture mouvementée. Mais peut-être est-ce autant l'émotion que les cahots du train. Car le train ne cahote pas. Le train fonce. Et la campagne ordonnée défile.

Je pense à toi. Hier, je suis allée nager. Une dernière fois. Je suis allée avec mon père, à Locmariaquer. Il s'est garé sur le parking désert.

Tout en la soulevant, je me suis appuyée doucement contre la vieille porte du break pour réussir à la fermer. Je m'y suis reprise à deux fois en retenant mon envie de la claquer d'une volée. Mon père me regardait. Le break qu'il fait rouler depuis plus de vingt ans. Te souviens-tu ? Ses sièges gris entre lesquels se sont coincés mille grains de sable. Toutes les plages de l'enfance. Et les tempêtes aussi. C'est un break mais on en parle au féminin. La Nevada. Presque comme si c'était quelqu'un, un personnage. Là-bas, on nomme ainsi souvent les autres. Je me souviens que cela m'avait frappée, lors de mon premier voyage. La Flaca, la Cata, el Negro. Comme si nous étions tous des personnages. La Nevada est un vieux personnage, un être qui sera toujours là, même avec sa porte déglinguée, la peinture blanche écaillée et la rouille que le vent de la mer a ciselée le long de ses charnières, les fenêtres qui ne se remontent plus, les grains de sable coincés à jamais dans les coutures sombres des sièges usés.

Mon père l'a garée sous les pins comme toujours. Nous étions seuls et aurions pu nous ranger en travers pour être tout à fait à l'ombre. S'il y avait eu de l'ombre. Le ciel était couvert. Maussade.

Mais de cette fâcherie qui peut ne pas durer. On devinait le soleil juste derrière les nuages bas. Le fond de l'air était tiède. C'est ce qu'a dit mon père en sirotant son café avant de partir. Il a dit « le fond de l'air est tiède », il a dû ajouter « baignable ». Et nous sommes allés chercher serviettes et maillots.

Mes sandales se sont enfoncées dans la traînée de sable meuble mêlé de piquants que forme désormais le sentier, pour avoir été piétiné pendant tout l'été. J'ai été tentée de m'en échapper pour traverser la dune ferme, épargnée par les pieds des baigneurs. Mais j'ai préféré retirer mes sandales, en prenant garde de ne pas marcher sur des piquants. Le blockhaus renversé sur le côté se dressait contre le ciel bougon. Le gris l'emportait même sur les tags colorés. J'ai pensé au gris des rues autour de toi. Soudain, la mer était là, si haute. J'ai eu envie de courir. Mon père aussi a pressé le pas.

Nous avons dépassé le blockhaus. Nous étions seuls sur la plage d'un ocre un peu pâle. Es-tu déjà venue là ? Je ne sais plus. La mer était verte sous mes doigts, bleue au loin. Un, deux, trois, respirer. Le souffle saccadé. Mille aiguilles sur ma peau. Un, deux, trois, mon souffle s'y fera. J'ai détaché mes cheveux pour les sentir libres, peut-être pour que chaque mèche garde le goût de l'Atlantique. Je me suis souvenue d'un roman que m'a offert ma sœur. Le personnage se demandait où s'en allaient les cheveux qu'elle perdait dans la mer, quand elle nageait. J'ai imaginé un de mes cheveux se faire emporter dans les vagues, et dériver vers le large, vers l'ouest, puis, peut-être vers le sud.

Mon souffle s'est calmé. J'ai calqué mon rythme sur celui de mon père. Nous avons nagé vers le large, vers le bleu. Il n'y avait plus aucune bouée jaune à atteindre. Ils les ont retirées à la fin de l'été.

Il n'y avait plus qu'une immensité bleue, l'île de Méaban à gauche et la silhouette floue de la presqu'île de Quiberon à droite. Un rayon de soleil a transpercé les nuages et illuminé la mer. J'ai senti sa caresse tiède sur mon visage, entre les vagues. Un, deux, trois, seul mon souffle et le bruit de mon corps contre les vagues. Mes doigts s'engourdisaient peu à peu. Mes pieds devenaient pierres. J'ai fait un signe à mon père et je suis retournée sur le sable. Le soleil s'était mis à hachurer de doré l'ocre de la plage. J'ai frissonné. J'ai pensé à toi. Je pense à toi. J'imagine tes talons sur les pavés mouillés parsemés déjà de feuilles mortes. L'odeur des cahiers neufs de la rentrée. Je t'imagine jetant tes talons sur le sable et courant vers la mer, indifférente au froid glacé d'automne. Moi, le train m'emporte vers un autre été.

Quelque part dans le ciel, 22 septembre 2013

Chère Thérèse,

L'Amazonie d'un noir profond sous les ailes de l'avion. Ou serait-ce l'Atlantique encore ? Puis, au lever du jour, la Cordillère étincelante. Les ailes de l'avion semblent la frôler. Le tarmac poussiéreux. Les premiers mots en chilien. Un bus. La poussière sèche, les grands panneaux de publicité et les palmiers sales autour de la route. Voilà donc la traversée du monde. Commencer ainsi cette autre vie. Je me répète les mots que tu m'as dit. Ton appartement était plongé dans la pénombre malgré le soleil dehors. Tu étais assise dans ta cuisine, ta main posée sur la toile cirée attendant de se saisir de quelque chose. J'ai commencé à te raconter. Partir, encore. La mer. Le Sud.

Je m'attendais à ce que tu hoches la tête en soupirant, toi aussi. Déjà mes épaules se courbaient. Mais tu m'as regardée et tu as souri, comme soulagée par un aveu que tu attendais. Tu as dit quelque chose comme « maintenant que tu as raté ta vie, rate la bien, va jusqu'au bout... » Ce n'était pas rater le mot que tu as employé mais c'était ça que tu voulais dire. C'est drôle tu vois, je n'arrive pas à me souvenir de tes mots mais je me souviens de leur effet. Ce fut comme un baume au cœur, exactement ce cliché-là. Toi, qui me reprenais sans cesse parce que je me tenais mal à table, parce que je ne priais pas, parce que j'étais trop maladroite. Toi que je n'ai jamais vu nager. Pour qui la mer n'est peut-être qu'une flaque bleue froide. Tu as été la seule à sourire, à dire « va donc ». Je dansais sur les trottoirs lisses de Levallois en sortant de chez toi. Et je m'accroche depuis à ton sourire moqueur. Là, par exemple, en grim pant maladroitement dans le bus sur le parking de l'aéroport, mon gros sac me faisant perdre l'équilibre. Je te vois qui me pousse « vas-y, rate bien ta vie » dis-tu. Il n'y a plus aucune défaite à venir puisque tout a déjà été perdu. Merci pour ça, je grimpe dans le bus.

En descente, 23 septembre 2013

Chère Lou,

Le bus entame la descente. Mon corps l'a senti, comme un vieux souvenir enfoui. Comme si j'étais en mer et que, les yeux fermés dans ma bannette, je sentais le bateau gîter brusquement. J'ouvre les yeux. Ce n'est pas la mer encore.

La route de bitume s'enfonce au milieu des eucalyptus. Parfois, la terre est à nu, noircie par le feu. Puis de nouveau, les eucalyptus. La route descend un peu plus et le bus semble prendre son élan, comme un gamin heureux de dégringoler vers l'océan. Mais ce n'est pas la mer encore. Apparaissent des petites maisons de tôle entre les eucalyptus, accrochées à la terre sale ou suspendues au ciel. Leurs couleurs sont passées, recouvertes de poussière sèche et de rouille. Parfois une barre de béton, seule au milieu des arbres, avec vue imprenable sur l'autoroute qui descend, de façon vertigineuse maintenant. J'écarquille les yeux et je sens mon cœur se mettre à battre. Soudain, une drôle de maison ronde et minuscule sur pilotis, faite toute de tôle rouge. Comme une boîte de conserve de tomate renversée et coupée en son milieu pour servir de maison à une famille de souris, dans un conte pour enfant.

Mais déjà, elle a disparu. Une courbe. Du linge sèche aux fenêtres ouvertes vers le ciel, ouvertes vers le large. En dessous, des camions recouverts de poussière et garés là en vrac face à d'autres maisons de bois biscornues, accrochées à la colline par des pilotis branlants. Partout des escaliers de bois serpentent dans la terre sale. Autour, il y a des poules, des chevaux, des potagers. On ne les voit pas depuis l'autoroute. Mais on imagine sans peine. On imagine sans peine ces maisons au milieu de champs, ou accrochées à la Cordillère.

Une autre courbe. Et soudain elle est là. La mer. Ce bleu plus bleu que le ciel. L'océan le plus vaste du monde. Ce fut juste un éclat, au creux des collines dont les maisons de couleur brillent au soleil. De nouveau le bus serpente au fond du ravin. Je me suis souvenue. Te souviens-tu ? Le bus Rosporden-Concarneau. Lent et maladroit entre les maisons bretonnes de crépi sale et triste.

Et puis, la mer si bleue et la silhouette ombrée de l'archipel des Glénan apparut au loin, juste avant d'entamer la descente vers le vieux port. C'était le chauffeur de bus qui nous l'avait montrée, la première fois que nous étions venues. Te souviens-tu ? Il avait tendu le doigt, au-dessus de son immense volant. C'était juste un éclat, un instant. Le chauffeur avait murmuré que c'était son moment de bonheur sur la route, voir apparaître la mer, puis l'archipel, derrière les ronds-points et les lotissements aux toits d'ardoise. Te souviens-tu ?

Maintenant, la mer a disparu. Nous sommes entrés dans la ville. Avenida Argentina. Des tauds orange et verts recouvrent le terre-plein central. Mercredi. Jour de marché. Je commence à me souvenir. Souvenirs du premier voyage. Ça fourmille. Au bout de l'avenue, derrière les files de voitures et le pont de béton, je sais qu'il y a la mer. Le bus ralentit, tourne lentement pour se diriger vers la gare routière. Sur le trottoir, un groupe de collégiennes en robe chasuble bleu marine. Le bus se range enfin sur le petit parking. Je descends. Mon sac si lourd sur le dos, je traverse la gare. Ma dégainée de *gringa*. Retrouver l'arrêt du bus. Le 501 m'a dit Pía. Le minuscule camion arrive à toute berzingue. Je grimpe maladroitement. Je ressemble à un gros scarabée avec mon sac encombrant. Le bus est plein. Je m'accroche à la barre du haut, comme je peux. Le bus fonce et mon bras déjà m'élanche. Nous repassons par avenida Argentina. Puis avenida España. Derrière les barbelés, derrière la ligne du train, à travers les minuscules fenêtres sales du bus, la mer. Un éclat bleu, un instant. Puis brusquement le bus bifurque et grimpe la montée abrupte le long de l'université Santa Maria. Je manque de tomber à la renverse mais nous sommes si serrés les uns contre les autres que les corps autour me retiennent.

Le bus soudain se rétablit à l'horizontale et tourne brutalement devant l'université. Comme un dérapage contrôlé. C'est là que je dois descendre. Je tire trop tard le cordon usé suspendu au-dessus des sièges. Je m'excuse, confuse, maladroite. Mon accent mal dégrossi. Quelques passagers descendent pour me laisser passer. Enfin, je suis sur le trottoir. Je reprends mon souffle avant de traverser. La maison de Pía est juste là. La maison jaune à la porte de bois blanche. Je me souviens. Comme je longe l'avenue, une rue en pente s'ouvre sur ma droite. Au bout : la mer. Je m'arrête. Je ne me souvenais pas. La rue semble plonger dans le bleu des vagues. Je reste là un instant puis je continue jusqu'à la porte blanche.

Carnet rouge

06/10/2013 La courtoisie d'un vieil homme fripé assis droit sur son haut tabouret de simili cuir rouge et actionnant son ascenseur grinçant et brinquebalant dans les entrailles sombres d'un immeuble oublié par le temps.

08/10/2013 Un maté avec Vanessa. Ses cactus qui absorbent les ondes wifi. Ses cheveux maintenant noirs et lisses noués sagement. Lautaro, son fils, qui braille.

10/10/2013 Pato, un café. Pía, une glace York sur la place de Playa Ancha. Nous écoutons piailler les petits perroquets vert fluo dans les palmiers au-dessus. Je scrute chaque fenêtre, chaque annonce scotchée aux poteaux ou dans les échoppes. Chercher une chambre à soi.

11/10/2013 Je pousse la porte de la Crisis, se tenant toujours bien droite face au Congrès. Juché sur son tabouret rehaussé de coussins, don Mario me serre les deux mains en souriant. Ses cheveux blancs font une tache lumineuse dans l'obscurité de la minuscule librairie pleine à craquer. Il tousse. Puis il sourit, comme s'il ne pouvait pas en vouloir à la poussière des livres de s'être incrustée dans ses poumons. Il dit « Je savais que tu reviendrais. Va dans la ville. Il faut descendre de l'avion maintenant... » Je le vois soudain descendre de l'avion il y a tant d'années de cela, quittant les jours courts et froids du nord de l'Europe où il s'était réfugié. Je l'imagine faire quelques pas dans la lumière du Sud, murmurer en mapudungun, et ouvrir sa librairie face à l'édifice monstrueux d'un Congrès érigé en son absence, comme un décor de théâtre de carton-pâte pour jouer la farce de la démocratie.

12/10/2013 L'odeur du café torréfié dans la ville. J'avais oublié. Je me souviens. Chercher une fenêtre à ouvrir sur cette odeur-là.

13/10/2013 Un nuage de puces assaillant mes chevilles alors que je pénètre sur le parquet grinçant d'une vieille maison cabossée à louer. Une dobladita chaude mangée dans la rue.

15/10/2013 Se réveiller dans les draps défaits sans souvenir aucun de la nuit, le corps fatigué d'une bataille qu'il a dû mener. Chercher une chambre à soi.

16/10/2013 Depuis l'avenue España, des mâts de bateaux. Il faut traverser les rails, un labyrinthe de palissades dressées sur un terrain vague en chantier puis c'est le quai Barón. Je me dresse sur la pointe des pieds pour retrouver les mâts. Là, derrière un panneau bleu fluo « Puerto Deportivo ». Je m'approche. C'est un parking avec quelques voiliers de plastique au sec. Des hommes en tee-shirt bleu

fluo s'affaïrent à en remorquer un. Je pousse la grille. Un jeune homme svelte penché sur une coque se retourne. C'est une femme. Elle me toise sous sa casquette grise griffée du logo « Puerto deportivo ». Je bredouille que j'aimerais naviguer. Elle me lance en anglais le prix exorbitant de la location d'un des minuscules voiliers de plastique. Je fais non de la tête. Je dis que je ne parle pas anglais. Je tente de proposer une sorte de bénévolat. La femme m'aboie presque dessus et fourre dans sa poche le bout de papier que je lui tends avec mon numéro.

18/10/2013 Une régata au nord de Valparaíso. Des voiles en carbone, des vestes Helly Hansen. Le capitaine me tend la main. Je grimpe à bord en me tenant aux haubans. Il lance dans un rire gras et légèrement menaçant « la seule chose que je sais dire en français, c'est cochon communiste ».

On tourne autour de deux bouées. Je m'ennuie. Je me sens gauche. Je regarde la mer. Je respire. Puis un zodiac vient nous chercher. Viande grillée et pisco sour. Les hommes parlent affaires. Je regarde la mer.

Le soir venu, des bières sous le citronnier. Un feu entre les briques sur le ciment du patio. Pía chante. Je démêle mes cheveux.

Chère Lou,

Je pousse la porte, puis la porte intérieure au verre ouvragé et le bruit de la rue s'éteint. Dans le petit couloir sombre au parquet ciré, flotte une odeur d'encens que l'on vient d'allumer. La porte de la chambre de Pía et Derek est entrouverte et un chat dort, enroulé sur la couverture tricotée de carrés multicolores. L'encens c'est pour masquer l'odeur des chats. Ils sont quatre, Frederico, Negrito, Gris et La Chabala. La Chabala, Derek et Pía l'ont trouvée, maigre et perdue, sur le trottoir. Elle attendait des petits. Gris est l'un de ses petits. Pía fut la sage-femme. Elle a improvisé. Elle avait vu sur youtube, qu'il fallait faire comme un petit nid. Alors quand la Chabala est devenue si grosse qu'elle ne pouvait presque plus marcher, elle a installé des couvertures douillettes dans un carton. Mais la Chabala a choisi de se réfugier dans le petit débarras du fond du patio. C'était en pleine nuit. Pía est sortie en pyjama dans le patio baigné de lune et elle s'est dirigée derrière le citronnier d'où elle entendait de faibles gémissements. Derek, Cami et Nicolas, se sont réveillés aussi mais ils ont attendu autour. Pía est la petite sœur de Cami et de Nicolas, mais parfois, il me semble qu'elle est notre grande sœur à tous.

Elle est assise maintenant, en pyjama, dans le soleil du patio, le regard perdu entre les géraniums rouges poussant dans de vieux cageots du marché et le citronnier. Elle se lève paresseusement pour aller prendre une éponge et un peu de vinaigre dans la cuisine et entreprend de laver une à une les feuilles de l'arbuste. Elle a appris ça sur youtube aussi quand ils sont arrivés dans cette maison et qu'ils ont aperçu l'arbre rachitique au centre du patio de ciment.

Tout comme les pliages d'origami pour fabriquer les guirlandes de grues colorées qu'elles ont accrochées aux fenêtres, avec Cami. Ou la manière d'enfiler de vieilles bouteilles de plastique coupées pour en faire des jardinières dont l'eau coule de l'une à l'autre. Elle a trouvé des boutures dans la rue, de géraniums aux différents tons de rouges et de plantes grasses aux feuilles étranges et ça fait comme des cascades de plantes qu'elle a accrochées aux piliers de la galerie. Car il y a une galerie tout autour du patio, au toit de bois et au sol de céramique rouge. Sur le pourtour de la galerie, dans des encadrements de bois ouvragés s'ouvrent les porte-fenêtres de la salle de bains, du salon, de la salle à manger et de la cuisine. Et c'est à l'ombre de la galerie que Pía retourne s'asseoir maintenant qu'elle se fatigue de nettoyer les feuilles du citronnier. Elle cligne des yeux dans le soleil. Il faudrait qu'elle s'habille. Qu'elle range aussi l'assiette où sèche une croûte noire d'avocat écrasé et puis la tasse sale de café. Elle cligne des yeux encore une fois, indécise. Gris apparaît sur le toit, en face. Derek a installé une échelle à chats pour qu'ils puissent grimper sur les toits et aller voir la mer. Elle, elle n'y pense jamais à la mer. Sauf quand il faut descendre jusqu'au bas de la colline, traverser l'autoroute en empruntant sur la pointe des pieds la passerelle de tôle branlante qui s'est effondrée une fois, sous le poids de la foule venue regarder les feux d'artifice du nouvel an, et enfin descendre sur la plage ramasser du sable pour la litière des chats. C'est une corvée d'aller jusqu'à la mer.

Elle s'étire. Se lève et dépose l'assiette et la tasse sales dans l'évier. Depuis toujours, elle empile la vaisselle sale dans l'évier. Chez sa mère, la bonne faisait la vaisselle. Ici ils la font quand l'évier déborde et que les plats craquellent. Elle ressort pieds nus dans le patio, attrape sa serviette rêche qui sèche mais finalement elle retourne

sur ses pas chercher l'arrosoir et se penche sur les cageots d'herbes aromatiques. Au loin, très loin, elle entend à peine la sirène rauque d'un cargo qui s'en va. La Chabala passe en se frottant entre ses jambes. Pía se relève, s'étire. Puis elle entre dans la salle de bain. On entend le gaz s'enflammer soudainement dans le chauffe-eau de la cuisine. L'eau coule encore et encore. Pía aime rester des heures sous la douche brûlante. Quand elle sort enveloppée dans sa grande serviette, de la buée envahit le patio, qu'elle traverse en courant pour se rendre dans sa chambre. Peu après on entend le sèche-cheveux vrombir. Enfin, Pía apparaît. Toujours soignée. Elle a des jours rock' n'roll, en jean noir moulant son corps rond, ses longs cheveux noirs lisses tombant jusqu'à ses fesses. Elle a des jours romantiques en robe à fleurs et collants colorés, une lourde couronne de cheveux tressés autour du visage. Elle a des jours glamour, robe de velours sombre et rouge à lèvres carmin. Mais toujours elle enfile ses petites tennis de toile noire, comme des tennis de poupée. Elle les lace, chausse ses lunettes de soleil et claque la porte. Un jour, tu la rencontreras...

Carnet rouge

19/10/2013 L'indolence joyeuse des bougainvilliers fuchsia adossés au bleu de la mer. La mer si loin.

20/10/2013 Une devanture d'un vieux rose fané dans Playa Ancha. Au coin d'une rue. Une minuscule vitrine. Tartes au citron, mille-feuilles et alfajores. Rien de plus. L'homme, bourru, vêtu d'une blouse blanche usée, saisit un papier brun pour envelopper avec agilité un alfajor épais comme mon poing fermé. Assise sur la place en contre-bas, je déchire maladroitement le papier. Mes doigts collent. Le manjar est un délice tel son nom. Au bout de la rue, du bleu.

21/10/2013 Le froid insolent. Recroquevillée dans ma couverture rouge, je fais défiler les sites d'annonces immobilières. Accepter les heures vides, moi qui les ai tant désirées. Or, il me faut un décor pour les vivre.

22/10/2013 Le sommeil se dérobe. Hier une autre régates. Des plaisanteries de fachos. Pourtant la mer. Le vent glacé. Mes mains rougies. La gîte dont se souvient mon corps une fois brinquebalé dans le bus qui me ramène à Valparaíso. « Valparaíso ? » Demandent en grimaçant les voileux fachos. Pourquoi ne cherches-tu pas plutôt une maison à Viña del Mar ? Je ne dis rien. Le soir, Nicolas me demande : « il s'appelle comment le capitaine ? » « Pinochet... ». Tous me regardent. Je dis « des Pinochets il doit y en avoir plein non ? » Nicolas ouvre son ordinateur. « Tu vas le googliser ? » je lui demande, un peu surprise. Il me regarde sans sourire « Tu veux pas savoir si tu navigues avec un bourreau ? ».

Depuis le plat plan du bas de la ville, 25 octobre 2013

Chère Lou,

Te raconter la ville...

Je me cale contre la fenêtre sale du petit bus. Le scratch du rideau vert criard s'accroche à mes cheveux. Je le coince comme je peux derrière le siège de simili cuir orange tout aussi criard que le vert. Depuis là où je suis ne me parviennent que les grésillements de la radio du chauffeur. Parfois, les cris d'un vendeur ambulant qui grimpe agilement puis saute d'un bond léger sur le trottoir après

avoir brandi des barres de chocolat, des paquets de gommes à l'eucalyptus emmanchés sur des cintres tordus, des glaces fluorescentes émergeant d'une glacière improvisée en polystyrène ou bien des cuchufli. Les cuchufli ce sont ces sortes de tubes gaufrés remplis de manjar, rangés par trois dans des sachets blancs puis alignés les uns contre les autres dans un cageot de plastique que le vendeur en chemise blanche et cheveux gominés fait tournoyer au-dessus des passagers avec une dextérité de jongleur.

Leurs cris me parviennent à peine, maintenant. Je commence à ne plus entendre la ville. Je commence aussi à ne plus la voir. Parfois mon regard accroche une affiche punk, un calicot, une enseigne de néons qui semble clignoter là depuis les années 70. Parfois c'est une silhouette se détachant de la foule qui attrape mes pensées. Parfois la ville ou plutôt « el plan », le plat plan du bas des collines, défile derrière les vitres poussiéreuses du bus, bruyant, enfumé, sale. Un décor que je m'efforce de traverser sans qu'il ne me touche. Signe que je suis arrivée peut-être. *El plan*. J'échafaude déjà des stratégies pour le traverser.

Quand il y a le temps passer par les collines en grim pant dans la O, le seul bus qui passe par en haut, d'où on peut voir la mer, les escaliers et les bougainvilliers.

Quand il y a moins de temps mais un peu de temps tout de même prendre le trolley. Lent et pesant. Le regard se tourne vers l'intérieur. À l'intérieur nous sommes dans une autre époque, une autre ville, une ville de bois vernis et de simili cuir, une ville où les choses devaient durer, s'hériter, se transmettre. Tout est vieux : les poignées, les chauffeurs, les affichettes en suisse allemand qui n'ont pas été retirées quand les trolleys ont été envoyés de Berne jusqu'à

Valparaíso pour y vivre une autre vie. Même les passagers semblent vieux, d'une autre époque. Le trolley souffle bruyamment quand il s'arrête. Et, il inspire tout aussi bruyamment quand il repart. Nous, nous sommes dedans, dans cette bulle de mélancolie, et au travers des fenêtres à guillotine, *el plan* n'est qu'un décor lointain.

Parfois, de rares fois, quand il n'y a pas le temps traverser en petit bus accéléré. Dans lesquels sautent agilement les vendeurs de *cuchulis*. *El plan* défile alors à toute vitesse. Je ferme les yeux, concentrée sur les mouvements du bus pour ne pas tomber.

Parfois aussi, le traverser à pied. Les mains enfoncées dans les poches. Le pas pressé. Le regard vers le trottoir, le nez dans le col. Un peu à la manière dont je traversais les couloirs du métro parisien. Traverser sans être vue, ni touchée. *El plan*.

El plan c'est difficilement traduisible. Dans le texte de Pablo Neruda, publié en prologue du livre de Sergio Larrain, on le traduit par « plaine ». Mais plaine, ça ne marche pas. Une plaine c'est vaste. Il y a de l'horizon. Des hautes herbes balayées par le vent, le souvenir d'un état sauvage, peut être même des bisons... Or le plat plan du bas des collines de Valparaíso n'existait pas avant. Avant, là, au pied des collines, il n'y avait que la mer et du sable. Des grains de sable qui avaient dégringolé des dunes de Concón pour que la mer les fasse voyager jusque de l'autre côté de la baie. Des grains de sable sur lesquels les Picunche tiraient leurs canoës. Des grains de sable qui crissaient sous les bottes des Espagnols. Du sable dans lequel on s'enfonçait pour décharger les marchandises. Parfois, quand la marée était haute, on se mouillait les pieds et on entendait la mer rugir dans la grotte du Chivato. Il fallait alors passer par le haut. On perdait du temps. Certains pensèrent domestiquer ce bord où la mer

faisait la loi. Valparaíso n'était qu'un débarcadère et ne devait être que cela. C'était impossible de penser une ville sur ces collines escarpées, sans le moindre endroit plat. Mais un débarcadère doit être un lieu efficace. On construisit une première route. *La Planchada*. La Repassée. La première route sans pli de Valparaíso, juste au pied des ravins. Puis, on dynamita une colline et on combla ainsi, un peu, la mer. Il y eut une deuxième rue plate et parallèle à la première. Puis encore une autre. On entassait sur le sable tout ce qui pouvait faire gagner un peu de terre sur la mer. On tassait les carcasses de navires qui s'étaient échoués lors des tempêtes d'hiver et on les remplissait de débris. Puis, par-dessus, on disposait des pavés. Des pavés rapportés d'Europe pour caler les élégants clippers venus se remplir le ventre de salpêtre.

Sur les pavés on édifia de beaux hôtels. Des banques. Un théâtre. On oublia le sable qui crissait sous les souliers. On oublia peut-être un peu la mer aussi, qui s'était tue en dessous. On pouvait enfin marcher droit le long de la ville. C'était peut-être une manière de la discipliner. Bien sûr, à chaque tremblement de terre, on se souvenait qu' *el Plan* n'était qu'un tapis de débris meubles posé sur la mer. Mais le reste du temps, on traversait la ville sur des rails de tramways. Et on pouvait enfin compter en *cuadras*, en pâtés de maisons, comme dans les autres villes d'Amérique.

Il était cependant trop tard pour dessiner les limites d'une place d'Armes autour de laquelle organiser la ville, à la manière des conquistadores imitant les camps romains. Mais on put tracer quelques rues parallèles à la mer reliées entre elle par d'étroites perpendiculaires, quadrillant ainsi la fine bande de terre inventée. De temps en temps, une place. Comme il n'y avait pas de place d'Armes, on accepta une multitude de places. Plaza O'Higgins,

Parque Italia, Plaza Victoria, Plaza Anibal Pinto, Plaza Sotomayor, Plaza Echaurren... Chaque place a ses propres passants. Les vieux joueurs d'échec de la place O'Higgins, les manifestants du parque Italia, les familles de la place Victoria, les punks, les hippies et les touristes de la place Anibal Pinto, les marins de la Marine de la place Sotomayor, les vieux ivrognes et les chiens de la place Echaurren, ceux et celles qui gardent souvenir de ce que fut la bohème du port... Les places sont comme une respiration dans le quadrillage. On y trouve un monde minuscule. Des bancs. Des histoires. On peut s'asseoir là et se reposer un moment en regardant les autres vivre.

Mais si on cherche à s'évader, le regard butera encore. Sur les immeubles autour et les rues qui ne débouchent sur aucun horizon. « El Plan » on ne peut pas le traduire par plaine, car il n'y a là, jamais, aucun horizon.

C'est ça *el Plan*, un quadrillage étroit et plat dans lequel est enfermé le regard.

Si on tourne le dos à la mer, se dressent soudain les collines auxquelles s'accrochent mille maisons aux toits rouillés et aux couleurs déteintes par le soleil. Les rues que l'on suivait, perpendiculaires à la mer y bifurquent brutalement. Elles rétrécissent en de sombres escaliers pour suivre la pente raide d'un ravin ou bien elles se courbent à la manière des arbres tordus par le vent et disparaissent entre les maisons. Ce n'est que la nuit, en suivant les dessins que font les lumières des lampadaires que l'on peut deviner les étranges chemins des escaliers et des routes dans les collines. La nuit, oui, il y a peut-être un peu plus d'horizon depuis le plat plan du bas de la ville. Car, au bout des rues qui devraient donner sur la mer, la nuit peut confondre, pour un œil distrait et naïf, les silhouettes des

barbelés et les murs de conteneurs avec le noir de l'océan. La nuit, oui, on pourrait croire qu'au bout des rues plates du plan du bas de la ville, il y a la mer, immense, ponctuée par les lumières des quelques cargos mouillés là. Mais de jour, rien n'y fait, le regard bute aussi de ce côté-là. Il bute sur les murs de conteneurs surmontés de barbelés après avoir trébuché sur le mouvement bruyant et enfumé de l'avenue Errazurriz où passent à toute volée petits bus, camions et voitures.

Le plat plan du bas de la ville, c'est presque comme un étroit couloir. D'un côté les collines, de l'autre les conteneurs et les barbelés. Un étroit couloir enfumé et bruyant, désordonné malgré le quadrillage de ses rues.

El plan, ça ne peut pas se traduire par plaine car *el plan* c'est masculin. Le plat plan du bas de la ville. Un serpentín masculin qui se veut discipliné entre le féminin désordonné et toujours imprévu de la mer et des collines.

Car, si les hommes ont espéré peut-être, un jour, discipliner cette ville anarchique en quadrillant un rebord plat tout du long, et en éloignant la mer de la côte, c'était sans compter sur le joyeux désordre des collines qui déborde vers le bas.

En haut, dans les collines, on vit, on respire. Il n'y a là que des maisons et des jardins. Entre elles, des escaliers sinueux, des rues courbes, parfois des ravins pleins de fleurs sauvages et de poubelles. En haut, on souffle. On prend le temps. On passe à l'épicerie du quartier. Là où l'on croise les voisins, là où on trouve presque de tout, à peine plus cher qu'en bas. Pour le reste, pour ce qu'on ne trouve pas, il faut descendre.

Pour les cafés, les écoles, les pharmacies, les administrations, les banques, les restaurants aussi il faut descendre dans le plat plan du bas de la ville. Dans le quadrillage étroit, débarquent alors presque chaque jour les habitants des 42 collines. À la manière de passagers de paquebots amarrés là à jamais. Et c'est toujours un flot et un désordre bruyant dans ces rues perpendiculaires et parallèles. Les touristes n'aiment guère s'y promener. Les pots d'échappement noirs et le bruit incessant, les ruelles sombres et froides au pied des hauts immeubles du quartier des banques et puis les rues trop chaudes et poussiéreuses, sans d'autres ombres que celles de palmiers dégarnis, autour du marché El Cardonal. Les trottoirs encombrés de vendeurs ambulants. L'odeur entêtante de friture, de poisson et de poubelles mêlée à celle, encore et toujours, des pots d'échappement. Et la foule venue des collines qui se croise, se salue. Loro Coirón dit que *el plan* c'est une *cazuela*, cette soupe traditionnelle chilienne. Là où se mélangent tous les habitants de Valparaíso. Il dessine beaucoup *el plan*. Jamais le quadrillage. Toujours le désordre qui submerge le quadrillage. Le vieux cheval mélancolique amarré à sa carriole qui attend dans la rue empêchant les voitures de passer. Les effluves du marché encombré où les corps se poussent, où le brouhaha est percé de cris stridents et chantants. Les écoliers en uniforme qui s'éparpillent. Le plat plan du bas de la ville, c'est là aussi où l'on se donne rendez-vous. C'est peut être le seul endroit où l'on ne peut pas se perdre. Comme si on avait voulu tracer au bord de la ville une série de méridiens et de parallèles pour se retrouver dans cette géographie qui nous échappe.

Car tu ne trouveras nulle carte de Valparaíso. Seulement des cartes du plat plan du bas de la ville. Et puis des collines touristiques. Alegre, Concepción et Bellavista.

Sur les dépliants touristiques on trace aussi l'avenue Alemania qui traverse les collines à mi-hauteur, telle une frontière. Au-dessus, ne pas s'y engager. Terra incognita de la misère et donc de la violence. Des aplats beiges, jaune pâle ou gris. Ça fait d'étranges cartes. Comme ces cartes antiques où l'Europe était difforme et disproportionnée... Là ce sont les collines classées par l'Unesco qui forment des îlots monstrueux dans une mer beige où surnage l'ascenseur Polanco, un phare paumé au loin. Et partout, les aplats jaune pâle ou beiges dans lesquels se noie même google maps.

Alors, oui, les rues du plat plan du bas de la ville servent de méridiens pour se repérer dans les collines. À la longitude de la rue Uruguay. Deux *cuadras* ou degrés au-dessus d'avenue Alemania, notre unique parallèle.

Dans les collines pourtant, personne ne te parlera de longitude ou de latitude. C'est moi qui dis ça. Eux, ils diraient *a la cuadra de*, *a la altura de*... Ils utiliseront comme boussole la mer, comme parallèle le trait de côte et comme méridiens les rues perpendiculaires du bas de la ville, sans jamais penser qu'ils sont là en train de naviguer. Les mots nautiques leur sont inconnus. Ils les ont oubliés, disent certains. Ils ne les ont jamais sus, disent d'autres.

C'est peut être pour ça, qu'on a traduit par plaine. Pour ancrer la ville sur terre et lui faire oublier comme elle a su prendre la mer, par le passé.

Carnet rouge

23/10/2013 Derek ratisse la terre sale du trottoir. Pía dessine. Mes heures vides et anodines. Je reste au bord. Je regarde les autres danser leur vie. La mienne en suspens. Peur des faux pas.

Je n'ai plus aucune étiquette à laquelle me rattacher. Sans métier, sans maison, étrangère. Comme une redéfinition de mon personnage. Les questions se font coupantes dans le froid humide et inattendu. Chercher une chambre à soi, un bout de décor d'où réinventer un personnage.

25/10/2013 Emmitouflés dans nos larges pulls en laine autour de la table du petit déjeuner. Œufs brouillés et café chaud. Le froid transperçant les petits coussins colorés posés à même le ciment du patio. La brume se lèvera-t-elle ?

27/10/2013 Le même vert anis sur les murs. Écaillé parfois. Je n'avais jamais aimé ce vert choisi par Vanessa et Camila quelques jours avant que nous ne déménagions là. Ni le faux cuir bleu des fauteuils offerts par les parents de Vanessa. Ces couleurs que je n'aimais guère savaient pourtant se faire joyeuses dans le soleil de l'après-midi qui inondait notre appartement d'étudiantes. Elles se fondent désormais dans les tons fluo et criards des jouets de Lautaro. Lautaro qui crie, qui ne fait que crier. Vanessa le prend dans ses bras. Pancho, lui, ricane grassement. Je dévale en courant les escaliers rouges que j'ai tant de fois dévalés pour attraper la B. Vanessa courait aussi toujours alors, ses longs cheveux noirs et lisses aux pointes teintées en rouge vif. Maintenant, elle ne court plus. Elle porte Lautaro, les courses, le sac avec les couches. Je descends la rue à pied.

Dans le vent, 29 octobre 2013

Chère Lou,

Je t'écris assise sur une place minuscule de Playa Ancha. J'appuie mon carnet sur ma sacoche de cuir fatiguée, posée sur mes genoux. Mes pieds enfoncés dans la poussière de la petite place. Le vent fait voler la feuille. Il y a toujours du vent à Playa Ancha. C'est la pointe ouest de la ville. Un peu à l'écart. Ses habitants jalourent leur quartier. Ils l'appellent « la République indépendante de Playa Ancha ». Quand on vit là, il n'est pas nécessaire de descendre dans le plat du bas de la ville. Il y a une poste, une banque, des écoles, des boulangeries, une pharmacie, des cafés, un fleuriste, des pâtisseries, des marchés... Cette colline est immense, il faut dire pour porter un seul nom. C'est vers le bas de la colline que l'on trouve tous les commerces. Comme si Playa Ancha avait son propre plan plat du bas. Ce serait un faux plat. Car si le bas de la colline est à peu près ordonné et quadrillé, ça reste de la pente, en aplomb au-dessus de la mer. Dans ce faux plat se niche l'université la plus combative de Valparaíso. Celle qui reste ouverte l'été pour rattraper toutes les semaines passées sous les gaz lacrymogènes pendant l'année. Il y a des dizaines d'universités indépendantes les unes des autres à Valparaíso. Avant la dictature, il n'y avait que l'université catholique et les antennes de l'université du Chili. Pinochet a divisé celle-ci pour mieux fragiliser l'opposition étudiante et puis tout a été privatisé et les universités se sont multipliées, comme des boutiques.

En dessous de l'université, il y a le stade de foot. Je n'y suis jamais entrée. C'est un peu comme le temple d'une religion qui m'intrigue mais qui ne sera jamais mienne.

Plus bas encore se tient l'école navale. En face, d'autres services de la Marine. Dans leurs rigides uniformes aux boutons cuivrés, les marins se tournent fixement vers la mer. Jamais ils ne regardent la colline derrière. Leurs exercices de clairon résonnent avec le piaillage énervé des centaines de petits perroquets verts fluo perchés dans les palmiers autour. Ils y semblent indifférents, tout comme ils semblent ne jamais entendre les clameurs du stade ou les cris énervés des étudiants exigeant une éducation publique. Je ne vais guère me promener par là.

Je monte plus haut dans Playa Ancha, au-dessus du faux plat. Je parcours les rues résidentielles à la recherche d'une petite maison à louer. Je demande auprès des épiceries. « À Playa Ancha ? uff, faut attendre que quelqu'un meure pour trouver une maison ici... »

Je reviens quand même presque chaque jour. J'aime l'idée d'habiter cette colline au bord de la ville. Au bord d'une ville au bord du monde. Me tenir tout au bord, la pointe des pieds sur la terre, face à la mer immense. Et Playa Ancha c'est la colline où s'engouffre la mer.

C'est le vent du sud qui apporte les embruns en secouant les rues de part en part. Les passants se tiennent courbés. S'accrochent aux poteaux. Les papiers volent. Ce même vent qui fait voler ma lettre maintenant. J'aimerais bien que ma maison ait des fenêtres par lesquelles s'engouffre ce vent soufflant sans obstacle depuis l'Antarctique... Peut-être apporte-t-il des histoires de là-bas.

C'est pour ça que je viens chaque jour ou presque. Je déambule en regardant les maisons où j'aimerais vivre avant de venir m'asseoir à la petite place du bout de la rue República. Comme un rituel païen. Je m'assois sur un des deux bancs de bois poli par le temps. D'un côté de la place, les maisons, collées les unes contre les autres, font un L,

face au vent. Elles regardent les deux autres rues tomber dans la mer. L'une vers le sud et l'autre vers l'ouest. C'est vertigineux cette immensité bleue au bout des rues si raides. On redoute presque d'y tomber par mégarde. Vacillant dans le vent, je me prends à m'agripper au banc ou au vieux palmier courbé. Mon regard s'accroche aux touffes de lavande et de géraniums gris d'une poussière jaune.

Une fois j'ai osé m'approcher. Il m'a semblé que le bout de la rue du sud terminait dans un ravin sale bordé par une barrière métallique défoncée. L'autre descendait abruptement vers le faux plat de Playa Ancha. C'était tout.

Deux collégiens s'approchent et prennent possession de l'autre banc en se bécotant effrontément. Je m'apprête à replier cette lettre. Mais en face, une porte s'ouvre. Apparaît une fille en survêtement. Elle s'assoit sur les marches de sa maison et contemple avidement le couple. Je range ma lettre et le carnet dans ma sacoche de cuir quand la fille s'approche d'un pas gauche. Elle marche bizarrement, son épaule se balançant excessivement d'un côté. Elle me demande une cigarette puis s'assoit à mes côtés, presque à me toucher, sans plus de manières.

Elle me demande si je vais bien tout en faisant glisser une bague autour de son auriculaire. Comme je regarde ses mains jouant avec cet anneau, elle m'annonce que celui-ci est trop serré mais que sa mère lui a promis un autre anneau quand elle se mariera. Elle me sourit avant de se lever brusquement pour se diriger vers l'autre banc où sont presque allongés dessus-dessous les deux collégiens. Elle les interrompt sans ménagement, sans doute pour leur demander une cigarette. Le garçon la chasse sèchement puis se retourne vers sa copine qui se remet à l'embrasser goulûment. C'est

alors que la fille au survêtement et à la bague trop serrée caresse tendrement les cheveux lisses et noirs de la collégienne qui relève la tête, surprise. Puis elle lui claque un baiser sur la joue et repart vers sa maison. La collégienne reste interdite un moment avant de se coller à nouveau dans les bras de son amoureux. Je rouvre ma sacoche pour te raconter cette scène et puis, je m'en vais. Je crois que j'aimerais habiter sur cette place où l'on s'accroche à un palmier pour ne pas tomber à la mer, pendant qu'une fille en survêtement, cherche des cigarettes et une bague de mariage.

Depuis ma maison, 4 novembre 2013

Chère Lou,

J'ai trouvé la maison. Une annonce sur internet. Cerro la Cruz. J'ai dû regarder la carte. Je ne connaissais pas cette colline. Mais ne prends pas la peine de chercher l'adresse sur google maps, le passage n'y figure pas. C'est une de ces zones jaunes, indistinctes.

Curieuse, je m'y suis rendue la veille de la visite. Pour reconnaître les lieux. Il faut prendre l'avenue France. Puis grimper dans Garibaldi. Le passage est étroit. Un désordre de bouts de trottoirs défoncés, de terre sale et d'herbes hautes parsemées de poubelles. Un petit chien noir m'a attaquée sous le regard amusé des enfants qui jouaient là. Il m'a chassé jusqu'à la rue. Je ne m'en étais pas méfiée, car d'habitude, les chiens des rues n'attaquent pas les passants. J'ai pris peur. Tu sais ma frousse irrationnelle face aux chiens. Comment pourrais-je habiter-là ? J'ai raconté cela à Pía, le soir, alors que nous écrasions l'avocat pour *la once*ⁱ dans la cuisine de Placeres. Elle a ri. J'aurais dû

i En chilien dans le texte, goûter/dîner chilien.

feindre l'indifférence. Le chien a senti ma peur a-t-elle dit. Mais savoir que les chiens sentent ma peur ne fait que la décupler. Pía a apporté une pile de petits pains chauds dans un panier recouvert d'une serviette brodée et nous nous sommes assises. Elle a proposé de m'accompagner pour la visite...

Le lendemain, nous avons grimpé dans le passage sans rencontrer le petit chien noir hargneux. La porte de la maison était ouverte. Un menuisier remplaçait le cadre de la fenêtre mangé par les termites. Le propriétaire n'était pas encore là. Nous avons pénétré sur le sol de vieux carreaux de céramique verts, blancs et noirs disjoints par les tremblements de terre. Puis, nous avons traversé la cuisine ouverte sur le salon jusqu'aux grandes baies vitrées donnant sur le ravin, la ville et le port. Un joli banc de bois y est accolé, tout le long. Nous nous sommes assises là. Pía me racontait quelque chose. Nous avions le temps. Dans le ravin, des colibris sont venus butiner de grandes fleurs jaunes en forme de trompettes. Pía a tendu le doigt vers un de ces petits perroquets vert fluo échappé sans doute de Playa Ancha. Au loin, la mer bleue et les cargos rouillés. De l'autre côté, les façades des maisons de la colline Monjas, les unes contre les autres, comme un décor de théâtre. Le soleil chaud contre nos dos. Il y eut du bruit à la porte et je me suis ressaisie. Nous n'avions rien visité encore. Mais Pía est restée assise. Elle a souri. Ses jambes touchaient à peine le vieux parquet ciré et brillant. « Tu sais, je crois que c'est bon, pas la peine de visiter. Ça fait un moment qu'on discute là, comme si c'était chez toi déjà... »

Alors que nous partions après avoir serré la main du propriétaire, qui a accepté de me faire confiance, alors que je n'ai ni garant ni salaire, le petit chien noir nous a attaquées. Pía a reconnu qu'il avait l'air vicieux. Il allait falloir l'appivoiser. Car là est la maison...

Au bord de ma fenêtre, 10 novembre 2013

Querido Juan Jo,

Comment vas-tu ? Quel goût a l'automne berlinois ? Je t'écris, assise sur le parquet de bois chauffé par le soleil dans ma maison de Valparaíso. Car il y a désormais une maison où j'ai posé mes valises. Une maison comme je n'osais en rêver. Une vieille bâtisse déglinguée avec mille histoires entre ses murs de bois et d'argile, de grandes fenêtres pour laisser entrer la lumière, une cuisine ouverte sur l'océan, au-dessus du ravin. Le port et ses grues tout au loin. Maintenant je vais chercher un travail, un four, une table pour écrire, des stores, une vie... Tout est bien. Il y a ces fenêtres au bord desquelles m'asseoir pour regarder l'aube se lever sur la mer. Il y a le soleil qui chauffe ma peau. Un endroit à moi, commencer à habiter...

Et toi ? As-tu pu commencer à habiter Berlin ? Comment l'Europe te reçoit-elle ?

Cerro la Cruz, 10 novembre 2013

Chère Thérèse,

Excuse mon long silence. Il y a quelques semaines, je t'écrivais depuis un café. Dans la ville, se sont ouverts de nombreux cafés maintenant où boire un cappuccino, un expresso ou un bon thé. Il y a dix ans, je me souviens que l'on ne servait que du nescafé soluble. Même au café Riquet, transformé depuis en pharmacie. Des gâteaux somptueux, recouverts de crème ou de confiture de lait, et du nescafé servi élégamment par des serveurs en nœud papillon aussi

vieux que le parquet usé. Maintenant des médicaments remplacent les traditionnels gâteaux dans les vitrines brillantes encastrées sous le comptoir de bois vernis. C'est ça quand on devient patrimoine de l'Humanité. Les vieux cafés poussiéreux deviennent des pharmacies et le nescafé est remplacé par du cappuccino dans de nouveaux salons de thé qui font patiner les lettres de leurs enseignes tracées en *filete porteño*ⁱ espérant ainsi faire croire à la tradition. Tu vas me trouver bien sarcastique. Celle qui trouve que c'était mieux avant, quand il fallait savoir dégoter la poésie du lieu sous la poussière sale. Il y a dix ans, je n'aurais pas été dans un de ces cafés sombres pour boire un nescafé et t'écrire une lettre. Or maintenant, je vais parfois boire un cappuccino. Ou mieux encore un sous-marin : un grand verre de lait chaud et moussant dans lequel on fait tomber une barre de chocolat. J'irais peut-être encore. Mais désormais, tu sais, j'ai une gazinière où poser la cafetière italienne que j'ai rapportée. Et quand j'attrape les allumettes, je vois la ville, le port et la mer au travers des grandes fenêtres de ma maison.

Ma maison, c'est étrange d'écrire cela. Peu à peu reconnaître les grincements du parquet sous mes pieds nus. Et les bruits du ravin. Le matin un coq, depuis la colline d'en face, le cerro Monjas. La nuit parfois des chiens. Autour, la rumeur de la ville qui enfle ou s'assourdit selon les heures. Entendre le ballet des voitures depuis mon lit. Ce son indistinct qu'elles font ensemble dans cette courbe précise, cette montée-là. Ce son me ramènera toujours chez toi, dans la chambre des enfants de Levallois.

Petite fille habituée au silence noir des nuits bretonnes, seulement troublé parfois par le martèlement de la pluie sur les ardoises, je me souviens du bruit des voitures qui me berçait chez toi, quand je

i Typographie des enseignes traditionnelles de Buenos Aires

m'endormais dans le petit lit aux draps toujours si bien bordés. Ma mère au matin, ou quand nous revenions chez nous, se plaignait d'avoir mal dormi à cause du bruit de l'avenue. Je ne disais rien. J'aimais ce son urbain. Il me berçait comme on peut être bercé par la mer. Maintenant j'aimerais entendre la mer depuis ma maison. Elle est là, à chaque heure. Une immensité bleue au fond de mes fenêtres. Je fais la vaisselle en regardant le vent du sud la faire doucement moutonner, je m'endors face aux lumières des cargos qui s'y reflètent, je me réveille dans l'aube lisse la teignant de rose. Mais je ne l'entends pas. Jamais. Depuis aucun café non plus on ne peut l'entendre. On ne l'entend peut-être que dans le vent de Playa Ancha, cette colline fermant la baie, à l'ouest de la ville. Car la rumeur de la ville, de ses grues, de ses camions, de ses petits bus crachotant leur fumée noire, cette rumeur emporte tout.

À défaut d'être bercée par la rumeur de la mer, j'aurais accepté que ce soit celle de la ville, en écho aux voitures défilant dans la nuit de la chambre des enfants, chez toi, à Levallois. Mais ici le flux se coupe, un moteur dissonant interrompt ma rêverie. Ou bien un chien me fait sursauter. Je m'enfouis sous les oreillers. Je pense au jour d'après. À ce qu'il faut faire pour habiter. Trouver un travail. Un four. Faire des boutures. Trouver une idée. De ce que je pourrais faire, ici. Ne pas rester les bras ballants face à la mer trop lointaine. Entrer dans la ville. Bientôt, j'irai. Pour l'instant, encore un peu sur le côté, à écouter les bruits inconnus qui seront ma maison. Demain, je finirai de repeindre les tréteaux et la planche que mon amie Barbara m'a donnés. Je les ai peints d'un rouge profond. Un rouge basque tu dirais d'un air docte. Ou peut être plutôt rouge cerise. Un rouge pour contraster avec le bleu du ciel et de la mer. Une table pour écrire. Demain. Et toi ? Raconte-moi l'automne à Levallois...

Carnet rouge

14/11/2013 À l'approche du passage, regarder autour de moi. Repérer les deux oreilles noires et pointues au milieu des herbes folles. Peut-être est-il plutôt étendu sur le trottoir de béton, dans la rue au-dessus. Je scrute encore le fouillis du passage, le cœur qui accélère. Il ne faut pas qu'il sente ma peur. Là, derrière la marche, il se tient. Sarkozy, le petit chien hargneux qui n'aime pas les étrangers. Je remonte plus haut la rue pour entrer dans le passage par l'escalier du dessus.

Dressant le plan de bataille, 16 novembre 2013

Chère Lou,

Je t'écris vite. Avant de partir naviguer. Une régata à laquelle on m'a étonnamment invitée, là au quai Baron. Mais tu te demandes. Pourquoi mon silence ? Peut-être parce que je commence à habiter et à vivre les jours au lieu de déambuler dans les rues, de passage, mon carnet à lettres à la main. Ces derniers jours l'angoisse se calme. Accepter le précaire, le fragile. J'ai trouvé quelques cours de français à donner. Et puis je confectionne des pâtisseries françaises que je vais vendre dans les salons de thé du cerro Alegre. Je tenterai de passer l'été ainsi. C'est étrange. Moi qui ai toujours eu un rôle précis avec lequel me présenter. Moi qui m'accrochais à mon étiquette. Étudiante, Chargée de communication. Maintenant, je ne sais pas. Je suis toujours en suspens même s'il y a une maison où me poser, où me cacher de la ville. J'étales mes cartes sur la table rouge comme pour dresser un plan de bataille. Mais je n'ai jamais été douée pour la tactique. Je m'éparpille. Voilà. Accepter l'éparpillement. Pâtissière, professeure de français, équipière de régata... En recherche de rôle à

jouer. C'est comme si j'avais trouvé le décor, la ville, la maison, et qu'il me restait maintenant à écrire le scénario, forger le personnage... C'est déjà quelque chose n'est-ce pas le décor ? Mais le décor ici est fragile. Que souffle un peu trop fort le vent du sud, que tremble la terre et nous nous retrouvons à trébucher au milieu des gravats. Un décor auquel alors il ne faut pas s'accrocher trop fort.

Je n'ai jamais vécu au milieu de tant d'incertitudes. Ça veut peut-être dire ça, d'abord, vivre ici. Accepter l'incertitude. S'accrocher ni même aux murs, aux seuls détails du quotidien. Le sourire de la vieille dame que je laisse passer alors qu'elle grimpe lentement les escaliers, le chant des oiseaux se mêlant à la rumeur enfumée de l'avenue en contrebas du ravin, la lumière rose mordorée du soir se coinçant dans les petits rectangles des fenêtres dans les collines d'en face, comme si elles s'adressaient l'une, l'autre, des signaux de miroirs. Le bonheur de pétrir une pâte en regardant un cargo disparaître à l'horizon, vers la Chine ? Vers l'Australie ? Vers le Sud ? Au moins j'emporterai cela si je reviens, défaite. Mais la bataille commence à peine et on ne peut encore parler de défaite. Je peux seulement dessiner des plans, des idées, espérer trouver comment inventer une manière de vivre ici. Et toi ? Y a-t-il des batailles qui te font vibrer sous le ciel d'automne ?

carnet rouge

26/11/2013 Je casse une bouteille de vin et une des jolies tasses de faïence bleue que j'ai rapportées et que j'aime tant. Le vin sombre coule sur le sac en plastique rougi du jus des fraises trop mûres puis il goutte sur la céramique verte du sol entre les éclats de faïence. Je sens quelques larmes sur ma joue. Elles tombent à leur tour,

se mêlent au vin et au jus des fraises. Aujourd'hui j'ai 29 ans et il y a des choses comme ma maladresse dont je ne me déferai jamais.

11/12/2013 Place Echaurren, j'attends mon cours de français. Sur le banc, près de moi, un homme pleure. Il soliloque, assis sous un des vieux palmiers courbés. Il raconte comme en Suède, les gens laissaient leurs chaussures sur le pas de leur porte pour ne pas salir leur maison de boue et de neige.

14/12/2013 La collerette apparue sur les coques des macarons. Pousser les portes des cafés du cerro Alegre un sourire dans une main, les macarons dans l'autre. Le soir venu dans un ciel gris gai, je compte les pièces et passe à la botilleria avant de retrouver Pía et Derek. Ce soir la fête. Pour ne pas oublier le bonheur d'être là. Sarkozy aboie cruellement quand il me voit passer par l'escalier d'au-dessus. Je ris. Ce soir la fête.

21/12/2013 Cirer le parquet, laver les vitres poussiéreuses puis m'en aller balayer dehors toute la terre accumulée sur le petit trottoir de ciment, devant ma porte. Une voisine passe. La petite dame en rouge qui boite. Je lui porte ses sacs. Elle me dit que son fils m'a aperçue l'autre jour. Je n'ai pas idée de qui il pourrait être. Elle me dit qu'il est bon garçon, travailleur. Elle est là, face à sa porte, les clés à la main, sans jamais ouvrir. Son fils travaille dans les camions. Il est très sérieux. Elle peut me dire, elle, c'est la première fois qu'il tombe amoureux. Ça n'en finit pas. Les sacs de plastique me cisailent les mains. Je souris, gênée. J'ai l'impression d'être dans un de ces romans anglais dont raffole ma sœur, avec des marieuses et des regards qui suffisent pour sceller un mariage. Pourtant nous sommes là, les pieds dans la terre sale, une odeur de poisson et de coriandre venue d'un des sacs de plastique, un reggaeton résonnant

par une fenêtre encastrée dans de la tôle rouillée, déglinguée et bouffée par les termites... Soudain, je pose ses sacs et je retourne balayer rageusement les papiers de glace colorés et les mégots qui traînent au milieu des mauvaises herbes.

25/12/2013 Des guirlandes dans le citronnier de la maison de Placeres. *Machas a la parmesana*ⁱ et *cola de mono*ⁱⁱ. J'apporte un strudel aux abricots et aux amandes et le recouvre de sucre glace, comme une bûche recouverte de fausse neige. La maman de Pía époussette sa part en soufflant sur le sucre léger. Des gouttes de pluie dans la nuit alors que je retourne chez moi. Comme si le ciel s'efforçait de me faire croire à Noël.

31/12/2013 J'enfile ma robe rouge. Lunettes de soleil. Un bandeau de coton noir pour retenir mes cheveux. Je traverse la ville excitée par le soleil et les cris des vendeurs ambulants. Les trottoirs débordant de cotillons, coupes de champagne en plastique, paillettes, culottes jaunes, chapeaux de cartons fluo, drapeaux... Je m'avance sur le quai Barón. Mes sandales dorées se couvrent de la poussière sale du terrain vague en chantier qu'il faut traverser pour atteindre le bleu. Puis je cours presque sur le béton brûlant, pour saluer l'océan. H. s'avance face à moi. Un abrazo qui me broie. Le soir, les feux d'artifice illuminent ma petite maison.

02/01/2014 « Je nous souhaite à tous une fuite périlleuse et puis une épopée. » les vœux d'Ariane Mnouchkine résonnent avec le toit tremblant sous les coups furibonds du vent du sud.

i Mollusque, qui ressemble à la palourde, gratiné avec du parmesan

ii Cocktail traditionnellement préparé pour Noël au Chili à base de pisco ou d'eau de vie, de lait, de café et d'épices.

Depuis l'été accroché aux souvenirs des temps anciens,
10 janvier 2014

Cher Juan Jo,

Tu fêtes la nouvelle année dans les jours courts et froids de Berlin. Je t'écris sous un ciel d'été. Je pourrais t'écrire pour te souhaiter une belle année mais c'est tout autre chose que je veux te raconter.

Je suis allée voir Juan Pablo, juste avant qu'il ne s'en aille pour le Pérou. Il était fébrile et décidé. Comme un chevalier des temps anciens rejoignant sa bien-aimée. Il s'est envolé pour Lima sans avoir le temps de m'accompagner chez Chitto, qui nous avait invités à Tunquen, comme dans les temps anciens. J'ai emporté mon maillot, du pain et un filet plein d'avocats. Nous avons descendu la route de sable pour aller nager... Parfois nous parvenait l'écume glacée d'une vague éclatant contre les rochers noirs qui nous protégeaient de la houle venue du large. Chitto s'est redressé sur un des rochers. Accroupi, les cheveux mouillés plaqués contre sa nuque, il a tâtonné du bout des doigts dans la faille dissimulée là pour en sortir une tige de métal rouillé. Il la cache dans ce trou pour quand il va pêcher, m'a-t-il dit. Toi, tu le sais peut-être déjà. J'ai escaladé à sa suite les hauts rochers noirs. Il s'est agrippé pour descendre sur la paroi face à la houle. Je devais crier quand arrivait un train de vagues. Lui, plongeait quand la mer se retirait. Puis ressortait brusquement pour s'accrocher à la roche quand les vagues s'abattaient à nouveau. Il a pêché quelques oursins, et des *locos*ⁱ qu'il a planqués, plus tard, dans sa chemise de bûcheron roulée en boule sur les rochers.

i Ormeaux chiliens, géants.

Du bout des doigts, il a ouvert les oursins comme on ouvre un œuf à la coque, ses doigts cornés insensibles aux épines. J'ai sucé les langues jaunes et sucrées, le goût de l'iode dans ma bouche. J'étais assise face à la houle, sur les rochers noirs chauds de soleil. Je sentais les gouttes de mer sécher en craquelant sur ma peau. Je me suis recroquevillée un peu, les genoux contre ma poitrine, comme si j'avais froid, quand j'ai aperçu le regard de Chitto. Je peux t'écrire ça maintenant que tu es loin. Tu le sais déjà peut être.

Je n'irai plus jamais à Tunquen. Pourtant le jaune des langues sucrées d'oursins, le noir des rochers, le bleu de la mer autour de nous, ma peau craquelée de soleil. Chitto a croqué les petits crabes blancs qu'il trouvait parfois entre les langues jaunes. Moi ça m'a dégoûté. Puis il a avalé le jus des coques d'oursins que j'avais laissées là. Pour faire passer les crabes peut être. « 100% pur jus de Fukushima » a-t-il ricané. Maladroitement, j'ai descendu les rochers, me blessant parfois sur leur âpreté et je me suis glissée dans le puits d'eau turquoise qui se forme à cet endroit-là. J'aurais aimé disparaître tout à fait. Mais je savais qu'il regardait ma silhouette floue, en écrasant les coques d'oursins de sa main de sculpteur avant de les jeter à la mer. Je me suis enfoncée encore dans l'eau, jusqu'à suffoquer. Alors je suis remontée. Je me suis rhabillée sans prendre la peine de me sécher. Ma robe rouge humide de sel.

Nous avons fait cuire les *locos* avec du riz, sur le feu devant la maison. Tu sais, là où maintenant se dresse ce mur incroyable d'argile et de bouteilles colorées. Chitto a rajouté du piment je crois, des tomates séchées peut-être aussi. C'était sec et dur. Il buvait des rasades de whisky de sa petite flasque rangée dans sa poche. Plus tard nous avons fait du thé avec du pain à l'avocat. Cela faisait longtemps que Chitto n'avait pas mangé d'avocat.

Il est là, au milieu de ses sculptures de pierre et de bois, ses plants de cannabis, sa maison-cabane aux mille recoins extraordinaires. Il mange du riz, des haricots et il pêche. Il boit toujours autant. Peut-être qu'avec toi, ce serait différent. Peut-être qu'avec toi, ce serait joyeux...

Plus tard, je me suis mise à redouter la nuit et j'ai voulu retourner à Valparaíso. Sa flasque était vide. Ses doigts sur ma peau. Je me suis dégagée brusquement. Je ne sais pas pourquoi il me faut t'écrire tout ça. Il a eu un rictus mauvais. Ou peut être était-ce seulement de la tristesse. Puis il est allé chercher un second casque pour la moto.

Dans les cahots de la route tracée au milieu d'un quadrillage d'eucalyptus, je me suis tenue droite, arc-boutée aux poignées à l'arrière au lieu de me serrer contre son dos. Le vent du sud glacé. J'étais transie. Je me concentrais sur le froid, mes mains rougies, les frissons dans mon corps pour ne rien penser d'autre. Quand, brusquement, nous fûmes enveloppés d'un air tiède et doux.

Nous avons débouché sur les hauteurs de Playa Ancha. Les lumières de la ville, en contrebas, dessinaient un croissant de lune posé sur la mer noire. Chitto s'est arrêté à la station essence. Un néon grésillant se reflétait sur une tache brillante de gazole. J'ai perdu une attache à cheveu en retirant le casque. Des mèches, collées de sel, se sont déroulées. Je me suis dépêchée de les coincer à nouveau sous le casque. Je tirais aussi sur ma veste de cuir pour mieux cacher mon corps. Nous avons dévalé jusqu'à l'avenue Alemania puis nous avons traversé la ville le long des noués et dénoués de cette crête. C'était si beau. Chitto appelle toujours la beauté. Même s'il y a aussi une forme de violence, derrière. Tu le reconnaîtras. Il s'est arrêté acheter une empanada. Je suis restée à califourchon sur la moto.

Je n'ai pas retiré mon casque. Je me suis demandé combien de fois encore il allait s'arrêter. Je lui ai demandé de me laisser en bas, dans l'avenue Francia. Comme si quelqu'un m'attendait, en haut. Mes cheveux se sont déroulés quand j'ai retiré mon casque. Son regard triste et jaloux s'est vrillé dans ma poitrine. Je suis remontée à pied. Je n'irai plus jamais. Ou peut-être avec toi, quand tu reviendras. Tu raconteras Berlin assis dans le canapé défoncé, sous le pin face à la mer. On ira nager tous les trois. Peut-être même Juan Pablo sera là avec son amour péruvien. Assis en haut des rochers noirs on boira de la bière bon marché face au coucher du soleil. Comme aux temps anciens.

Tu sais, l'autre soir, avant de partir, Juan Pablo m'a raconté Bolaño. Lui aussi est devenu bolañiste mais je me demande qui, ici, ne l'est pas devenu. Nous traversions une de ces larges avenues de Santiago. Il me racontait les Détectives sauvages. Je suis allée lire ce roman, après ça. Toi tu l'as sans doute déjà lu. Ça t'irait bien aussi d'être bolañiste. Juan Pablo racontait et il mêlait nos vies au roman. Je ne saurais t'écrire ces mots à lui, ni même peut-être son idée précise : l'idée que nous avons vécu quelque chose, cette année-là alors que nous étions étudiants dans ce quartier de Valparaíso. Quelque chose qui nous avait profondément marqué. Et qu'ensuite, nous nous étions dispersés inexplicablement dans la ville et dans le monde. Comme les poètes mexicains du roman de Bolaño. À la recherche peut-être de quelque chose entrevu, ensemble, cette année-là.

Je n'arrive pas bien à t'écrire son idée. Je rature. Reprends. Appuyée maintenant sur la planche rouge posée sur des tréteaux qui me sert de table de travail. Je l'ai placée face aux grandes fenêtres. C'est la planche de la maison de Guillermo Rivera, celle où Sergio dressait ses maquettes d'architecture. Je viens de la repeindre.

Elle était entreposée dans la maison de Barbara. Je m'y installe pour t'écrire maintenant. Mes cheveux gouttent dans mon dos. Ma tasse chaude de *boldo*ⁱ. Je n'ai pas faim. Que dînes-tu à Berlin ? De bière, de pain noir et de saucisses ? Penses-tu parfois à Tunquen et aux temps anciens ? Il ne faut plus penser aux temps anciens. Je te souhaite de beaux instants à Berlin.

Carnet rouge

17/01/2014 Le voisin, le fils de la petite dame en rouge qui boite, m'offre une paire de raquettes trouvées aux poubelles. Je bredouille. Il dit « Ah, vous ne comprenez pas bien mes mots ». Il les mâche, nerveux. Cette langue que je connais mal. La langue de ceux du haut des collines. Des mots hachés, mâchés, mitraillés. J'ai honte de ne rien saisir. Je referme la porte. Il y glisse de force les raquettes.

20/01/2014 Ça craque. Ça se fissure de partout. L'été semble suspendu dans un ciel gris tiède. La mer si loin. Je pleure.

26/01/2014 Sur le trottoir, je manque de rentrer dans un homme qui vient en face. Je tente de l'esquiver vers la droite. Il fait de même. Un pas vers la gauche, lui aussi. Il s'arrête et me laisse passer en souriant « *bailamos* »ⁱⁱ. Nous poursuivons notre route.

i Tisane

ii Nous dansons

Dimanche bleu soleil, 28 janvier 2014

Chère Lou,

Mon maillot sèche, suspendu au fil tendu à la fenêtre de ma cuisine. Le vent du sud le fait danser face à la ville. Parfois des gouttes tombent dans mes plants de basilic. C'est le même maillot de toujours. Le gris et rouge. Si détendu. Je n'en trouve pas d'autre. La mode ici est à des sortes de bandeaux à froufrous avec un nœud torsadé au milieu. Je garde mon vieux maillot piqueté de sel et de soleil.

C'est un dimanche bleu soleil ici et je suis allée nager. Je suis allée seule. J'ai osé, enfin. Ni Pía, ni Vanessa, ni Barbara ne vont jamais à la plage.

Il faut traverser la ville encombrée de poussière sale et chaude. Puis se mettre en maillot sur le sable grossier, sale lui aussi et brûlant. Je me suis forcée à descendre l'escalier, grimper dans la O qui traverse les collines. Au loin, la mer était si bleue. Je la savais si froide.

Sur la plage, le brouhaha. Les cris des marchands de beignets, d'œufs durs et de quatre-quarts sec comme du sable, la corne stridente du marchand de glaces York, le reggaeton qui rugit dans une enceinte, quelque part, les cris excités des enfants bien sûr... Passer au milieu des parasols Coca-Cola, d'un pas pressé et sûr. Le sable brûlant qui entre dans les sandales. Repérer un trou entre les familles. Poser mes affaires, me déshabiller et entrer dans l'eau glacée, vite, l'œil vrillé à l'horizon, comme indifférente aux autres. Aux regards que je sens sur tout mon corps. Mon corps de gringa. Je le fais disparaître dans la mer. Le souffle coupé.

Elle est si glacée cette mer. Je nage vers le large. Aucune femme de mon âge ne se baigne là. Les petites filles s'éclaboussent, insensibles au froid. Quelques adolescentes aussi. Certaines portent des tee-shirts trempés par-dessus des shorts noirs. Les garçons, eux, sont en caleçons de surfeurs et ils crânent dans la petite vague qui se brise entre les rochers noirs.

Les femmes de mon âge sont assises sous les parasols. En shorts et en tee-shirts. Elles boivent des bières en regardant leurs enfants jouer sur le sable parsemé des mégots qu'elles viennent d'écraser. Elles crient parfois. Rient entre elles. Ouvrent de lourdes glacières. Regardent l'écran de leurs téléphones à l'ombre du parasol. Elles ont été ces petites filles en bikini qui jouent là où se casse l'écume. Elles n'ont jamais appris à nager. Elles ne sont plus petites filles.

Je sors de l'eau en courant presque. Mes affaires sont encore là. Je me rhabille prestement pour cacher mon corps, encore. Je sens les regards des hommes autour. Les hommes qui se tiennent debout, entre eux, une canette à la main. Ils se tiennent comme des rois, sur leur bout de territoire. Ils ont été ces garçons crânant dans la mer glacée. Maintenant, ils se tiennent droits et fiers, derrière leur bedaine, exhibant leurs tatouages. Le soleil est trop fort. Le brouhaha aussi. Je fourre mon maillot trempé enroulé dans ma serviette au fond du sac avec le livre que je n'ouvrirai pas. J'enfile mes sandales à mes pieds encore mouillés et collés de sable et je cours attraper le bus.

Je n'y retournerai pas. Pourtant, maintenant je me souviens. Le goût du sel sur mes lèvres. L'apesanteur... Quand tu viendras, si tu viens, nous irons nager. À deux, il sera plus facile peut-être d'affronter les regards...

Carnet rouge

12/02/2014 Au kiosque à journaux, le titre de la Estrella de Valparaíso « De violentes mouettes envahissent Valparaíso » . Je regarde le ciel gris et chaud, silencieux, perplexe.

14/02/2014 Les doigts collants de la pâte à macarons. Les cours de français le soir venu après être passée sur le quai Baron où peu à peu je commence à naviguer. Drôle d'été.

20/02/2014 Je m'arrête dans la montée pour reprendre mon souffle en jetant des regards inquiets. Nulle trace de Sarkozy, le petit chien hargneux. Un vieil homme monte lentement. Un homme qui n'est pas encore si vieux descend et le salue. « *Tantas lunas que no te ví...* »ⁱ

De retour du quai, 3 mars 2014

Chère Lou,

Je reviens juste du port. Celui du quai Baron. J'y travaille depuis un mois maintenant. C'est un certain bonheur. Les ongles noirs de cambouis, les mèches déjà décolorées par le vent et le soleil, la mer qui fait tanguer mon corps. Mes mains qui se durcissent. Qui apprennent un peu. Les hommes ne veulent pas vraiment que j'apprenne. Plutôt que je les regarde. Je les regarde manœuvrer la plume. C'est joli comme nom la plume, n'est-ce pas ? La plume c'est la petite grue rouge et blanche qui sert à mettre les bateaux à l'eau ou à les hisser. On la fait pivoter avec deux grandes aussières bleues amarrées de chaque côté sur la barrière du quai. Il faut s'aider du vent quand un bateau est suspendu à la chaîne graissée de la grue.

i Cela fait tant de lunes que je ne t'ai pas vu.

Parfois on me tend la télécommande. On m'ordonne « descends », « encore » « encore », « remonte ». Il y a deux boutons. J'appuie sur l'un ou l'autre, et je regarde les hommes. Eux ne me regardent pas. Ils sont concentrés sur l'équilibre du bateau.

Ils sont beaux agrippés aux aussières qu'ils tendent avec force avant de les nouer avec dextérité sur la rambarde du quai. Ou quand ils font des pas de funambules sur le pont d'un voilier suspendu dans le ciel. Ils s'avancent doucement un pied après l'autre, le long de la colonne vertébrale du bateau jusqu'à trouver l'équilibre, le moment où la ligne de la coque suit celle de l'horizon. Alors on descend ou on monte l'embarcation.

Celui qui se tient sur le pont, attend, tendu et aux aguets, mais feignant la nonchalance. Il est prêt à décrocher la chaîne une fois que la coque touchera l'eau. Il faut faire vite alors. De peur que la houle fasse cogner la coque contre le quai. S'il est loin de la chaîne, l'homme doit faire un bond agile, et d'une main décrocher le lourd mousqueton noir de graisse. Alors, celui qui attend à la barre du zodiac et qui a déjà attrapé l'aussière d'une main, tire doucement mais fermement pour dégager le voilier de ses sangles. L'homme au zodiac regarde l'horizon en maintenant l'amarre du bateau contre son dos, comme s'il s'agissait d'un cheval qu'il fallait sortir de son box et qui suivrait docilement son cavalier. Doucement le zodiac tirant le voilier s'éloigne du quai, indifférent au clapotis de la houle et nous remontons la chaîne et le lourd cadre métallique auquel pendouillent les sangles maintenant inutiles et trempées.

Moi je ne fais que regarder. J'obéis aux voix des hommes, le pouce sur les boutons de la télécommande. Parfois, ils crient. Parce que parfois j'oublie.

Mon regard se perd sur eux, suit la silhouette d'un passant ou le vol d'un pélican et mon pouce se détache imperceptiblement du bouton. La chaîne stoppe brutalement. Les hommes crient. Je rougis. Je sais déjà que je ne saurai jamais manœuvrer.

Or manœuvrer la plume ici c'est le noble art.

Les hommes savent à peine naviguer à la voile. Et que leur importe ! Car ils manœuvrent. Ce sont les rois du quai. Ils se savent regardés. Ils aiment qu'on les regarde. Que les passants s'arrêtent, tordant la nuque pour les voir se dresser dans le ciel, accrochés aux haubans du bateau qu'on sort de l'eau. Ils aiment se battre avec le vent et avec la houle, trouver comment harnacher le bateau pour calmer ses ardeurs, comme s'il s'agissait d'une sorte de rodéo. Sous le regard des promeneurs. Ils sont les guerriers du quai. Ils parlent fort. Par-dessus le vent. Se jettent des mots d'initiés. Des mots de la mer. Leur savoir-faire. Ils sont beaux vraiment.

Moi, je les contemple depuis la mer. On me donne à faire tous les cours de voile. Les hommes n'aiment pas cela. S'éloigner du quai. Alors c'est moi qui embarque sur les petits voiliers de plastique blanc. On dirait une sorte de baignoire avec une dérive au milieu. Les voiles usées et sales font comme des poches ridées. Mais j'aime m'éloigner du quai. Montrer les nœuds, comment hisser les voiles, comment virer...

Et puis d'un coup je suis au milieu de la baie. La ville tout autour. Nous virons et empannons autour des quelques cargos plantés là. Puis nous retournons vers le quai. À contre-jour, je distingue la silhouette noire des hommes dansant autour de la plume. Il y en a un surtout qui danse autour de la plume avec une certaine beauté. Je te raconterai...

Sur le bord, 6 mars 2014

Chère Thérèse,

J'ai trouvé un travail au port. Une routine. Dévaler la rue en courant presque, derrière tous ceux et celles qui descendent au petit matin, les cheveux encore mouillés, les uniformes repassés. Ici partout on porte des uniformes. À la boulangerie, à la station service, aux guichets des entreprises, à l'école bien sûr. Seuls les étudiants s'habillent en vrac, aux couleurs de l'Altiplano ou du punk. Courte parenthèse bordélique entre l'uniforme scolaire et celui du travail. Moi aussi, je devrais porter un uniforme au port. Une sorte de pantalon gris en toile imperméable et un tee-shirt bleu canard en toile synthétique anti-uv avec une casquette assortie. Tout ça bien sûr en taille homme. Le tee-shirt ras le cou me gratte. Je flotte dans le pantalon et manque de me prendre les pieds. Je remets mon jean et mes tee-shirts de coton. Pour l'instant, personne ne me dit rien. J'enfile mon jean donc et dévale les escaliers de la rue avant de traverser la ville, puis le marché et enfin le quai. Chaque jour. Une routine.

Tu sais comme j'aime les routines, les rituels, les gestes automatiques qui laissent l'esprit libre de vagabonder. J'aime les matins tous pareils. Se lever d'un bond avec la sonnerie du réveil. Aller à la cuisine, pieds nus sur le carrelage froid, allumer la radio, préparer le café. Et puis, pendant que la cafetière chauffe, s'habiller prestement en écoutant d'une oreille distraite les infos qui défilent. Beurrer quelques tartines, envelopper le déjeuner à emporter. Retourner dans la chambre. Le café encore brûlant dans une main, ouvrir les fenêtres en grand, secouer les draps, prendre une paire de boucles d'oreille, un bracelet peut-être, peut-être pas.

Dans la routine d'avant. Maintenant nul bijou. Il me faut plutôt tresser serrés mes cheveux pour ne pas les laisser s'envoler dans le vent. Prendre un autre pull pour si jamais. Nouer mes vieilles chaussures salées. Et non plus mes bottines de cuir qui faisaient tac tac sur les escaliers du métro.

Mes bottines qui faisaient tac tac quand je dévalais les étages de l'immeuble et que je songeais à une autre vie, dans laquelle longer la mer le matin au lieu de s'engouffrer dans une bouche de métro. Au coin de la rue, le café était ouvert depuis longtemps, mais il y avait peu de personnes attablées. Je suivais le mouvement de la foule qui se dirigeait vers le métro. Tous traversaient la place du même pas pressé. Je mettais mes écouteurs. Mes pieds emboîtaient le rythme de Patti Smith. Dégringoler les escaliers du métro luisants de pluie en prenant garde à ne pas glisser puis passer sans un regard devant l'homme qui faisait la manche juste avant les escaliers mécaniques. Il était là presque tous les matins. Pendant Noël, il se fichait un bonnet rouge et blanc sur la tête. Avec sa barbe blanche et sa bedaine, c'est sûr qu'il y avait comme un air. Ça m'énervait le marketing du mendiant qui se déguise en père Noël. Je me sentais stupide que ça puisse m'énerver. Je n'osais plus le regarder. J'accélérais alors pour dévaler les escaliers mécaniques comme si j'étais entièrement préoccupée par autre chose tout en ne pensant qu'à cet homme posté là et que je faisais mine de ne pas voir.

Je courais presque, je crois, même si personne ne bouchait l'escalier mécanique. Je déteste les escaliers mécaniques. Je déteste qu'ils me portent vers quelque chose. Je les dégringole en courant comme pour me sentir plus en vie que la foule de ceux qui se laissent emmener sagement par ces tapis roulants... En bas, se tenait une jeune femme discrète. Elle semblait venir de l'Est.

Je lui tendais parfois une pièce comme pour me faire pardonner du mendiant père Noël auquel je refusais un regard. Quand je saluais la femme d'un signe de tête, celle-ci portait sa main à son cœur. Mais déjà il me fallait continuer d'un pas pressé, sortir la carte de métro pour passer le plus vite possible le portillon. Je m'impatientais si quelqu'un de moins prévoyant se retrouvait à bloquer tout le monde en fouillant dans son sac au moment de passer le portillon. Je m'impatientais dès que quelqu'un s'arrêtait ou ralentissait ce rythme qui nous emportait tous. Et je m'en voulais à chaque fois de m'impatienter. Mais emprunter les couloirs de métro à ce rythme soutenu était la seule manière que j'avais trouvée pour supporter d'avoir à parcourir ce chemin souterrain chaque jour. Je me fauflais alors sur le quai pour monter à la queue du métro, les wagons devant être trop pleins et suffocants. Parfois, je trouvais un strapontin, ou bien j'arrivais à m'appuyer contre la porte opposée. Souvent, je devais me contenter d'agripper la barre poisseuse au milieu. J'essayais de ne pas penser, de ne pas compter les stations. Dans ce premier métro, je n'avais pas le temps de sortir un livre. Je me concentrais sur les paroles qui résonnaient dans mes écouteurs. Je m'attardais sur les visages fermés, détaillais les chaussures des voisins. Parfois j'essayais d'imaginer la vie de ceux qui m'entouraient à ce moment-là. J'espérais ne pas avoir l'air comme eux. Je me sentais exactement comme eux. Nous nous serrions un peu plus à chaque arrêt et puis République. Une poussée collective emportait la moitié du wagon dehors. Un véritable troupeau s'engageait alors vers le couloir des correspondances. Certains essayaient de doubler sur les côtés, en vain. Il fallait accepter ce pas lent. Après l'escalier ça irait. Mais d'ici là, c'était un goulet étroit qui nous obligeait à marcher à petits pas, les uns tout près des autres. Au pied de l'escalier le troupeau se serrait encore un peu plus vers la gauche.

Sur les dernières marches, à droite, une femme gitane avec son bébé faisait la manche. Depuis trois ans, maintenant elle était là, chaque matin. Le troupeau la contournait, certains d'un air un peu dégoûté qu'ils auraient aimé savoir mieux dissimuler. Moi je passais tout à la gauche de l'escalier. Je ne voulais pas la voir. Je ne supportais pas. Depuis trois ans, l'enfant avait grandi. Il jouait maintenant avec un tracteur en plastique. Au début, il était accroché à son sein. Je ne voulais pas voir ça. Cette enfance passée dans les entrailles du métro, au pied d'un escalier envahi par le claquement des talons. Alors je baissais les yeux vers le sol.

Là, de toute façon c'était le moment terrible du matin. L'escalier débouchait sur un croisement de nouveaux couloirs dans lequel se tenait, certains jours, un groupe de musique. C'était la plupart du temps deux joueurs de flûte de pan. Leurs cheveux noirs filasses tombant négligemment sur les épaules, ils se déguisaient avec des tissus aux couleurs andines, et jouaient quelques notes d'un air concentré en suivant tant bien que mal le rythme de la musique qui sortait de leurs amplis.

Presque à chaque fois, c'est du Simon et Garfunkel. Eux, je les haïssais. Je n'aurais su dire pourquoi. Mais dès que je passais en pressant le pas une fois de plus, je sentais une bouffée de colère m'envahir... J'essayais de ne pas écouter. De ne pas les regarder. Parfois me venait une violente envie de les faire disparaître. Mettre le feu. Je grimpais alors l'escalier qui mène à la ligne 5 en courant presque pour échapper à cette musique de marketing du sud. Là encore, je me faufilais vers le bout du quai, saluais le vieux monsieur mal fagoté qui chantonnait, la guitare en bandoulière. Il s'était fait un personnage de troubadour courtois et galant malgré son crâne presque chauve et ses vêtements élimés.

Il répétait les mêmes blagues mais quand il se décidait à monter dans un wagon, c'était pour interpréter une nouvelle chanson. Il en chantait trois ou quatre, jamais avare. Des vieilles chansons, aux paroles coquines ou tristes. Presque à chaque fois, il était des femmes d'âge mûr pour lui tendre des pièces et discuter un des souvenirs que leur avaient rappelé ses chansons. C'étaient des moments assez jolis même s'ils laissaient dans l'air une vague tristesse.

Enfin, il y avait là moins de tristesse que chez l'homme brun, petit et carré, qui se campait fermement sur des baskets blanches élimées pour chanter la chanson du Che. Lui, il n'essayait même plus de chanter autre chose. On sentait pourtant qu'il avait dû être musicien, faire danser des gens des nuits entières sur des musiques du Sud, mais dans le métro parisien où personne ne lui prêtait attention, il se contentait de cette chanson d'un air las.

Quand je l'apercevais sur le quai, je faisais attention à ne pas monter dans le même wagon que lui. Je ne supportais plus cette chanson non plus, ni le frisson qu'on ne pouvait s'empêcher de sentir. Ça devait être un bout d'espoir ou d'héroïsme qui y était resté accroché, je ne sais pas. Je montais le volume de mes propres écouteurs, ou tentais de me plonger dans mon livre. Car maintenant je pouvais m'asseoir.

Et puis le métro sortait du noir du tunnel. Je relevais la tête pour apercevoir brièvement le fleuve dans la lumière du matin. Parfois, une péniche lourdement chargée de sable passait. C'était un autre de mes rituels inutiles et vaguement ridicules. Jeter un œil au fleuve gris chaque matin pour me sentir reliée à la ville. Même quand mon livre était palpitant je levais le nez. Comme par devoir.

Et puis le métro replongeait dans le noir. Je me dépêchais de terminer mon chapitre ou au moins mon paragraphe. Il me restait peu de temps. Le métro était presque vide. « Campo Formio » annonçait la voix douce et impérieuse. Je descendais lentement. Plus rien ne pressait. Sur les bancs, parfois des hommes dormaient. À chaque fois, c'était la même violence. La même tristesse. Ou bien était-ce du mal-être. Voir des hommes dormir là. Ce n'était pas souvent les mêmes. Ce n'était pas des clochards. Ils étaient chaussés de mocassins, enroulés dans leur duvet, leur sac de voyage sous la tête. J'imaginai que c'était des hommes qui iraient travailler plus tard ou qui revenaient d'une nuit de labeur. Juste des hommes qui n'avaient pas d'endroit où dormir. Mais qui n'avaient pas complètement cédé. Ils se cachaient sous leur duvet. Chaque matin, je les voyais, allongés sur les bancs malgré les barres de fer qui avaient été soudées exprès au travers pour que personne ne puisse s'allonger là. Et je sortais dans la rue en essayant de laisser ces images derrière, dans la bouche du métro. Le fleuve et l'homme à la guitare, l'enfant gitan au visage barbouillé faisant rouler son tracteur de plastique sur l'escalier sale, les joueurs de flûte de pan qui tentaient de paraître authentiques et les hommes qui dormaient dans l'anonymat de la station Campo Formio.

J'essayais d'oublier mon indifférence, ma maîtrise du regard qui évitait tout ce qui pourrait me choquer, mon blindage. Je pensais à une autre vie dans laquelle je longerais la mer au petit matin plutôt que de me retrouver dans la moiteur obscure du métro. Je savais que le long de la mer aussi il y aurait des hommes et leur misère. Mais peut-être que la mer... Peut-être que la mer saurait adoucir la misère et calmer la colère. Surtout calmer ma colère.

Depuis que je suis ici, je n'ai pas éprouvé de colère. Rien ne me touche vraiment. Ni la saleté, ni la misère. Je me plie aux frontières que me dicte la ville. Là-bas non plus, je ne transgressais pas les frontières. Mais je sentais la colère m'empourprer le visage quand je les apercevais. Ici, non. Et ce n'est pas la mer qui apaise ma rage. Puisque la mer est au loin, juste un peu de bleu au fond des fenêtres. C'est sans doute ma posture d'étrangère. Comme si le sort de la ville ne pouvait pas encore me blesser puisque je suis étrangère, sur le bord. Est-ce que je serai vraiment arrivée quand je serai touchée, blessée par la misère qui m'entoure ? Je ne sais pas. C'est peut-être aussi parce que Valparaíso est toute entière miséreuse. La misère règne sur les hauteurs de la ville, délaissées, mais elle gangrène aussi les collines du bas. Les maisons du bout de mon passage sont faites de morceaux de cartons. C'est peut être la richesse de cette ville : sa misère si partagée et l'absence de frontières. Nul bastion de très riches. Les très riches habitent ailleurs. Et la misère est notre voisine quotidienne. Celle qui descend avec nous les escaliers de terre au matin, laissant dans le ciel une odeur de shampoing bon marché. Celle avec qui on regarde la mer au loin. Et peut-être finalement que la mer a quelque chose à voir avec notre acceptation de la misère. La mer et le soleil nous éblouissent et aplatissent tout, les maisons de carton et de tôle rouillée comme les bougainvilliers. Peut-être qu'être en mer chaque jour, maintenant que je travaille au port, est d'abord une manière de ne pas voir la misère.

Cette lettre est trop longue, je m'arrête là. Sache que je vais bien. J'ai trouvé un travail au port, une routine... Mais je reste étrangère, sur le bord et jusqu'ici tout est bien.

Dans la brume, 12 mars 2014

Chère Lou,

Je me réveille dans la ville noyée de brume. Tu vas dire que c'est vraiment cliché n'est-ce pas comme phrase ? Te souviens-tu de Mme Séité qui faisait la chasse aux clichés dans nos copies ? Elle traversait d'un pas sûr et élégant les travées de la salle de classe et nous inculquait le mépris des clichés. Il fallait trouver nos propres images. Nous nous escrimions alors à construire des métaphores qui sonnaient faux. Je crois que j'aime les clichés. Ces images tellement justes que tous se les sont appropriées. Ici, tu sais, au Chili, les gens usent sans cesse d'images usées et de clichés. Ce sont des images auxquelles plus personne ne réfléchit. Qu'on use dans la rue. Qu'on répète. Des images peut-être fatiguées, mais qu'on continue de s'échanger parce qu'elles disent mieux que toutes autres la réalité, qui parfois, ne rentre pas dans les mots. Des clichés, quoi. Tirés, retirés, photocopiés, cornés....

Je te dis ça et soudain je n'ai plus d'exemple à te donner. Ah si, la vieille dame qui me rend la monnaie dans le creux de la main et s'écrie : « Ma fille, tu as les mains glacées comme de la pierre ! » Vanessa qui me regarde, inquiète, prendre une pile incertaine de vaisselle « attention, *manos de mantequilla*... mains de beurre... », l'homme du marché qui crie : « À 700 pesos les pêches, petites boules de miel ».

J'essaierai d'en noter d'autres, et te les envoyer. Tu vois, personne ne s'efforce d'inventer ses propres images. Il en existe déjà tant dans les rues, dans la langue. On les emprunte. On se les passe. Voilà tout. Et donc la ville aujourd'hui se noie dans la brume. Aucune image ne saurait être plus vraie.

Les bouts de rouille ou les quelques marches qui émergent seraient comme les derniers gestes de la ville pour se raccrocher au ciel, et ne pas sombrer tout à fait. Car, si ma maison déjà est engloutie, je sais qu'en haut des collines il fait bleu soleil. C'est la revanche du haut des collines. Ces crêtes de terre poussiéreuse et sale, bordées d'eucalyptus comme par autant d'allumettes prêtes à prendre feu. Ces quartiers où je ne vais jamais. Par peur. Parce que je n'ai rien à y faire sinon aller contempler la misère des bidonvilles. Eux là-haut, ceux qu'on oublie, la brume les fait devenir rois. Car la brume ne peut pas s'accrocher à leur territoire, trop haut, trop âpre. Alors, ils et elles clignent des yeux dans le soleil, droits et fiers en surplombant le port assommé par cette chape cotonneuse. J'imagine cela, quand, en bas, nous tâtonnons dans le silence blanc et ouaté.

J'ouvre la porte-fenêtre et des filaments de brume pénètrent dans la maison et s'enroulent dans les mèches de mes cheveux. Je m'avance lentement sur la terrasse pour m'y pencher. Je ne distingue rien. Ni même le ravin, en contrebas. Je pourrais être accoudée au bastingage d'un cargo qui s'enfonce dans une mer du nord, légèrement aux aguets, attentive au moindre bruissement de l'eau qui pourrait annoncer un écueil. Je n'aurais aucune idée de la géographie de la terre autour. Comme je n'ai plus aucune idée de la ville autour, maintenant. Je cligne des yeux mais je n'arrive plus à l'imaginer.

Je songe, et si d'un coup, la brume se levait et que nous étions arrivés autre part ? Retentit la sirène rauque et assourdie d'un des cargos mouillés dans la baie et j'ai l'impression qu'il vient de nous frôler. Tout est immobile et pourtant cette sensation que nous allons tous, lentement, quelque part. Et que, depuis le haut des collines, bleu soleil, ils nous regardent dériver et nous disent au-revoir...

Dans quelques heures, je sais, la brume se déchirera. Le vent du sud s'engouffrera dans les ravins et les escaliers et en chassera les derniers lambeaux. Alors, le soleil implacable aplatira tout à nouveau. La rumeur du port montera vers les collines. Je retirerai les collants et le gilet que j'ai enfilés avec ma robe d'été, et j'irai, sur le balcon, sentir le bois chauffé par le soleil sur mes pieds nus... Nous serons à nouveau plantés là, au bord de l'océan, comme un navire échoué. Et nous oublierons la brume jusqu'à ce qu'elle revienne et qu'elle nous emmène dans cette mer blanche où tout devient possible et mélancolique.

C'est la mélancolie de Valparaíso. Un peu comme si toute la ville se réveillait dans une de ces brumes que l'on recherche dans l'alcool ou les drogues, où l'on devient étrangement clairvoyant. On sait alors subitement qui on est, qui on aurait pu être, et parfois on rêve de ce qu'on pourrait devenir. Et ça paraît possible. Là dans cette brume qui efface les contours de la géographie. On entend des rires derrière les façades en ruine du port, on aperçoit des voiles dans la baie, les ascenseurs réparés vont et viennent dans les collines... La brume nous fait imaginer. La brume nous fait jouer.

Quand revient le soleil semble revenir la réalité. Le bleu immense et inaccessible de la mer. La poussière dans la lumière forte. Pourtant dans son film « A Valparaíso » Jori Ivens dit autre chose. Il énonce « Tel est le mensonge de Valparaíso. Son mensonge c'est le soleil. Sa vérité c'est la mer ».

Dans le soleil on cligne des yeux, la poussière sale brille et on oublie ce qu'on a rêvé, cachés dans la brume cotonneuse. À écouter les sirènes rauques des cargos comme s'il y avait là mille cargos dans la baie.... Ou peut-être était-ce la brume la réalité de Valparaíso ?

Carnet rouge

26/03/2014 L'odeur du hangar. Résine, mégots et anti-fouling. La mer dehors dans un ciel gris sans vent. Les hommes au milieu desquels je tente de me faufiler.

30/03/2014 Quand je saisis mon stylo, les jointures de mes doigts geignent.

03/04/2014 Bribes de jours faits de sel, de vent et de soleil. On dirait des détails sur les bords de ma vie. Au bord du quai et de la ville ou au bord de ma fenêtre. Rester sur le bord...

05/04/2014 La gîte sur un J24. Comme si j'abandonnais les bateaux jouets pour un vrai voilier. Je savoure le vent, assise avec les trois garçons de Javier à la contre-gîte et je découvre une baie aux contours encore inconnus, plantés de grattes ciels et de palmiers : Recreo, Viña, Reñaca, Concón...

16 avril 2014

Lou

Lou, Lou, Lou,

Raconte-moi le printemps. Tes pas pressés. Le soleil d'avril. Le vin au bord du canal. Raconte-moi.

Je ne peux rien te raconter moi. Ni les flammes rouges immenses qui dévoraient la ville. Ni les cendres. Ni ma peur. Ni mon immobilité.

Raconte-moi, toi, le printemps...

18 avril 2014

Lou,

Lou tu t'en fous. Tu dis rien.

Ici la brume.

Je me cache.

Les cendres.

J'ai froid.

Le rebord de la fenêtre

La lourde peine.

Que les jours passent ¡Por Dios ! Que les jours passent...

au bord de la brume, 20 avril 2014

Lou,

Ici la brume encore. Je reste au bord. Les bras ballants, stupéfaits, inutiles, légèrement coupables. La brume cache les cendres. La brume m'arrange. Je ne vois plus les collines pelées, noires, comme bombardées. Je ne vois pas le visage épuisé de celles et ceux qui dorment là-haut, dans le froid humide de la brume, veillant sur les trois bouts de ferraille noircis et tordus qu'il leur reste. Ceux et celles qui maudissent la brume de n'être pas venue avant. Elle aurait empêché le vent de se lever. Elle aurait apaisé les brûlures de la terre.

Elle n'est pas venue. Elle est là maintenant comme pour mieux estomper nos fautes. La brume cache mes pas immobiles dans la ville, mes bras ballants posés sur le rebord de la fenêtre. Je me recroqueville sur ma douleur. Et ça sert à quoi une douleur, dis-moi, quand des milliers de gens se retrouvent au milieu des cendres à l'approche de l'hiver?

Je veux juste que le temps passe. Bien sûr la ville ne me juge pas. Elle défile dans les collines dévastées ou dans les rues du port en affichant sa solidarité. « *Fuerza Valpo*ⁱ » est-il écrit à la va-vite au milieu de cœurs esquissés maladroitement sur les pare-brise des voitures, les vitrines, les fenêtres, les murs ou les drapeaux chiliens accrochés aux bus. Comme s'il s'agissait d'amour. Au début ça m'a étonné tous ces cœurs. « *Somos choros, nos levantaremos de nuevo*ⁱⁱ ». La municipalité a fait faire des banderoles « Nous reconstruirons Valparaíso » avec le logo des brochures touristiques : de petites maisons de couleurs au milieu desquelles passe un funiculaire. C'est terne et falot à côté des cœurs au feutre et à la craie qui parsèment la ville. Ma douleur, inutile, se mêle d'une certaine fascination pour cette ville dramatique. Je reste pourtant sur le bord et je ne peux t'écrire plus.

Depuis les cendres, 21 avril 2014

Chère Lou,

Je t'écris sans t'écrire. Je n'arrive toujours pas à écrire. Ni les flammes

i Courage Valpo

ii Nous sommes des choros (difficile à traduire : des hommes vifs, qui se battent, parfois hors-la-loi, on appelle ainsi les hommes du port), nous nous relèverons.

dantesques, ni ma peur, ni ma peine qui sont comme des poignards, me clouant, immobile et silencieuse sur le bord de ma fenêtre. Je voudrais juste que les jours passent.

Comme dans les films ou dans les romans où en un paragraphe on dit les longs mois de deuils. Mais il faut les vivre les uns après les autres ces jours plombés de tristesse. Il faut les voir à chaque heure ces collines noires de cendres comme si elles avaient été bombardées. Elles nous surplombent, on ne peut y échapper. Moi, je marche dans la ville en regardant mes pieds. Je ne veux pas voir. Je remonte chez moi en regardant mes pieds. Les cendres dans les rainures du ciment défoncé. C'est à ce moment que j'aperçois la voisine. Celle de la première maison du passage.

Armée de son balai elle pousse rageusement la poussière et les mégots vers le bout de l'escalier. Elle descend une marche après l'autre. Se pousse sur le côté sans rien dire quand passe un voisin. Un de ceux-là même qui a dû jeter le mégot qu'elle vient de ramasser. Ils se saluent d'un hochement de tête. Chacun regarde ses pieds maintenant. Elle aussi regarde ses pieds, ou plutôt les bouts de mégots coincés entre les touffes d'herbe sale. Elle croit y voir des poussières cendrées qu'elle secoue avec son balai. C'est comme si elle secouait ses pensées. Elle est arrivée en bas de l'escalier des Almendros maintenant. Sur cette sorte de palier de terre sale, entre la route cabossée qui monte tout en haut de la colline et l'escalier qui descend dans le ravin. Elle se met à balayer la terre sèche. Ça n'a pas de sens. Mais peut-être reste-t-il des cendres entre les grains de poussière. Elle les chasse comme pour chasser la tristesse.

Elle s'arrête encore pour reprendre son souffle, appuyée sur son balai. Elle se tient maintenant à moitié courbée sur la plus haute

marche de l'escalier du ravin. Rien ne sert de le balayer, celui-là. Parsemé de verre brisé, de briques de vin éclatées, de canettes de bières écrasées, et quoi d'autre encore. Au début du printemps, le jaune orangé des capucines recouvre tout.

Mais maintenant, il n'y a que des herbes sèches et sales, ocres de poussière. Les seules taches de couleurs sont celles des déchets jetés là et décolorés par le soleil.

Elle pose son balai et retourne chez elle chercher deux sacs de plastique propres, qu'elle sort de sous l'évier. Elle en dénoue un et l'enfile autour de sa main droite comme si c'était un gant. L'autre, elle s'en sert pour y jeter les saletés, les pots de yaourts, les sacs déchirés accrochés dans les buissons, les briques individuelles de jus... Elle remplit vite le petit sac. Elle hésite à aller en chercher d'autres. Elle est fatiguée maintenant. Et puis à quoi bon ? Pourtant l'autre nuit, elle a dû se promettre. Que s'ils en réchappaient elle nettoierait le ravin. J'imagine cela. Elle enlève le sac gant, le froisse dans la petite poubelle qu'elle tient d'une main alors que de l'autre, elle reprend son balai. Puis, elle retourne dans le passage. Pose balai et sac contre le mur décrépî de sa maison et s'assied dans l'escalier où de la cendre semble à nouveau s'être déposée. Le vent doit l'apporter de là-haut.

Elle préfère ne pas y songer. Elle s'est assise dessus de toute façon. Face à la route qui monte, face à la mer, face à la ville en contrebas. Elle cligne des yeux et reconnaît la silhouette d'une voisine, qui apparaît dans le coude que fait la rue, plus bas. Elle monte avec difficulté, les bras chargés de sacs plastiques bleus. Qui sait quand les taxis collectifs monteront à nouveau maintenant ? Elle, il lui reste des provisions, encore, songe-t-elle peut-être. Sinon, elle demandera à son fils de descendre.

La silhouette de la voisine grandit lentement. Ses pas sont lourds, son dos courbé par un poids autre que celui des sacs de supermarché. Quand elle arrive à leur palier de terre sale, elle lui esquisse un sourire fatigué. D'habitude, elle dit : « Salut voisine ! ça va ? » d'une voix forte et gaie. D'habitude, elle-même lui répond « tant que je suis pas morte, ça va... ». Mais cette fois-ci, elles se contentent de hocher la tête en silence. Encombrée de ses sacs, la voisine se glisse de biais pour pouvoir passer dans l'escalier. De nouveau le silence.

Alors elle sort le paquet de cigarettes de sa poche de pantalon. Elle se met à fumer lentement. Son fils n'est pas là pour la voir. Il rentrera tard sans doute. Ils regarderont en silence la télévision en grignotant des tartines et du thé.

Après celle-là, elle pourrait même fumer une autre cigarette avant qu'il ne revienne. Elle n'a pas froid encore malgré le ciel gris et bas. Elle fume. Un autre voisin passe, essoufflé d'avoir grimpé la rue à pied. Le dos courbé. Un murmure. C'est comme si toute la ville portait le deuil. On chuchote, on rentre les épaules. On sent le poids de la tristesse que la cendre a déposée sur les toits de rouille.

Sa cigarette est terminée. Elle en écrase le bout contre le béton de la marche et la jette dans le sac de déchets. Soudain, surgit au loin une rumeur sourde. Elle tend l'oreille. Ça vient du haut de la rue. La rumeur enfle. On dirait un chant. Et des pas qui martèlent le sol. Une escouade de gens qui chantent. De là où elle est assise, elle ne voit rien. Mais elle ne se lève pas. Elle attend. On dirait des chants guerriers. On dirait la clameur d'une manifestation. Elle s'attend presque à sentir le picotement des gaz lacrymogènes qui montent depuis le bas de la ville jusque dans les collines, les jours de

manifestation. Elle déteste cela. Ces étudiants qui lancent des pierres, le visage caché derrière des foulards rouges et noirs. Le chant et les pas se rapprochent. On dirait une danse plutôt. Des chants de carnaval.

Elle déteste cela aussi, quand les étudiants font leur carnaval de tambours, traversant la ville comme une pluie de sauterelles, jonchant les rues de déchets, de vomi et de pisse. Elle n'a pas pour habitude de détester les gens. Mais elle ne pourra jamais aimer les étudiants. Ces mêmes aux cheveux longs qui viennent d'ailleurs et transforment le port en champ de bataille ou bien en discothèque alors qu'ils pourraient étudier, bien au chaud dans leur université payée par leurs parents.

Le martèlement des pas se rapproche encore. Le chant s'interrompt puis reprend. C'est un chant joyeux. Elle n'en comprend pas les paroles. Seraient-ce les pompiers ? Non, les pompiers ne chantent pas. Les pompiers sont trop épuisés pour chanter. Elle les a vus passer dans leurs camions. Les visages noirs de cendres et de fatigue. L'air las et impuissant. Le chant la fait frissonner. Elle se met debout enfin et descend quelques marches pour se tenir à l'orée du passage. Elle salue d'un hochement de tête la voisine qui ouvre sa fenêtre, en face. Sur la fenêtre a été peint d'un trait blanc et maladroit, un cœur encerclant le mot « Valparaíso ». Mais déjà, elle détourne le regard du dessin devenu emblème car ils sont apparus.

Une troupe de garçons et de filles, dont les lourds godillots martèlent le bitume défoncé de la rue. Ils sont une centaine peut-être. Vêtus de pulls de laine colorés, les pelles à la main et le visage noir de suie. Ils chantent de mille voix. Ils chantent pour la ville. L'un d'eux fait danser un grand drapeau chilien au-dessus d'eux. Comme s'ils

revenaient d'un match de foot. Mais ce sont de traînées de cendre qu'ils laissent derrière eux. Cette cendre qu'ils ont passé la journée à déblayer. Ils forment une chenille interminable. Accoudés aux fenêtres, quelques voisins applaudissent. Comme s'ils étaient une troupe de gitans débarqués dans les rues du port pour y présenter leurs dernières trouvailles. Elle, elle n'applaudit pas. Elle reste silencieuse. Ses pensées s'entrechoquent. Car elle sent que c'est comme un blasphème. Comme si des troubadours venaient frayer au milieu d'une veillée funèbre. Pourtant, elle reste pour écouter leur chant collectif qui emporte sa tristesse. Elle se prend à espérer que ce serpent coloré, aux visages noirs de cendres, ne s'arrête jamais. Qu'il emporte sa peur et l'image des flammes rouges et immenses qui dévoraient le dos de la ville. Qu'il emporte sa honte aussi.

La honte d'être toujours debout, dans sa maison intacte alors que quelques rues au-dessus, tout n'est plus que terre bombardée. La honte de ne rien arriver à faire à part balayer. Ma honte à moi. Elle les regarde passer et ils lui sourient. Ils ont le temps. Ils sont mille. Ils sont étudiants et c'est leur ville qui a pris feu. Alors ils sont là. Ils lui sourient sans cesser de chanter et ils lui disent tout cela. Qu'ils sont là. Les mêmes qui jettent des pierres sur les flics, les mêmes qui perdent pied lors de nuits d'ivresse. Ils déblayent la cendre. Ils organisent des soupes communes. Ils soignent les animaux brûlés. Ils récoltent des vêtements. Et ils chantent.

Ils ont disparu maintenant. Les fenêtres des voisins se referment. Elle reste encore un moment face à la rue. Puis elle retourne s'asseoir sur sa marche d'escalier. Sort son paquet de cigarettes de la poche de son pantalon. Et elle fume en savourant l'odeur de la fumée.

C'est elle qui m'a raconté cela. Alors que je remontais en regardant

mes pieds. Elle était assise là, sur les marches de l'escalier balayé. Elle m'a dit « Les étudiants, avant, avant je pouvais pas les voir, mais maintenant, ay maintenant ma fille, j'ai foi dans la jeunesse de ce pays, dis-donc... » Ce sont les étudiants qui, les premiers, sont montés là-haut. La mairie a déclaré la zone incendiée, « zone zéro ».

Une zone de guerre à évacuer. Ils ont ouvert des auberges, dans les écoles du plat plan du bas de la ville et ont attendu. Mais les gens sont restés là-haut. Accrochés à leur bout de tuyaux de cuivre, à leur terrain dont vient de se calciner le titre de propriété si jamais ils en avaient un. Ils sont restés là-haut, sans rien, au milieu des cendres fumantes. Et ce sont les étudiants qui ont décrété la grève pour grimper leur apporter de l'eau, des sous-vêtements, des pelles. Les étudiants qui ont retrouvé les gestes des mobilisations de 2011. Ils savent les soupes communes, la logistique... Seuls, ils ont monté des cliniques vétérinaires, des ateliers pour apprendre à déblayer sans raviver l'incendie. Et moi je reste au bord, à les regarder... En 2011 aussi sans doute serais-je restée au bord. Tu me reconnais là, n'est-ce pas ? Celle qui reste au bord...

Accrochée à ma boîte à lettres, 3 mai 2014

Chère Thérèse,

Je viens d'installer une boîte aux lettres. Mais l'escalier pour rejoindre ma maison est trop raide, trop haut. Le facteur ne vient pas. Je le rencontre au centre de tri, en bas. Il dit qu'il me faut une boîte aux lettres. Qu'il ne peut pas laisser les lettres sous la porte, que c'est trop étroit. Ce n'est pas vrai. Ça fait un courant d'air terrible entre la porte et le sol de l'entrée tordu par un précédent tremblement de terre. C'est l'escalier qui est trop raide, je sais bien,

moi aussi j'arrive toute essoufflée. Mais bon, un ami du port m'a fabriqué une boîte aux lettres, une petite maison de bois un peu kitsch. La voisine l'a trouvée jolie mais elle a prédit qu'on la volerait d'ici quelques jours. Elle est encore là. Pourtant je sais que le facteur ne viendra pas. L'escalier est trop raide, le passage de terre trop à l'écart. Il doit suivre la seule route qui monte en serpentant dans la colline. Et depuis l'incendie, il ne doit même plus prendre la peine de monter. S'il n'y a plus que des cendres là-haut. Je me suis sentie légèrement futile à installer ma maison miniature de bois pour recevoir mes lettres et mes revues alors que quelques rues au-dessus on est en train de construire des milliers de cabanes en préfabriqué, vite, avant que les pluies d'hiver n'arrivent. Et je n'ose pas encore redescendre pour annoncer à mon facteur l'installation de la boîte aux lettres. C'est que depuis l'incendie, je n'ose pas. La brume froide d'automne m'arrange. Elle cache les cendres. Les secousses de la terre me rassurent. Les sirènes d'incendie me hérissent. La boîte aux lettres restera peut-être vide. Et plus tard je redescendrai chercher tes lettres qui finiront bien par arriver.

Je reprends cette lettre plus tard. Car le facteur est venu. Bien plus vite que je n'aurais osé l'espérer. Je soulevais le petit toit de la boîte aux lettres à chaque fois que je passais la porte d'entrée. J'aime les gestes rituels. Un ami s'est moqué gentiment en me voyant le soulever quelques minutes après être sortie pour aller acheter deux œufs au minuscule commerce qui se trouve à l'entrée du passage. Pourtant je n'attendais rien, je n'étais pas encore descendue l'annoncer à mon facteur.

Et puis, le lendemain, c'était la nuit, je raccompagnais à la porte une amie venue prendre la *once*. J'avais déjà dû soulever le petit toit plusieurs fois depuis le matin. Mais je l'ai soulevé à nouveau. Pour le

geste. Puisqu'il était tard déjà et que je n'étais toujours pas allée parler avec mon facteur. J'ai fait retomber le toit machinalement et puis je l'ai rouvert. Il y avait là deux lettres ! J'ai reconnu les écritures. L'une venait de toi, l'autre de Juan Jo. J'ai ri, fébrile. Mon amie m'a embrassée, émue. Elle sait le poids des lettres dans ma vie.

Après, chaque jour, ça a été une fête de grimper les derniers escaliers et de tourner le coin de la maison bleue décrépie pour voir apparaître la boîte aux lettres. Un léger frisson. Une lettre m'attendrait-elle ? Un léger frisson comme celui qui me saisissait en ouvrant ma boîte en ferraille marron dans le hall de mon immeuble parisien. Certes, il y a toujours une légère déception quand aucune lettre n'attend. Ça fait partie du jeu.

Samedi soir, je suis rentrée tard, j'ai grimpé l'escalier d'un pas pressé. Je revenais du port. Nous étions restés à regarder le coucher du soleil rose glacé sur le quai en faisant frire du poisson que Coral, un ami du port, était allé chercher. J'avais préparé une salade chilienne, des tomates, des oignons et de la coriandre et, près du feu, nous avons confectionné de gros sandwichs avec des couches de poisson frit et de salade. Nous avons bu du *navegado*, du vin chaud avec des oranges, de la cannelle et des clous de girofle. C'est joli non, comme nom, du vin navigué ? Les oranges font comme autant d'embarcations fragiles qui manquent de couler dans une mer sombre et sucrée. J'étais joyeuse de tout cela.

C'était la première fois qu'on s'attardait sur le quai le soir depuis l'incendie. J'avais eu froid en traversant la ville et puis j'avais les cheveux qui sentaient le feu de bois. Je grimpais prestement les escaliers en songeant à la douche chaude, à mes draps. Et j'ai pensé un instant aux familles, là-haut, sous leurs tentes ou leurs cabanes

d'urgence. Avant d'arriver à la maison bleue décrépie, m'est venu le petit frisson de la boîte aux lettres. Je me suis raisonnée. Samedi, peu de chance qu'une lettre arrive. Et puis en passant le coin de la maison, j'ai vu. La boîte aux lettres en morceaux, jetée à terre, les équerres de métal tordues avec rage. J'ai ramassé les bouts de bois et j'ai refermé la porte derrière moi, abasourdie. Ça m'a fait mal.

Je ne comprends pas. Comme pour me rappeler qu'il y a tant de choses encore que je ne saisis pas ici.

Depuis samedi, après avoir tourné le coin de la maison bleue décrépie je regarde mes pieds jusqu'à ce que j'ai poussé ma porte. Tu sais, toi, déjà, comme je préfère souvent esquiver la réalité.

Ce soir, je clouerais à nouveau la boîte aux lettres. Je laisserai un mot au postier pour le remercier de venir jusqu'à chez moi. Je n'ai même pas eu le temps de cela. Mais bon, je clouerais de nouveau la petite maison sur le côté de ma porte. Et je sais que maintenant je frissonnerai non pas de trouver une lettre, mais de trouver ma boîte aux lettres intacte.

Te raconter la suite de l'histoire.... Plusieurs jours plus tard.

Ça a pris une ambiance de roman policier. La petite dame en rouge du fond du passage s'est désolée quand je l'ai croisée dans l'escalier. Elle attendait le voisin du début du passage qui a un atelier minuscule de peinture qu'il pulvérise sur des revêtements métalliques isolants. Un truc très technique. Il y a là un four énorme pour les pièces métalliques. Son atelier ne fait pas plus de 9 mètres carrés. Bon, la petite dame en rouge, elle l'attendait avec une prise électrique à la main pour qu'il lui répare. On a attendu un peu. Deux cumbias sont passées sur la radio poussée à fond. Et puis on est remontées ensemble. C'est là qu'elle m'a dit. « Mon fils m'a dit quand il a vu

qu'on avait cassé votre petite maison pour les lettres : *alguien se picó contra Agathaⁱ* ». Je lui ai demandé qui ça pouvait bien être. Elle a dit que ce n'était pas des gens du passage. « *Noo...Unos chicos malos de arriba, de afueraⁱⁱ* ». Elle m'a embrassé devant ma porte « *Ya po guachita, cualquiera cosa mi hijo la ayudaⁱⁱⁱ* ». Elle veut me marier à son fils de 20 ans. Elle dit qu'il est très amoureux et très sérieux, travailleur, *buen chico^{iv}*. C'est un de mes suspects, je dois te l'avouer.

Quelques jours après, j'ai croisé Nano. Le peintre électrique de l'entrée du passage. Il n'avait pas vu la boîte aux lettres. Il ne s'enfonce jamais dans le passage, qui est une impasse. Il a dit « *no tienes que olvidar que estas en Chile, poh^v* ». La dame de l'épicerie, elle, n'a rien dit. Et j'ai préféré ne pas la questionner. J'avais décidé d'attendre que les voisins m'en parlent d'eux-mêmes.

Et puis est venue la pluie d'hiver. Tonitruante. Un vent du nord qui entre en sifflant entre les interstices des fenêtres. Le passage ressemble à une rivière de boue. Le lendemain de la première tempête, mon voisin de droite s'est penché à la fenêtre. Il y a eu beaucoup de fuites dans son toit, un peu dans le mien. Il est monté voir ce qu'il pouvait faire. On a parlé un peu. Lui, il fabrique des chaussures de cuir, artisanales. Il est venu de Santiago pour vivre autrement. Barbe fournie et cheveux longs. Un peu hippie. Dans sa maison, ça sent l'encens et l'enfance de ses deux petites filles. Il m'a demandé « et que s'est-il passé avec ta boîte aux lettres ? ». Lui il avait cru que c'était moi qui l'avais balancée par terre. Un jour de

i Quelqu'un s'est énervé contre Agathe.

ii Non, ça doit être des mauvais gars, des gars d'en haut, d'ailleurs

iii Bon, petite paysanne, tu sais que mon fils t'aidera quoiqu'il t'arrive (traduction approximative)

iv Bon garçon

v Tu dois pas oublier que tu es au Chili

colère contre mon amoureux. J'ai ri en imaginant la scène. « 7 mois et pas une lettre, tiens prends ça.... » et vlan, la petite maison de bois par terre. Finalement, il s'est gratté la barbe et puis il a conclu que c'était un des voisins du passage. Une des familles *flaites*ⁱ. De ceux qui jettent la poubelle depuis leurs fenêtres. Ceux qui jettent la poubelle éventrée dans le passage et ceux qui s'en prennent aux boîtes aux lettres font partie de la même famille, non ? « Mais ne t'inquiète pas, j'ai une perceuse, un de ces jours, on la fixe à nouveau. »

Un autre matin, en fermant la porte, j'ai croisé un autre voisin. Un que je ne connaissais pas. Qui habite plus au fond du passage. Il a désigné du doigt l'emplacement de la boîte où gisaient les deux équerres tordues. « Y ? » Je l'ai regardé d'un air peiné. Il a soupiré en haussant les épaules comme pour condamner la chose.

Un soir, mon ami qui l'avait fabriquée est venu la fixer à nouveau. J'avais acheté de nouvelles équerres. Et puis on l'a disposée dans l'autre sens, dans la longueur. On s'était dit que peut-être c'était parce qu'elle gênait le passage que quelqu'un s'était énervé contre elle. Ma voisine de droite est sortie sur le pas de la porte. Priscilla. Elle est danseuse. Ce jour-là, elle me racontait qu'elle venait de faire une formation pour réaliser les installations d'électricité dans les maisons, là-haut, dans les collines brûlées. Mais la pluie a foutu en l'air les câbles. « Tu la réinstalles quand même ? ». Elle, elle dit que ce sont les enfants, *los cabros chicos*, ceux qui jouent au foot en laissant emballages de glaces et de yaourt à ma porte. Elle dit que je devrais mettre un panneau *gracias por cuidar*ⁱⁱ.

Elle était jolie la boîte aux lettres à nouveau accrochée sur le côté de

i Voyou, racaille

ii Merci d'en prendre soin

la porte. Le lendemain je l'ai ouverte et refermée. Pour le geste. Cette fois-ci elle n'a pas eu le temps de recevoir de lettres.

Le lendemain, en rentrant du port, je l'ai découverte les équerres à nouveau tordues. J'ai réparé tant bien que mal. Une autre tempête s'est abattue sur le port. Le bruit de la pluie sur le toit de zinc.

J'ai installé des serpillières au bas de la fenêtre qui donne vers le nord en pensant à tous ceux qui là-haut affrontaient la tempête sous des bâches de nylon. Je me suis moquée encore une fois de ma futilité. Sur le chauffage à kérosène, j'ai posé des feuilles d'eucalyptus et je me suis installée à la table pour reprendre cette lettre. Un peu plus tard, je suis allée éteindre le chauffage en l'amenant à l'entrée de la maison, la porte entrouverte sur le passage. Il pleuvait et je m'étais mise derrière la porte.

Deux hommes sont passés. Des voisins semble-t-il, je ne les avais jamais vus. Ils ont regardé la boîte aux lettres et l'un d'entre eux a dit « *pucha, seguro que la van a cagar de nuevo* »ⁱ. L'autre a acquiescé. Et puis ils m'ont vue. Ils m'ont salué en se mordant les lèvres. J'ai souri d'un air fataliste. Il a plu toute la nuit. Ce matin encore. La maison était froide et humide. J'ai préparé un café et je suis allée allumer le petit chauffage à kérosène, sur le pas de la porte. La boîte aux lettres avait disparu. Quelqu'un l'a emportée sous la pluie.

J'ai vite refermé la porte. Je n'ai pas voulu y songer. J'ai pensé c'est cette partie invisible de la ville que je ne saisirai jamais. Le côté sombre des ports. Comme si on me rappelait que derrière la poésie des maisons de couleurs ou la mélancolie des cargos dans la pluie, il y avait une autre ville. Pauvre. Violente. Où l'on vit sous d'autres règles. *Como choros*. Le côté sombre des ports qui les rendent si

i Putain, c'est sûr qu'ils vont la foutre en l'air de nouveau

romantiques et qui m'échappe forcément.

Je suis allée déjeuner chez Barbara. On a tiré toutes les pistes, en vain. Est-ce contre moi, qui ne suis pas d'ici ? Est-ce un amoureux transi et jaloux ? Est-ce par hasard ? Et puis en rentrant ce soir, il y avait une enveloppe sous la porte. Une petite voisine, « âgée de moins de 10 ans » précise-t-elle sur l'enveloppe. Elle m'a écrit de son écriture enfantine QUERIDA VESINAⁱ et puis plus loin une écriture de maman qui confond le b et les v : « *Les doy la vienbenida a mi pais y a mi ciudad. Espero que la pase muy bien y que disfrute mucho mi ciudad. Es muy linda su casita de cartas. (si quieren debolbver otro mensaje por favor déjelo en su bentana)* »ⁱⁱ.

Là pour l'instant se termine l'histoire. On m'a volé la boîte aux lettres. Mais j'ai gagné une nouvelle correspondante épistolaire.

Il s'est arrêté de pleuvoir. Demain, la ville séchera. Le ciel sera limpide.

carnet rouge

11/05/2014 Forcer mes doigts gourds à se saisir du stylo. Forcer un peu les jours, l'aube glacée, les heures sur le quai.

17/05/2014 Brosser mes ongles pour en enlever les traces noires de la journée. Démêler mes cheveux. Enfiler ma jupe rouge brillante. Une paire de boucles d'oreilles dorées. Dévaler les escaliers noirs de nuit pour aller écouter Pía chanter. Premier concert depuis l'incendie. S'éclipser. Remonter les escaliers les cheveux vaguement dissi-

i Chère voisine (plutôt écrit comme chère voisine)

ii Je vous donne la bienvenue dans mon pays et dans ma ville. J'espère que tout se passe bien et que vous profitez beaucoup de ma ville. Votre maison à lettres est très jolie. (si vous voulez me répondre, laissez votre message sur votre fenêtre.

mulés dans la capuche.

21/05/2014 Quelques grappes de manifestants clairsemés sous la pluie. Les flics attendent derrière leurs barrières anti-émeute. Des affiches en sérigraphie suspendues sous des parapluies. Sur l'une on voit une baleine légèrement menaçante surgir d'un funiculaire.

No al mall Baron est-il écrit. Je l'achète, l'enroule sous mon bras et remonte en regardant mes pieds, bien avant que ne chargent les flics.

05/06/2014 La maison tremble de toutes parts. L'eau s'infiltré par les fenêtres donnant au nord. Je tremble aussi un peu. Cette fragilité qui se rappelle sans cesse à nous. La pluie forme une rivière impétueuse qui dévale la ville par tous ses escaliers et ruelles pour se mêler aux vagues en bas. Comme si la tempête ouvrait les portes de la ville et que la mer s'y engouffrait. Et on ne sait plus si la pluie, si les vagues. Je me penche vers une flaque pour y tremper mon doigt et y goûter. Elle a le goût de la boue. Légèrement salée. Dans sa cuisine embuée, Barbara pétrit la pâte orangée des sopaipillas. Assises sur son canapé vert, nous versons de la chancaca épaisse et sombre sur les beignets de courge en écoutant Radio Ritoque. Dehors, la ville comme ballottée en pleine mer, un jour de tempête d'hiver.

18/06/2014 La fenêtre ouverte vers le soleil. Le port est fermé. En ville, tout s'est arrêté. Soudain une clameur sourde monte entre les toits de tôle et les escaliers. La rumeur gonfle et se transforme en rugissement. Le Chili qui défait l'Espagne à la coupe du monde de foot. Comme si se jouait une bataille d'indépendance. Et moi, accoudée à ma fenêtre, au bord, toujours.

03/07/2014 Mes mains enflées, absurdes, inutiles. La maison sent

le céleri, l'ail, l'oignon et la cannelle. Des cataplasmes inutiles. Au port, on m'ordonne de courir sur le quai et dans les escaliers. Ce sont des engelures, il faut remuer le sang. La vaisselle empilée dans l'évier à laquelle je ne peux toucher. Mes cheveux emmêlés que je ne peux même pas nouer. Face à la bibliothécaire qui me gronde pour avoir légèrement mouillé les livres sous la pluie, de gros sanglots éclatent et s'écrasent sur le comptoir de bois sombre. Je pleure mes mains grotesques. Rouges et gonflées. Comme s'il était vain pour moi de vouloir travailler avec mes mains.

17/06/2014 Jour d'été au milieu de l'hiver. Mes doigts se réchauffent au soleil enduits de cortisone. Je peux à nouveau serrer les poings.

20/07/2014 Mes mains retrouvées. Elles se ferment, s'ouvrent, et ne frissonnent plus au contact du ciel froid ou de la mer glacée. Une joie.

21/07/2014 Barbara apparaît sur le quai. Les chefs sont partis. Je la fais monter dans ma petite baignoire de plastique blanche et nous zigzaguons joyeusement dans la baie.

Revenue du hangar, 23 juillet 2014

Chère Lou,

Te raconter avant-hier, une nuit. Le vent siffle entre les plaques de tôle du hangar. Je serre mes poings dans mes poches en m'approchant du feu. « Il faut boire du vin, pour se réchauffer ». La voix grave de H. Il prend la brique de vin et l'ouvre avec les dents. Puis il

cherche des yeux une de ces tasses encroûtées de café et de sucre qui traînent toujours entre les outils. Il n'y en a pas. Il me sourit alors. « Regarde... » fait-il presque malicieux. Il avale bruyamment la dernière gorgée de bière de la canette qu'il tient à la main. Puis avec son couteau, il en coupe le couvercle. Le cercle de métal tombe sur le sol mouillé. Il remplit le verre improvisé avec du vin et me le tend. « Tu veux couper avec du coca? » Je murmure « non, merci » et il rit, de son rire rauque de fumeur. « On est des *cavernícolas*, hein? » *Cavernícolas* c'est le mot qu'il choisit, littéralement ce sont les hommes des cavernes. On traduirait peut-être par sauvage, grossier... *Cavernícolas* moi ça me fait plutôt penser à une espèce d'escargot... Un silence. « Tu sais, *el jote* c'est ce qu'il y a de meilleur au monde... » *El jote* c'est ce mélange de vin et de coca. *El jote* c'est aussi une sorte de vautour. *El jote*, c'est enfin celui qui te drague lourdement, celui dont tu n'arrives pas à te débarrasser...

Le vin est sucré, doucereux. H. rit « Tu sais, un *franchute*ⁱ est venu ici avant. Il était comme toi. Rien à faire, il voulait pas entendre parler de coca dans le vin... Et tu sais quoi? Un jour il a goûté... Et il en est devenu fou. Vous vous souvenez ? » fait-il alors en se tournant vers les autres. « Il buvait plus que ça ce con. » « *El franchute, era bueno para el copete este hueon...*ⁱⁱ » lance un des hommes. Peut-être Joachim. Je sirote un peu de vin et je me coupe les lèvres sur le bord de la canette. Le goût salé du sang se mêle au goût sucré du vin. Je songe un instant aux vins chauds que nous buvions, là-bas l'hiver venu, te souviens-tu? Clou de girofle, cannelle, gingembre... Et l'odeur des marrons grillés.

Mais ces odeurs s'évanouissent dans l'immensité du hangar vaincues

i Franchute mot familier pas forcément péjoratif pour dire Français

ii On pourrait traduire par « le Franchouillard, ça il était doué pour boire, ce mec »

par ce mélange de gazole, de résine et de fumée. Il y a peut-être aussi une certaine odeur de mer. L'odeur des combinaisons néoprène, toujours humides, qu'on étend le long des kayaks en espérant qu'elles sèchent un jour. Et puis l'odeur des crabes en train de cuire. Les hommes rient fort maintenant. Je commence à ne plus comprendre. Avec l'alcool, leurs mots se hachent, les syllabes se précipitent les unes derrière les autres et je n'arrive plus à les séparer. Comme quand ils crient dans le vent, sur le quai... Je regarde leurs gestes et j'essaie de deviner ce qu'ils crient, la manœuvre que je devrais être en train d'exécuter. Je me trompe presque tout le temps. Et ils crient encore et encore. Parfois je retiens mes larmes. Je ne comprends rien de ce qu'ils me disent. C'est comme une autre langue. La langue de ceux d'en haut. Ceux qui arrêtent l'école tôt. Presque un autre pays. Maintenant non plus je ne comprends rien mais je peux me contenter de sourire. Ils parlent d'un garçon qui travaillait là, avant. Un jour, il s'est retrouvé en panne d'essence sur le zodiac. Et comme il n'y a jamais de rame dans ce zodiac, il a dû revenir au quai en ramant avec sa casquette. J'avais déjà entendu cette histoire. C'est toujours les mêmes histoires. Comme des vieux combattants du quai. « *Noooo* crie maintenant Gustavo. Vous vous rappelez *el Flaco*ⁱ? Comment il disait borde la drisse du hale-bas et choque la bôme... » Des éclats de rire... Moi-même je ris. « *Oh noo weoon...weon tan aweonado ese weon*ⁱⁱ, il mélangeait tous les mots qu'il avait appris dans la même phrase » lance Coral tout en ouvrant la marmite sur le point de déborder. Quand la vapeur se dissipe, j'aperçois les pinces des crabes surgissant du fait-tout comme si elles allaient attaquer la nuit. Elles sont énormes. Des pinces roses dans une soupe gris clair bouillonnante. Ou peut-être est-ce la

i El Flaco : le Maigre

ii Oh, non, mec, mec il était si con ce mec

lumière froide des néons qui donne cette couleur sale au bouillon.

Avec un bout de bois, Coral sort une des pinces puis il la laisse retomber. Quelques gouttes éclaboussent mon manteau. Te souviens-tu de ce manteau gris perle, un peu brillant qu'on avait acheté ensemble pour mon premier hiver en ville? Mon manteau élégant. Te souviens-tu? Maintenant, tu vois, il porte l'odeur du feu et des crabes. Ce n'est pas un manteau pour ici. Je sais. Mais la doublure est tellement usée que des plumes s'en échappent. Et c'est ce que j'ai rapporté de plus chaud. Même si ce n'est pas encore assez chaud dans le froid humide de ce hangar. J'aurais dû apporter ma veste de mer et des grosses polaires... Je ne m'attendais pas à passer des soirs d'hiver dans un hangar humide sur un quai oublié.

Quand mon verre-canette de bière est vide, je le tends machinalement à H. Joachim s'exclame. « *Ah, es buena para el copete, ella también.*ⁱ » Et tous rient encore plus fort. Il me déteste vraiment celui-là. Je ne veux pas savoir ce qu'ils disent de moi quand je ne suis pas là. J'ai froid et je bois une gorgée râpeuse en songeant encore au vin chaud et au souvenir des marrons grillés. Les crabes maintenant me dégoûtent.

Plus tôt dans la journée, pourtant j'ai été contente de cette idée. J'étais en train de poncer une coque quand Coral est venu me chercher. Je ne l'avais pas entendu s'approcher. C'est son ombre sur le plastique blanc poussiéreux qui m'a fait relever la tête. « Viens, on va pêcher du crabe. » Pour dire crabe, il dit *cangrejo*, en se moquant. *Cangrejo* ça désigne les tous petits crabes, les crabes enragés de chez nous. Et puis le cancer. Pour les crabes que l'on pêche et que l'on mange, les dormeurs, on dit *jaibas*. Les araignées c'est *centolla*. Moi je

i Ah, elle aime bien boire elle-aussi...

m'étais trompée, bien sûr, un jour, entre les mots. Et lui se moque à chaque fois. Coral se moque de tout. De mon accent, de ma veste à capuche en polaire rouge, de mes maladresses. Il se moque, mais c'est joyeux et puis il m'invite à pêcher.

Nous sommes descendus sous le quai et il m'a demandé de manœuvrer le zodiac pendant qu'il préparait les pièges. J'ai du mal à manœuvrer sous le quai. Le ressac des vagues repousse le zodiac contre les gros piliers recouverts de picorocos, une sorte de coquillage coupant. J'ai mis marche arrière pour éviter un pilier mais j'ai été si brusque que j'effrayais deux *gaviotines monjas*, cachés dans l'obscurité. Et aussitôt disparus dans un battement d'ailes, laissant derrière eux, le souvenir fluo de leurs moustaches. J'aime beaucoup ces oiseaux. Noir jais, les pommettes rouges et des plumes blanches fluo recourbées comme des moustaches de dandy. Je suis restée à les contempler une seconde de trop. Le zodiac a cogné contre la paroi rugueuse d'un pilier. J'ai eu peur alors de rayer le caoutchouc et j'enclenchais la marche avant. Le zodiac a fait un autre bond. Coral, lui, chantait, imperturbable. Joachim, Gustavo ou H. m'auraient déjà arraché la barre des mains. Non. Ni Joachim, ni Gustavo, ni H. ne m'auraient laissée manœuvrer. Mais Coral, vêtu toujours de son short rouge et de sa casquette fleurie de surfeur, lui, il chantonait des vieux boléros tout en faisant filer le piège vers l'obscurité, indifférent à mes déboires avec le moteur.

Alors que le soleil commençait à tomber lourdement derrière Playa Ancha, nous sommes allés remonter les pièges pour revenir avec un bidon plein. Alors, H. a demandé à Gustavo d'aller chercher des morceaux de bois entre les déchets abandonnés derrière le hangar pendant que Joachim devait aller chercher le vin, le coca et la bière. Avec Coral, nous avons remonté le zodiac à la plume, avant, comme

chaque soir, de hisser la passerelle, de laver le bateau et de ranger les câbles et les bidons d'essence. Ensuite je me changeais. En quelques gestes j'ai ôté mes vêtements de travail, blancs de sel et de peinture poncée, tachés parfois de graisse. Je me change dans les toilettes même si les hommes m'ont fait une petite place dans le hangar. Coral m'a crié que je pouvais me doucher, qu'il y avait de l'eau chaude. Mais je ne veux pas me doucher au port, dans ces douches ouvertes à tous. Je me doucherai chez moi. Comme chaque nuit. En laissant couler l'eau chaude longtemps. Il me reste un peu de ce savon à l'eau de fleur d'oranger que tu m'as offert. Si la fatigue ne m'accable pas, je me froterai les ongles aussi. Sinon, tant pis. Je me suis habituée à vivre avec les ongles noirs. Mais pas encore à m'endormir dans l'odeur du gazole. Peut-être après. Quand je me serai résignée à voir mon manteau gris perle taché de graisse et de jus de crabes. Je pense cela et je souris. Je sens mes pieds glacés sur le ciment et je chasse l'image de la douche chaude.

Coral et Joachim portent maintenant l'énorme marmite pour la vider au-dessus de l'évacuation du hangar. Là où tombent les pétales de couleurs de résine, les arcs-en-ciel d'essence, le noir brillant de la graisse et la pluie sale... Une colonne de vapeur monte vers le ciel et nous enveloppe un court instant. H. distribue des pinces et des marteaux et nous commençons à casser les pinces. Du jus éclabousse mon manteau quand je brise une pince. Ce manteau que j'avais acheté avec toi quand je rêvais de suivre tes pas pressés et élégants claquant sur les pavés mouillés. « Y ? me demande Coral, *son ricos los cangrejos?*ⁱ » Il rit et raconte l'histoire des mots que j'avais emmêlés. Elle est en train de devenir une des histoires de ces vieux combattants du quai.

i Ils sont bons les crabes ?

Un vent froid entre brusquement. Le Paraguayen se tient à la porte. « Juste à temps » fait Gustavo en crachant par terre un bout de coquille de crabe. Je ne connais pas le Paraguayen. Taciturne. Personne ne sait trop comment il est arrivé là. C'est un ami de Gustavo. Ils surfent ensemble à Concón. C'est tout ce que je sais de cet homme venu d'un pays sans mer. C'est mystérieux pour moi un surfeur né dans un pays de terre rouge et de jungle verte. Comme sont mystérieux tous ces hommes du hangar, nés dans une ville coupée de la mer par des barbelés et des murs de conteneurs. Une ville sans aucune mémoire de la mer.

Dans l'immensité du hangar, résonnent seulement les bruits qu'ils font en cassant les crabes et en en suçant la chair. Je songe à m'en aller. Je n'ai plus faim. Je ne veux plus de ce vin. Mais H. me sert d'autorité. « Tu dois manger, dit-il, si tu veux manœuvrer. » Joachim crache. Je prends une autre pince. À contrecœur. Manœuvrer... Le noble art. Je t'ai raconté déjà je crois. Manœuvrer c'est mettre à l'eau ou au sec les bateaux. C'est manœuvrer la plume, selon le vent et la houle. Remorquer les bateaux avec le zodiac ou avec le camion, sur l'étroit quai. Manœuvrer ce n'est pas naviguer, non. Moi je suis venue pour naviguer. Mais ici, vois-tu, la grandeur c'est d'être à terre et de manœuvrer face à la mer. On m'avait dit. Que ce n'était pas un pays pour naviguer, cette frange de terre peignée par le vent du sud. On m'avait dit que c'était fini les histoires de Cap-horniers et de baleiniers. J'aurais peut-être dû écouter...

Je cherche un chiffon pour essuyer mes doigts collants de jus de crabe. J'en attrape un sur l'établi au milieu des outils. C'est un ancien sweat à moi. Un sweat que tu aimais bien, je crois. Rouge avec des broderies de couleurs. Je l'avais laissé dans le hangar, un jour où il faisait chaud. Quand je suis revenue à la fin du jour Joachim l'avait

utilisé pour éponger l'essence qui avait débordé de l'entonnoir. Je me suis mise en colère. C'est peut-être la première fois où j'ai osé me mettre en colère. Mais Joachim cria et m'insulta. Il dit que c'était ainsi ici. Qu'il ne fallait pas laisser traîner ses affaires. Ce jour-là je lui ai répondu. Le sweater était plié dans un coin, il ne traînait pas en vrac. Alors Joachim se mit à crier plus fort encore. H. entra à ce moment là et Joachim se tut brusquement. Il cracha par terre et sortit. Maintenant, c'est moi qui m'essuie les doigts sur ce sweater transformé en serpillière.

En le reposant sur l'établi, je vois les ombres des hommes projetées sur les parois métalliques du hangar. Ce sont celles de géants. L'ombre de H. surplombe toutes les autres. H. Comment t'en parler ? Parfois, les hommes l'appellent le capitaine. Capitaine de quai. Il n'a jamais embarqué au-delà de la baie. Mais sur le quai, c'est lui qui sait. *El que sabe*. Entre les cordages de la plume, en équilibre sur le pont des bateaux, il a les gestes précis, le pas léger. Comme s'il dansait. Il regarde la coque et sait où exactement placer les sangles. Il sait. Moi, je ne saurai jamais cela.

Moi je trébuché contre les bouts, je ne borde pas assez vite et je dois batailler avec tout mon corps contre la coque que le vent pousse vers le quai. Parfois je n'arrive même pas à dévisser une manille à temps. Les hommes crient alors. Me la prennent des mains. Je regarde. H. ne crie pas. Il manœuvre seul, comme si je n'étais pas là. Comme, si, en le regardant j'allais apprendre. Lui, il a appris ainsi. Il vient du haut des collines. De la pauvreté crasse. Il dit rêver de mer depuis l'enfance. La mer on devait l'apercevoir là-bas, depuis la cabane de ses grands-parents. Mais il ne voulait pas devenir mousse dans la Marine. Il voulait être capitaine. Après l'école, il se mit à travailler comme maçon, comme homme à tout faire. Un jour, bien plus tard,

il se promenait sur le quai et a demandé s'il pouvait travailler là. Puis il a appris. Le vent et la houle. Les mots étranges. Il ne navigue pas. Il reste sur le quai. C'est lui qui dit que sur le quai, il se sent comme un guerrier de la mer. Moi je glisse sur les flaques d'huile, je m'emmêle dans les câbles. Et les hommes crient autour. Comme s'il fallait se battre, oui.

Maintenant que l'hiver est là, la bataille s'est calmée. On manœuvre peu puisqu'on ne navigue pas ici, en hiver. Je ponce des coques. J'aime voir les écailles de peinture tomber sur le ciment gris. J'aime l'odeur de la résine que préparent Coral et H. J'aime l'odeur du vernis. J'aime voir leurs gestes nonchalants avec le pistolet à peinture. Moi je ponce. Ça me laisse du temps pour penser. Comme là, à regarder le feu, mon verre-canette de bière vide entre les mains. Mes mains gonflées toujours. Mes ongles noirs. Ma peau abîmée par le mélange de sel et de produits chimiques. Des mains qui travaillent. Je me demande comment ça serait de caresser un homme avec ces mains-là, maintenant... Un éclat de rire me fait lever les yeux.

Je tente de comprendre de quoi ils rient mais leurs mots m'échappent. Ah c'est peut-être l'histoire du vieux con au scooter des mers. Histoires de moteurs et de cuites. Moi je suis venue à la recherche de vieilles aventures. Quelques échos du cap Horn et des quarantièmes rugissants... Du vent dans les voiles. Mais ces hommes ne rêvent pas de voile. La voile c'est pour les dimanches ensoleillés d'hommes fortunés. Ce ne sera jamais pour eux. Alors à quoi bon en rêver ? Ils disent « il y a trop de vent », « il n'y a pas assez de vent », trop de houle, la pluie maintenant... L'aventure n'est pas dans les voiles, qui sont forcément des voiles de carbone brillant au soleil. Elle est dans la manœuvre. Être là chaque jour, les pieds sur le quai, les mains dans la graisse de moteur, le corps fatigué de lutter contre

le vent, au pied de la plume. Ils me regardent partir dans ma petite baignoire de plastique blanc et ils sourient, comme ils souriraient face à un enfant qui joue au pirate.

Eux ils jouent aussi mais avec sérieux. Ils surgissent parfois tels des super-héros, dressés sur le bateau rapide du port qui vole sur les vagues pour aller chercher quelque embarcation en panne. Ils font rugir le moteur. Comme pour que la ville, autour, se retourne et les regarde. Ils lancent parfois un cordage à la manière des *huasos*ⁱ. Une fois, ils m'ont lancé un bout ainsi. Il a sifflé au-dessus de ma tête avant de gifler l'eau. Je ne l'ai pas attrapé. Le vent était tombé, ils voulaient me remorquer. Mais je ne veux pas qu'on me remorque. Il faut savoir rentrer seul au port. Je faisais ramer mes stagiaires avec ces rames de plastique, des rames jouets pour ma baignoire de plastique, déséquilibrée par la vague que firent les hommes en réparant. Nous sommes rentrés à la rame. Il faut savoir rentrer seul au port, répétais-je à mes stagiaires qui s'essoufflaient et je ramais avec plus de force encore. Peut-être aussi que je ne voulais pas laisser les hommes du quai jouer au sauvetage avec moi.

Pourquoi est-ce que je te raconte tout cela ? Tu souris ou tu t'inquiètes.

H. veut me resservir du vin. Je murmure « le dernier ». Je les entends rire, se moquer. Peut-être des chefs, peut-être de moi. Leurs mots sont devenus une sorte de pâte collée à leurs lèvres tachées de vin. Je ne finis pas mon verre-canette. Je le pose entre les clous et les pinces collantes maintenant de jus de crabe et je pars chercher mon sac. H. s'approche. Il dit « je vous raccompagne ? ». Il emploie le vouvoisement, je me souviens. Comme s'il me tendait le bras, vêtu d'un smo-

i Sorte de cowboys chiliens

king au sortir du théâtre. Je fais non de la tête. Puis je salue chaque homme. Ici, on ne peut pas partir d'un geste de la main. Non, il faut embrasser chacun. J'aimerais tant pourtant m'éclipser en silence.

Avant que je n'ouvre la lourde porte du hangar je sens comme un soulagement derrière moi. Enfin, ils sont entre eux. Entre hommes de la mer. Ou plutôt entre hommes du quai. Le quai est désert. Et la grille du club grince dans le silence. Je regarde un instant la mer si noire, à peine éclairée par les lumières du quai et celles de deux cargos mouillés un peu plus loin. J'enfouis mes cheveux dans ma capuche, et serre mes poings dans mes poches, bien au fond. Un court instant je regrette d'avoir dit non à H. Il m'aurait protégée de la nuit. Et puis il porte cette odeur de mer, de gazole, de vent et de résine que je finis par aimer.

Je presse le pas. Mes chaussures font crisser la terre sale remuée autour de la bodega Simon Bolivar, cette terre remuée pour faire croire au chantier imminent du mall Baron. Je traverse le terrain vague et alors apparaissent les lumières de la ville. Le ballet des voitures déboulant depuis l'avenue España. Je croise une grappe d'étudiants bruyants, qui s'en vont vers l'obscurité du quai, bouteilles à la main. Puis je traverse les rails et je suis dans la rue. Il y a du monde encore sur les trottoirs et je pense qu'il n'est peut-être pas aussi tard que je le croyais. Je fais retomber ma capuche. En bas de chez moi, la boulangerie est encore ouverte. Je prends mon temps pour grimper les escaliers. Plus rien ne presse. Dans la cuisine, un grand verre d'eau. Un autre. La mer est toujours immobile. Une tache noire, brillante comme une tache d'huile, où se reflètent les loupottes de la ville. On dit, qu'avant, les lumières du port brillaient tellement que les marins apercevaient Valparaíso des milles et des milles avant de toucher la côte. Un éclat brillant sur le Pacifique.

Je me défais de mon manteau gris perle et je me déshabille en ouvrant l'eau chaude. Mon corps semé de bleus. Je ne sais combien de temps je reste sous l'eau brûlante.

Quand je me blottis dans mon lit mes cheveux gardent encore l'odeur du feu de bois.

Le lendemain matin, en arrivant sur le quai, je ressens l'étrange sensation de n'en être partie que quelques minutes avant. Juste le temps que la nuit s'en aille. Parfois, je me souviens, me venait cette sensation quand je quittais tard le bureau pour y retourner tôt le lendemain matin.

La plume est immobile. Personne n'est encore là. J'ouvre la lourde porte métallique du hangar d'un coup d'épaule. J'accroche mon sac et mon manteau gris perle constellé maintenant de quelques taches sombres. Et puis je vais chercher les câbles. J'aperçois alors la marmite vide, les cendres, les canettes et les mégots éparpillés autour. Je m'agenouille pour faire le mélange du bidon du zodiac. L'odeur de l'essence brouille toutes les autres. J'entends un bruit. Comme un craquement. Je me retourne. H. apparaît depuis le fond du hangar, là où on entrepose les vieilles voiles. Il ne dit rien. Moi non plus. Je soulève le bidon plein pour le laisser dans le zodiac. Il se passe la tête sous le tuyau d'eau. Il a l'air presque chauve, la tête mouillée.

Il vient m'embrasser. De cette embrassade qui me laisse gênée. Il a les yeux rouges et une sorte de pâte blanche au coin des lèvres. Il ne porte l'odeur ni de la mer, ni de l'essence, ni du vent. Il porte une odeur misérable. Je m'écarte doucement et je pousse le zodiac jusqu'à la plume. Je respire fort l'air froid du matin. Le ciel est dégagé. Peut-être qu'il y aura du thermique. Peut-être qu'aujourd'hui on pourra naviguer. Je branche les câbles de la plume et puis je tape

dans mes mains pour effrayer les cormorans qui sèchent leurs ailes, perchés en haut de la petite grue. Quand je me retourne, je vois H. venir depuis le hangar, de son pas dansant. Sur ses épaules, les lourdes sangles avec les manilles comme si elles ne pesaient rien. Il a chaussé des lunettes de soleil pour cacher ses yeux rouges. En chemin, je le vois s'arrêter pour embrasser Coral qui arrive avec son short rouge et sa casquette fleurie de surfeur. Depuis la plume, me parvient l'air du boléro qu'il est en train de siffloter. Un léger vent de sud, alors. Peut-être qu'aujourd'hui je pourrai naviguer...

Je termine cette longue lettre et c'est une autre nuit. Je n'ai pas navigué. J'ai poncé toute la journée... Demain peut-être, qui sait ?

Sous la petite lampe de carton, 7 août 2014

Querida Lou,

Je t'écris dans la nuit tombée. De longues lettres en ce moment, vois-tu. La petite lampe sous l'abat-jour de carton fait une douce lumière sur la table rouge. On entend le vent souffler, dehors. Mes cheveux gouttent dans ma capuche de polaire. Je n'ai pas réussi à les sécher tout à fait. Je viens de prendre une douche brûlante. Pour me débarrasser du froid et de cette journée. J'ai fait du thé, des tartines à l'avocat. J'ai même allumé le petit chauffage à mazout. J'ai disposé sur le dessus des feuilles d'eucalyptus que je viens de rapporter. J'en ai rapporté un plein bouquet. Les hommes m'ont regardé, goguenards, quand ils m'ont vue me hisser sur la pointe des pieds dans la boue pour cueillir des branches d'eucalyptus. Les hommes, ce sont les hommes du port, tu avais dû deviner. Dans la voiture, je serrais

les branches dans mes poings pour ne pas céder à la peur. C'est que la route qui monte de Laguna Verde pour rejoindre Valparaíso est raide et sinueuse. Et ils fonçaient, eux. Ivres et défoncés.

Dans la lumière des phares qui balayaient brutalement la nuit, la route serpentait, luisante de pluie, entre le noir du ravin et la blancheur glaçante de la paroi de la falaise. Nous nous sommes arrêtés, en haut de la route, là où il y a comme un décrochement. Je suis descendue sous la pluie, serrant toujours mes branches d'eucalyptus. Les hommes sont restés à l'intérieur, à fumer. Il me semblait entendre rugir la mer en contrebas. Les phares ne perçaient rien dans la nuit. On ne distinguait ni les vagues, ni la pointe de terre d'où nous venions.

Nous sommes repartis. Ils étaient un peu plus défoncés. J'étais un peu plus sur le côté. Quand on a aperçu les lumières de Valparaíso, cette sorte de croissant de lune posé près de la mer, j'ai recommencé à respirer. Mais la voiture a pris son élan pour dévaler Playa Ancha et finir par déraper brutalement dans le virage du stade. « *Eh hueon* » a crié l'un des hommes, je ne sais lequel. Dans ma paume j'ai senti que c'était enfoncée une des petites branches d'eucalyptus. Quand la voiture fut de nouveau horizontale, dans le plan plat du bas de la ville, j'ai dit qu'il fallait que je descende là. J'ai murmuré à demain en claquant la porte. Il recommençait à pleuvoir. Et j'ai traversé la ville à pied. Quand j'ai ouvert mon poing crispé, pour poser les branches d'eucalyptus sur la table de la cuisine, mes paumes étaient vertes, maculées de sève et de sueur.

Ça fait une douce odeur maintenant. Une odeur d'ici. Un très léger soupçon de mazout et l'eucalyptus.

Ici.

Demain il faudra retourner travailler avec les hommes au port.

Aujourd'hui, c'était chôme. À cause de la pluie et du vent qui balayaient le quai. L'électricité s'est coupée tôt le matin.

Nous traînions entre les flaques sales du hangar. Il n'y avait vraiment rien à faire. J'ai marché jusqu'au bout du quai. La houle commençait à se lever et ça faisait des vagues mêlées de sable qui s'engouffraient en grondant entre les gris piliers du quai.

Comme les cargos, les lions de mer avaient disparu de la baie. Ici tu sais, quand vient la tempête, les bateaux doivent prendre le large. Sinon la houle et le vent peuvent s'amuser à les jeter contre la ville, comme des jouets. C'est étrange, non ? Un port ouvert aux tempêtes... Le port le plus fameux du Pacifique. Démuni et fébrile quand débarque le vent du nord.

J'étais seule au bout du quai. J'ai pensé, je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé que la tempête serait plus belle à voir encore depuis la pointe de Curaumilla. C'est une pointe au sud de Valparaíso. Je l'ai vue sur la carte nautique. C'est un peu la pointe du Raz vois-tu, celle qui s'enfonce le plus vers l'Ouest. Le Finistère de la région. Eux, ils disent le cap Horn d'ici. Au bout de cette pointe, il y a un phare, m'avait-on dit.

J'ai sursauté car H. était là, juste à côté de moi. Le bruit du vent avait dû camoufler celui de ses pas pesant sur les lattes de bois du quai. Il a sorti une cigarette et s'est tourné nonchalamment contre le vent pour l'allumer. Alors, j'ai dit que la tempête devait être belle, là-bas, à Curaumilla. Il a acquiescé. J'ai dû ajouter que ça serait bien parfois, d'avoir une voiture. Nous sommes retournés au hangar. Personne ne savait vraiment s'il nous fallait rester là ou si nous pouvions repartir. Il faisait froid et humide sous le toit métallique. Je tapais des pieds

pour les réchauffer. H. a disparu. Quand il est revenu, il s'est approché et m'a dit que Mauro, un ami à lui, allait lui prêter sa voiture pour qu'on aille à Curaumilla. Alors, j'ai souri.

Voir la tempête en dehors de la ville. Il s'est passé un autre temps. Un de ces innombrables temps d'attente, ici. De ces temps où l'on ne sait pas trop ce qu'on attend. J'ai cru qu'on attendait peut-être la voiture de Mauro. Mais quand H. a poussé à nouveau d'un coup d'épaules la porte métallique gondolée, c'était pour m'annoncer qu'on s'en allait. Et il l'a dit à tous. Il n'a rien dit de la voiture de Mauro. J'ai aperçu Joachim qui attendait, au volant de la sienne. Joachim est le seul qui a une voiture. Il vient d'une des grandes familles chiliennes. Très riche. Lui, il s'encanaille au port. Je ne l'aime guère. Il ne m'aime pas non plus. Dans son dos, les autres hommes sans cesse se moquent de ses manières puis, ils lui tapent sur l'épaule, comme si de rien n'était. Il est blond roux, le visage poupin, des taches de rousseur. Il vient en voiture, porte des vêtements nautiques coûteux, des trucs importés qu'il tache de gazole ou de résine d'un air nonchalant. Notre salaire est son argent de poche. Il croit que moi aussi, la Française, je m'encanaille.

J'ai tressailli quand je l'ai vu au volant. Mais j'ai fermé la grille avec le cadenas puis je suis montée à l'arrière avec Gustavo. Nous avons démarré en trombe pour traverser la ville déserte, sous la pluie. Sous la pluie, les trottoirs s'élargissent, sans plus aucun vendeur à la sauvette, sans plus aucune carriole de brochettes ou de beignets... Joachim a mis le volume de la radio à fond. Personne ne parlait. Ils se sont arrêtés place Echaurren. Sans besoin de nul mot, ils ont fait « *una vaca* », un pot commun. Je n'y ai rien mis. Ils ne m'ont même pas demandé, à vrai dire. H. a couru sous la pluie acheter des canettes de bières puis une grande brique de mauvais vin, une

bouteille de Coca-Cola, des verres de plastique et de l'herbe sans doute aussi. Nous sommes sortis de Valparaíso. Aucun ne connaissait la route. Aucun n'était jamais allé à Curaumilla, ni même n'en avait eu l'idée. Ce n'était pas non plus pour me faire plaisir qu'on allait faire cette balade. Ils ont ouvert les canettes de bière. À Laguna Verde, il a fallu s'arrêter au seul kiosque ouvert pour demander notre chemin.

La route commençait à être mauvaise. Sur un arbre était cloué un panneau écrit à la main avec une flèche «*Camino al faro*»ⁱ. La voiture s'y est engagée. Joachim conduisait d'une main, les épaules en arrière appuyées négligemment contre le siège, nonchalant, sûr de lui, malgré les nids de poule qui nous projetaient de part et d'autre de l'habitacle... Il conduisait comme s'il était au volant d'un pick-up puissant alors qu'avec tout notre poids, le ventre de sa petite voiture raclait terre. Bien sûr, nous nous sommes embourbés. Les deux mains sur le volant, il s'est escrimé, d'abord confiant. Puis de plus en plus crispé sous le regard moqueur des autres. Leur regard qui disait « nous, on aurait été au volant, on ne se serait pas embourbé petit con... » Mais eux, ils n'ont pas de voiture.

Il a fait hurler les roues, projetant de la boue partout. Puis, il s'est extrait de la voiture en claquant la porte d'un coup sec et s'est embourbé jusqu'aux genoux, à son tour. Nous sommes sortis pour qu'il puisse se dégager. Il était en rage. Les hommes ont poussé derrière. J'ai commencé à marcher sur le côté. Là où les épines de pins faisaient comme un tapis sur la boue meuble de la route. La voiture m'a dépassée en trombe. Ils se sont arrêtés pour que je monte. J'ai dit que je pouvais continuer à pied. Ils ont insisté. Quelques mètres plus loin nous nous sommes de nouveau

i Chemin du phare

embourbés. Cette fois-ci nous avons laissé la voiture là, prise dans la boue. Ils ont attrapé le vin et le coca et nous avons marché jusqu'au phare. Nous n'avions aucune idée de combien de kilomètres il nous restait à marcher. La route serpentait au milieu d'une forêt de pins et d'eucalyptus bien rangés. Parfois un portail. « Parcelle 353 », « Parcelle 360 ». Partout « propriété privée ». Ils ont ouvert la brique de vin et le coca. Ils s'arrêtaient quelques instants, pour remplir moitié-moitié leurs verres de plastique. Puis repartaient en sirotant leur breuvage rouge sombre et sucré.

Soudainement, la route monotone a pris fin et nous avons vu la pointe se dégager. Elle se dressait comme une falaise dans la mer d'Irlande. C'est si beau cet endroit, si tu savais ! Au bout du promontoire se dresse le petit phare carré et trapu, blanc et rouge. Pour y parvenir, il y a un sentier à peine esquissé au milieu d'une végétation rase, comme une sorte de lande, parsemée d'aloë vera et de cactus. Sur le côté de l'entrée de la baie de Laguna Verde, un bouquet de pins peignés par le vent du sud, à l'horizontale. Puis les falaises de roche sombre et la mer furieuse, en contrebas.

Il y eut des rayons du soleil obliques, au ras de la terre. Je me suis aperçue que la pluie avait cessé. Nous nous sommes approchés du phare et alors, ont surgi de l'autre côté quatre ou cinq chevaux, en liberté. Comme dans un film, ils nous ont dépassés en galopant, crinière au vent...

Pour rejoindre le phare il fallait emprunter une sorte d'escalier étroit. Tantôt la marche était un petit cube de béton coulé dans la terre, tantôt c'était la pierre même de la falaise, grossièrement taillée. Là-haut, les hommes ont posé la brique de vin et le coca contre le phare puis ils se sont avancés sur le rocher qui surplombait

les flots. Chacun prenait des photos avec son téléphone. Parfois, l'un d'entre eux retournait au phare et s'accroupissait vers la brique de vin pour se resservir un verre. Puis il allait se dresser de nouveau au plus près du vide. À un moment ils m'ont demandé de les prendre en photo tous les trois, bras dessus, bras dessous. Ils arboraient un sourire vainqueur, comme s'ils venaient de faire un sommet. H. a regardé la photo sur le petit écran du téléphone et a souri, « on dirait Coldplay ». Je me suis rassise sur le petit muret contre le phare, à l'abri du vent. J'aurais aimé saisir le capuchon brûlant d'un thermos de thé sucré. Et croquer des petits gâteaux. Tu sais des petits gâteaux à la cannelle et aux fruits secs, ou bien des madeleines. J'ai regardé le soleil du soir jouer avec les nuages encore sombres. Ça faisait des raies jaunes au-dessus de la mer gris acier. Et puis du vert un peu fluo autour de nous...

J'ai pensé qu'il y a quelques années, j'aurais goûté au *jote*, ce mélange de vin et de coca. J'aurais bu avec eux, sans aucune envie, juste pour être avec eux. Un peu comme si je voyageais au fin fond de la jungle et que pour me faire accepter par une tribu lointaine et mystérieuse, il me fallait croquer une brochette d'insectes. Avant, j'étais certaine, je l'aurais fait. Car l'aventure. Y goûter. Je me serais trouvée ridicule à rester ainsi sur le côté, à rêver de thé chaud. Comme une de ces filles capricieuses que l'on voit dans les films qui refusent de quitter leurs talons et leurs froufrous alors qu'il leur faut s'adapter à la dure vie du Far West...

Pour échapper à cette image, j'aurais peut-être même tiré sur le joint que Gustavo s'est mis à rouler alors que la lueur jaune du soleil se teintait d'orange puis s'éteignait tout à fait dans le gris sombre de la mer. Je n'aurais pas craint la nuit qui tombait. Je n'aurais pas pensé à la voiture embourbée. Ni à la route du retour. Car l'aventure... Tu ris,

je sais, en m'imaginant tirer sur un joint.

D'un pied rageur, Joachim a écrasé la brique de vin vide. Des gouttes rouges ont giclé sur le béton du muret. Nous sommes retournés vers la voiture. Personne ne parlait. Ou les hommes parlaient entre eux, à vrai dire je ne sais plus. Je les suivais. C'est là que j'ai commencé à couper des branches d'eucalyptus. Ils ont désembourbé la voiture. J'ai attendu. Ça aurait été pire de s'en mêler. Nous sommes repartis en marche arrière jusqu'au portail d'une parcelle où faire demi-tour... Et voilà. Maintenant je suis là, dans ma maison silencieuse, qui se réchauffe doucement grâce au petit chauffage à mazout. Il s'est remis à pleuvoir.

Un jour, je retournerai à Curaumilla. Avec du thé et des gâteaux. C'est si beau. Peut-être quand tu viendras, irons-nous ? Si tu viens. Mais si tu viens, ce sera l'été. Je ferai de la citronnade. Ou peut être prendrons-nous des bières qu'on tentera de garder fraîches dans un sac congélation. On fera des sandwichs à l'avocat. Si c'est l'été, il y aura des abricots ou des cerises. On cherchera à s'asseoir à l'ombre du phare. Le cap Horn en été, ça te dit ?

Sous les lumières froides de l'aéroport, 10 août 2014

Cher Juan Jo,

Te souviens-tu de ce matin-là Il pleuvait je crois. Ou bien seulement étaient-ce les lumières de l'aéroport qui rendaient l'aube si triste ? Il pleuvait je crois car je me souviens des gouttes qui scintillaient sur ton casque de moto noir. Ou peut-être était-ce ta veste de cuir qui luisait ? Tu m'avais appelée pour me souhaiter bon voyage. Tu reve-

nais d'une fête, je crois. J'étais au café. Le Gastby. Je repartais. Soudain, tu es apparu, ton casque à la main, ton téléphone à l'oreille. Tu souriais, les yeux fatigués par ta nuit de fête. Te souviens-tu ?

Je m'en souviens en passant devant le Gastby. Et sous la lumière aseptisée de l'aéroport, je convoque ton sourire et sur la moquette rutilante, je convoque les gouttes de pluie qui tombaient à ton passage. Comme dans un film de Myasaki, une étrange petite armée de gouttes lumineuses exhibant ton casque de moto noir me font une haie d'honneur alors que je traverse l'aéroport.

Je pars en vacances et retourne au pays de mon enfance. C'est étrange. C'est brusque. Je déteste ça, je crois. Passer aussi brutalement d'une réalité à une autre. Dans la file d'embarquement, j'observe avec étrangeté ces filles joyeuses, habillées d'amples pantalons de coton et de paires de baskets à ressorts. Elles ont un coussin à la main et se promènent dans l'aéroport comme si c'était là une vieille maison de famille où elles doivent passer chaque année quelques jours de vacances légèrement ennuyeux. Elles regardent avec un certain dédain les dames d'un autre âge qui, elles, s'habillent élégamment pour monter dans l'avion, comme si, à l'arrivée, elles allaient descendre une passerelle entourée des flashes de photographes en saluant le tarmac d'une main gantée. Les vieilles dames se maquilleront à nouveau avant de descendre. Comme quand, dans la maison de famille, les tantes s'habillent, se coiffent et se maquillent avant de s'asseoir à la table du petit déjeuner alors que les filles apparaissent en pyjama, les cheveux ébouriffés et se servent une tasse de thé avec une nonchalance époustouflante. De cette nonchalance avec laquelle, une fois assises dans l'avion, elles saisissent le verre de plastique que leur tend l'hôtesse aux cheveux tirés et gominés.

Moi je n'ai pas cette nonchalance de la voyageuse cosmopolite. Si tu savais comme je me sens maladroite et gauche dans ce monde aseptisé de l'avion dont je ne saisis aucun code. J'ai mis une robe. Comme les vieilles dames élégantes qui tiennent serrée dans leur main la pochette rectangulaire renfermant leur billet imprimé et leur passeport. J'ai mis ma robe de coton rouge. Et mes vieilles bottines de cuir que je peux déchausser d'un coup de talon. Pour ce mois de vacances, loin du quai de Valparaíso, je n'ai guère envie d'être en pantalon. Et puis, je m'en fiche un peu maintenant. Je n'envie guère la nonchalance des trentenaires cosmopolites. Avant, je n'aurais pu m'empêcher de les regarder avec une certaine jalousie. J'aurais pensé que quand je serais grande, moi aussi, j'adopterais ce pas désinvolte pour traverser le monde. Mais non. Je ne suis pas une voyageuse cosmopolite. J'habite Valparaíso et je pars revoir mon pays d'enfance pour quelques instants d'été. Or voyager est un effort. Passer d'une réalité à une autre. C'est déroutant et excitant. Passer de la pluie tonitruante sur les toits de zinc aux plages de l'Atlantique. J'aurais aimé je crois, vivre en entier cet hiver-là. Mais partir pour revenir. Dans un mois je pousserai la porte de bois de la maison de la Cruz, la peau encore salée par l'Atlantique. Car j'ai le manque de mer, sais-tu ? Alors je prends l'avion pour aller nager de l'autre côté du monde, sur les plages de l'enfance. Et je reviendrai avec la dose de sel et de bleu nécessaire pour ne pas sentir la rage me secouer face aux murailles de conteneurs qui nous confisquent la mer.

Et toi ? L'été berlinois ? Raconte-moi...

Carnet rouge

14/08/2014 Les champs brûlés par l'été. Des grains de sable se glissent entre les pages du carnet. Je ne sais que raconter. Aller nager.

16/08/2014 Pluie, soleil et vent dans le même instant. Ça scintille. Les vagues nous dictent comment respirer. Pourquoi ne me saisit pas cette joie simple qui devait m'emporter ? La joie d'être dans ces lumières là, à nager dans la mer de l'enfance ? Comme si je me fabriquais, depuis un faux exil, une nouvelle fenêtre à laquelle me pencher. Toujours rester au bord.

19/08/2014 Tout semble si doux. Si molletonné sous cette pluie tiède. Défile le train au milieu de vies ordonnées. Je voudrais retourner chez moi, là-bas, au sud du monde. J'ai peur sinon de rentrer dans les rangs, d'oublier la lumière...

01/09/2014 Dernière baignade. L'eau silencieuse dans laquelle je me glisse. Le ciel bleu immense au-dessus de nous, nous qui nous efforçons de retrouver les jours d'été d'avant... De quand nous étions enfants et que l'été était pour nous une éternité, quand le temps passait au-dessus de nous sans faire mine de nous toucher. Je ferme les volets de la maison. Le bois chaud de soleil, la peinture écaillée sous mes doigts. Aller nager encore une fois. Puis retourner, repartir, vers un autre été qui s'annonce, là-bas, au sud...

Carnet bleu

08/09/2014 Valparaíso en fluo. Le jaune brusque des capucines surgissant au milieu des poubelles et de la terre sale. Le vert criard qui semble peint à la va-vite au sommet des collines.

Contre le bleu du ciel, les taches vives des cerfs-volants fendent l'air entre les toits rouillés.

15/09/2014 Je suis en haut du mât. On m'a hissée plus que je n'y ai grimpé. Le boudrier me serre les cuisses. Je dévisse, revisse. Puis je penche la tête pour faire un signe aux hommes, qui attendent, en bas. Leurs regards lubriques me brûlent. Je tire sur ma veste de toutes mes forces, en vain.

18/9/2014 Les drapeaux partout, jusque dans ma rue. Odeurs de barbecue et de pisco. Une joie un peu forcée. Fête nationale. Demeure et vantardise envahissent les rues et les radios. Dans le patio de Barbara, Alvaro découpe des fines bandes de viande grillée. Assises sur les marches, au soleil, nous buvons de la bière en écoutant les Jaivas pendant qu'au loin résonnent pétards et cuecas.

20/09/2014 Pascual, le second fils de Javier, crie presque dans le vent : « Je vais faire pipi ». C'est son grand plaisir sur le bateau. À peine nous sommes nous éloignés du quai, il entre dans la cabine et ôte son gilet de sauvetage. Il rabat les portes de bois en nous lançant un regard amusé. Puis il remonte sur le pont avec le seau et le vide sous le vent, comme son père lui a appris. Alors il vient se rasseoir avec nous à la contre-gîte avant de se lever à nouveau pour aller jusqu'à la proue en étant harnaché aux filières ou bien retourner faire pipi à l'intérieur. Emiliano et Anibal, ses deux frères le regardent s'affairer en souriant. Javier aussi sourit.

Dans le bruit du vent du sud qui fait vibrer le toit,
22 septembre 2014

Chère Lou,

J'aurais dû me méfier du vent de septembre. Je savais que le vent du sud se montrait brusque et capricieux en se réveillant après l'hiver. Je n'ai rien vu venir. Ma petite baignoire de plastique légèrement sur-toilée a chaviré. C'est un des stagiaires, qui, encombré par son gros corps, n'a pas su changer de bord. Je crie, je crois, plus de surprise que de peur quand je sens la coque basculer. Mes doigts, déjà gourds, glissent sur la coque lisse sans pouvoir s'y agripper. Je presse le gros bonhomme de s'agripper à la dérive pour resaler l'embarcation avant que ses fonds ne se remplissent d'eau et qu'il ne soit trop tard. Il la redresse d'un mouvement de son corps et je me mets à écoper, mes stagiaires flottant tout autour de moi, engoncés dans leurs gilets de sauvetage rouges et bleus. Nous barbotons dans l'eau glacée, au beau milieu d'une baie que personne ne regarde jamais. J'entends la rumeur de la ville autour de nous. La vie qui se poursuit. Des silhouettes sur le quai. Mais qui pourrait nous apercevoir ? Qui regarde la mer à Valparaíso ?

Soudain j'aperçois une barque de touristes sortant du port pour aller voir les lions de mer. Je fais de grands signes. L'homme s'approche, embarque mes stagiaires sans un mot, puis me remorque. J'écopé toujours, debout et trempée dans ma baignoire pleine d'eau. À moins de trois mètres du quai nous parviennent des cris. Affairés autour de la plume, les hommes nous ont enfin aperçus. Gustavo et H. dévalent la passerelle pour sauter dans le zodiac qu'ils font vrombir exagérément.

Ils débarquent mes stagiaires puis H. me tend la main galamment pour me faire descendre. « Une douche chaude t'attend » glisse-t-il. Je fais non de la tête et je continue d'écoper avant d'ouvrir grands les bouchons pendant qu'ils me hissent avec la plume sur le quai. Puis, je rince à l'eau douce la coque et les voiles. Quand j'ai fini, je sens le froid me transpercer le corps. L'adrénaline est retombée maintenant. Je me précipite vers la douche mais deux marins, de la Marine, me barrent le chemin, chaussures cirées, uniforme impeccable, boutons dorés. Ils tiennent un formulaire. En claquant des dents, je demande si je peux me changer d'abord. Sous leurs regards autoritaires, je me mords les lèvres. Je dois aller chercher permis, numéros d'immatriculation, cartes d'identité et que sais-je encore... Mes doigts gourds et mouillés sur les papiers. Ma signature est un gribouillage. Je me sens accusée, en faute. Ils repartent dans leur camionnette rutilante et je cours sous la douche chaude.

Plus tard, alors que nous terminons de ranger la plume, mes jambes flanchent et je m'assois à l'arrière du camion qui remorque le zodiac. Sans un mot, les hommes qui marchent à côté du camion, s'assoient, eux aussi sur le bord du camion, à côté de moi. Le métal chaud sous mes mains. Gustavo, au volant, prend une photo. Il l'a postée sur facebook. Je ne sais pas si tu l'as vue. On nous voit souriants dans la lumière du soir, revenant de mer.

Carnet bleu

25/09/2014 D'un geste élégant, comme s'il passait entre nous avec des coupes de champagne, H. tend des tasses pleines d'un bouillon blanchâtre sur un plateau improvisé avec un couvercle de casserole cabossée. Des tasses d'habitude incrustées de marques de café,

traînant entre les outils, dans le hangar ou le camion. Lavées à la va-vite avec l'éponge bleue, celle qui me sert à poncer les coques. Je masque mon dégoût et regarde le soleil tomber derrière Playa Ancha. Dimanche soir. Demain, nous ne travaillons pas. Nos corps fourbus et salés affalés contre les coques des bateaux entreposés sur ce bout de terre sale. Notre terrasse. Une des plus belles terrasses de Valparaíso. La mer juste à nos pieds entre les gros blocs de pierre posés là pour protéger la ville si friable des coups de butoir de cette mer féroce. J'avale le bouillon qui me réchauffe. H prépare des *jotes*. Je sirote un peu de bière tiède. Il y a encore du sable et des algues dans les fruits de mer dont la chair est trop dure. Je mastique. H. me regarde. Il dit « c'est ça dont j'avais envie aujourd'hui, de fruits de mer ». Mais il ne goûte à rien. Les hommes rient entre eux. Comme si je n'étais pas là. Pourtant, depuis le chavirage, quelque chose a changé. Mais la nuit tombe. J'attrape mon sac avant de m'enfourir dans ma capuche et de pousser le grillage.

30/09/2014 Je sens mon téléphone vibrer dans ma poche de sweat. Je garde l'écoute de grand voile dans une main et je dézippe le plastique. Le minuscule écran est ébloui de soleil . C'est peut être quelqu'un du quai. C'est Barbara. Elle dit « C'est toi, qui navigue dans la baie ? » Je dis oui en souriant. En descendant de la O, au mirador Camogli, elle a aperçu une voile blanche sur l'eau. Nous nous faisons de grandes signes en riant.

Carnet bleu

03/10/2014 Lundi de soleil. Un gâteau de Savoie. Je songe à ma grand-mère. Lui écrire. Mes doigts collent de confiture de lait avec laquelle je fourre le gâteau friable pour Vanessa qui viendra prendre le thé avec ses enfants.

Elle apportera son crochet et je reprendrai mon tricot, comme si nous étions deux petites grands-mères à la vie déjà vécue.

Mirador Camogli, 30 octobre 2014

Chère Thérèse,

J'attends dans la ville. Comme tant de fois. Assise sur une marche du mirador Camogli. On dit que cet endroit est aussi beau que le petit port coloré, près de Gênes. C'est un vaste balcon de ciment blanc, rond, surplombant la faille étroite et sombre séparant le cerro Yungay du cerro San Juan de Dios. Quelques maisons s'accrochent entre les branches de la faille. Un escalier abrupt. Et au bout : le plat plan de la ville où l'on s'attarde à peine car il faudrait être en train de regarder ses pieds pour le scruter, or le regard, lui, s'envole vers la mer, les cargos et le fond de la baie. Je plisse les yeux pour distinguer les dunes de Concón, dorées parfois dans le soleil. Je plisse les yeux pour ne pas voir les gratte-ciels qui se dressent sur leur dos rond. Comme des banderilles grises de béton et de verre fichées dans le sable. Je plisse les yeux sur la lettre que je t'écris plutôt. Je t'écris car j'attends. Si j'étais fumeuse, peut-être allumerais-je une cigarette d'un geste nonchalant. Et alors, je sentirais une certaine contenance à être assise là, à ne rien faire. Mais je ne fume pas. Je sors mon carnet sur mes genoux. Je sens le béton effrité sous ma jupe. Je fais fi des regards autour. Apprendrai-je un jour à attendre ?

Je me souviens d'un texte de Ryszard Kapucinski sur l'attente africaine. Il parlait d'une sorte de torpeur. Un état dans lequel sombrait le corps, indifférent au temps qui passe puisque, là-bas, ce sont les gestes des hommes qui font exister le temps. Il disait, si je crois bien me souvenir, que pour nous, les Européens, le temps passe

autour de nous. Il file. Nous lui courons après. Nous nous plions à son découpage. Nous angoissons à l'idée qu'il nous échappe. D'en avoir raté un bout qui aurait pu servir à quelque chose. Comme maintenant, ce bout de temps, là dans la rue, où je t'écris pour en faire quelque chose. Car il m'est presque insupportable de le laisser filer, vide. Or Kapucinski disait, si je me souviens bien, que le temps vide n'existait pas en Afrique. Puisque le temps n'est pas extérieur aux hommes. Ce sont les hommes qui font le temps. Ainsi, le temps commence à défiler quand les hommes commencent à parler, à faire, à être ensemble. Le temps commence à défiler quand l'autobus démarre. Tant qu'il ne démarre pas, c'est comme si le temps était arrêté. Il n'est pas vide. Il n'est pas. Alors, il est vain d'attendre. Le corps s'alanguit en une sorte de torpeur. Immobile comme le temps. Il y a un peu de cela ici. Le temps est élastique.

Parfois pourtant, le temps tente de discipliner les collines. Car des familles européennes sont venues y accrocher des horloges. Le temps s'accélère dans le bruit des pas dévalant les escaliers puis il ralentit dans la buée d'une tasse de thé. *Estar*, dit Pía. L'autre soir elle m'a dit « Tu sais, tu as changé. Quand tu es arrivée, tu me demandais le soir venu : Qu'as-tu fait de ta journée? Maintenant tu me demandes : Comment as-tu passé ta journée? ». Nous buvions une *malta*, une bière brune épaisse et légèrement sucrée, accoudées à la grande baie vitrée de ma maison. Je me n'étais nullement rendue compte de cela. Le temps a déjà changé pour moi, vois-tu. Il n'est plus une page blanche d'heures dont il faudrait faire quelque chose. Il est devenu quelque chose qui passe au travers de moi. Ce n'est pas encore la torpeur africaine. Car vois-tu, là maintenant, j'attends et je ne suis aucunement indifférente aux minutes qui s'écoulent et à l'heure à laquelle je pourrais enfin m'en aller, soulagée d'être revenue

dans le temps qui s'écoule. Mais c'est tout de même l'apprentissage d'une sorte de nonchalance.

Je me demande si tu as goûté à cette nonchalance parfois assise dans ta cuisine à Levallois. J'ai bien du mal à t'imaginer. Pourtant la texture de ton temps a dû changer. Quand j'étais petite, tu t'affairais sans cesse. Le temps du marché, des repas, de la messe, de la couture, du café, du bain. Les journées chez toi étaient si ordonnées. Et maintenant, le temps de la solitude. Tu ne cuisines plus. Tu ne lis presque plus. On me dit que parfois tu passes l'après-midi allongée dans ton lit. Pour que file plus vite le temps du jour et qu'arrive celui de la nuit, assommé de remèdes. Mais peut-être que tu goûtes à l'élasticité du temps à l'africaine. Les heures s'étirent quand tu saisis ta tasse de café, au matin. Et elles se rabougrissent quand vient l'après-midi vide et creux. Je ne sais pas. Tu ne me diras pas.

Est-ce cela vivre et vieillir? Goûter à l'élasticité du temps? Le temps des heures immenses de l'enfance où se glisse même l'ennui. Le temps trop pressé de l'adulte dont il faudrait faire quelque chose. Puis le temps souple et creux de la vieillesse, celui de l'horloge des vieux de Brel... Et les temps des voyages, des temps vécus par les autres, des temps auxquels on aimerait savoir ajuster nos pas, car ce serait cela être voyageur, savoir se glisser dans les temps des autres. Mais c'est autre chose que d'apprendre une langue, d'apprendre un temps. Je n'y arrive pas, moi. J'obéis toujours d'abord au temps européen, le temps appris depuis l'enfance. J'ai beau partir après l'heure. J'ai beau ralentir mon pas dans la rue. Je me retrouve toujours à attendre. Je regarde l'heure maintenant. Encore quelques minutes. Puis, je descendrai la rue jusqu'à la maison de Barbara. Elle ne saura rien de mon attente. Car j'en ai légèrement honte. Bien plus que de mon accent. C'est drôle, vois-tu, ici il n'y a aucune honte à

être en retard. Par contre être en avance désarçonne. Je préfère attendre dans la rue. À regarder les dunes de Concón au loin en plissant les yeux pour ne pas voir les gratte-ciels fichés sur leurs dos de sable doré.

Dans quelques minutes, je pousserai la grille de fer forgé. Peut-être seront-ils dans le patio, assis sur les marches de la maison, sous le bougainvillier et la verveine. Des bières à la main, le barbecue qui commence à fumer. Peut-être seront-ils à l'intérieur, affairés dans la minuscule cuisine à fouetter la mayonnaise ou à ciseler la coriandre et les oignons. Je saluerai un à un les présents. On se donnera des nouvelles des absents. Ceux restés à la campagne, près de Rancagua. Ceux partis vivre en Uruguay, au Mexique ou en France. Et l'on traversera les années, sans s'en soucier. Car nous serons alors entrés dans le temps des fêtes de la rue Guillermo Rivera. Où l'on mange de la viande grillée à l'heure du goûter, du thé et des gâteaux à l'heure du souper, où l'on boit et où l'on rit sans jamais prêter attention à la lumière qui tombe dehors ni à l'âge des rires. J'aime ces fêtes improvisées. La mère de Barbara sort son crochet, sa sœur roule un joint, sa belle-sœur s'occupe du neveu capricieux, on se moque du père qui remplit les verres de vodka. Les heures s'étirent. Il n'y a plus d'attente. Il n'y a plus de temps. Le temps c'est nous, là maintenant. Je me lève.

carnet bleu

02/11/2014 Mauricio, 8 ans, savoure la gîte, au près. Il lofe encore, et sourit, bravache, comme s'il nous provoquait. Un garçon, à côté, lui lance « Et, t'es con, c'est que de la sensation le près... ». Mauricio s'agrippe à la barre et rit. « Oui, je sais que c'est qu'une sensation, mais comme j'aime cette putain de sensation ! »

C'était tôt ce matin, 4 novembre 2014

Chère Lou,

C'était tôt ce matin. Je traversais le marché pour me rendre au port. Comme chaque jour. Je portais un vieux caleçon de coton. Mon vieux jean bleu marine a rendu l'âme sais-tu. Définitivement. Et je ne trouve d'autre jean à ma taille et confortable. J'ai écumé pourtant les *ropa americana* ces magasins de vêtements d'occasions envoyés par le nord. Alors je porte des caleçons. Avec, je peux m'accroupir et courir. Je me sens presque souple. Ma veste polaire rouge à capuche cache mes fesses. Ce matin aussi je la portais. Je devais avoir les mains enfoncées dans les poches où traînent maintenant des bouts, des goupilles ou des anneaux brisés. Mon bras coinçait mon sac en bandoulière avec, dedans, mon tupper ware pour midi, mon carnet, mes clés. J'ai traversé le marché sans rien acheter. Parfois je m'arrête aux étals. Selon les prix du jour, je prends les offres de fruits de saison. 3 kilos pour 1000 pesos. Je fais des compotes et des confitures, après. Ces fruits cabossés qui n'ont pas passé le calibrage de l'exportation et qui restent à quai.

Il y a peu de monde à l'heure où je traverse la vieille halle métallique peinte de jaune et de vert. Et j'aime y passer. Sentir les odeurs des fruits trop mûrs, cueillis au pied de la Cordillère, juste avant de prendre la mer. Comme si c'était là un geste de Valparaíso. C'est juste un geste à moi ici. Traverser la ville avant de prendre la mer.

Je me faufille entre les paniers débordant de citrons jaunes parsemés de piments verts ou de bouquets de coriandre, les épis de maïs dressés vers le ciel et les courges entrouvertes, dont la chair orangée est offerte au regard du passant, ce regard qu'il ne peut retenir. Il logne maintenant le vieux couteau immense posé juste à côté, le

vieux couteau immense, telle une machette dont on pourrait croire la lame émoussée avant de distinguer les débris de courge tranchés nets se mêlant à la rouille.

Je me faufile, mon sac toujours coincé contre moi. Mes baskets glissent parfois sur le sol sale et jonché déjà de fruits et de légumes écrasés et je me retiens aux pyramides de cageots. Puis c'est l'avenue Brasil. Une large avenue poussiéreuse et bruyante. Je traverse devant l'université catholique, hautaine et un brin méprisante. Parfois, je vois des hommes s'efforcer de cirer de rouge les quelques carreaux de céramique posés devant la porte principale. Comme s'ils voulaient dessiner une sorte de tapis d'honneur au milieu des trottoirs sales et crottés du marché. Mais j'ai déjà traversé. Je m'arrête sur le terre-plein. C'est un carré de béton piéton au milieu de la large avenue. Je serre contre moi les pans de ma veste qui vole dans le vent que font les voitures et les bus passant là en trombe. Nous attendons en rang d'oignon, que le feu passe au rouge. Parfois un jongleur, un laveur de pare-brise rompt la monotonie. Ce matin seul était le feu clignotant en face des zébrures. Je le fixais. J'étais dans mes pensées. J'ai senti un homme près de moi. J'ai senti son souffle tiède. Sa voix de vieux. Il m'a susurré à l'oreille « *Mi hijita rica* ». Ou peut-être était ce « *Prrreciosa* », avec cette manière d'appuyer sur le r. Je ne sais pas. Je ne saurais te dire exactement ce qu'il m'a dit. Sauf que ce n'était pas vraiment crade. C'était commun. Ce n'était pas vraiment offensant non plus. Si ce n'est sa voix excitée. Son souffle dans ma nuque. Et j'ai pleuré. Soudainement. Inexplicablement.

Le feu est passé au rouge et j'ai couru de l'autre côté sans me retourner vers cet homme. J'étais secouée de sanglots. Je me sentais sale. Terriblement sale et honteuse. Peut-être de ne pas avoir su lui répondre. Je n'ai jamais su répondre aux hommes dans la rue.

Je n'aurais jamais pensé répondre aux hommes de la rue. Je croyais qu'il fallait accepter. Que c'était comme ça ici. Comme une coutume à respecter. Un peu comme porter le voile dans un pays régi par la loi musulmane. Ou me couvrir les épaules en entrant dans une église en Espagne. Accepter les règles de l'autre. Puisque je suis chez l'autre. Je croyais que ça glisserait sur ma peau. Qu'il me fallait juste faire la sourde oreille, feindre l'indifférence glacée.

Je croyais faire la sourde oreille. Je ne soupçonnais pas qu'au fil des jours les mots et les regards s'étaient fichés dans mon corps, m'égratignant peu à peu jusqu'à me faire pleurer. Comme ça. Brutalement. Pour un mot pas plus haut qu'un autre. Pas plus détestable. Ce ne fut même pas un geste. Juste un souffle tiède près de l'oreille. Je me suis essuyée sur ma manche. Je marchais vite entre les palissades du chantier. Je m'essuyais, reniflais mais les pleurs continuaient. Comme s'ils ne m'appartenaient pas. J'ai stoppé un temps avant d'entrer sur le quai. Je voulais sécher mes larmes avant d'arriver au port. Que les hommes ne me voient pas pleurer.

La grille était entrouverte. Je suis passée aux toilettes pour me laver le visage à l'eau froide. Effacer les traces rouges. J'ai respiré. Il fallait que ça passe. C'était rien que des mots. Être ici. Accepter d'être une femme ici.

J'ai respiré encore. Tressé mes cheveux autour de mon visage. Puis, je suis allée au hangar. Gustavo se tenait déjà là, accroupi au-dessus de la nourrice du zodiac. Il a posé l'entonnoir et le bidon et s'est relevé pour m'embrasser. Son torse contre le mien, ses bras m'entourant tout entière. Comme on embrasse ici. Et les pleurs à nouveau m'ont brutalement secouée. Il s'est reculé, surpris. Je ne pouvais pas parler. Il m'a serrée dans ses bras encore, cherchant à me

réconforter mais j'ai essayé de me dégager. Je ne voulais pas sentir ce corps, son souffle. Derrière son épaule, j'ai vu H. s'avancer de sa démarche dansante, un café à la main. Il a tressailli en nous voyant. J'ai vu son regard. Gustavo s'est détaché tout à fait. Entre les sanglots, j'ai parlé. J'avais honte. Ce n'était rien. Même pas une main aux fesses. Rien. Juste des mots.

Les hommes se sont mis en colère. Insultant l'homme du passage piéton. Insultant les hommes du marché, « *flaites de mierda* »ⁱ. Ils ont fait mine de retourner là-bas le retrouver. Je n'étais plus là. C'était comme s'ils devaient laver leur honneur. Tu sais, comme si j'étais leur sœur ou leur cousine, une fille de leur clan et qu'on les avait offensés, eux, en me regardant, moi... Puis j'ai vu leur regard sur mon caleçon moulant, ma veste de polaire un peu trop cintrée. Ils parlaient tour à tour. Pourquoi aussi fallait-il que je passe par le marché pour venir au port, habillée comme ça ? Hein ?

J'ai fini de remplir la nourrice et je suis allée la poser dans le zodiac. Puis j'ai poussé la remorque sur le quai. J'ai essuyé mes dernières larmes avec mes mains tachées d'essence. Je n'aurais jamais dû pleurer devant eux.

Carnet bleu

10/11/2014 Dans la O qui nous emporte sur la première crête des collines, Barbara regarde la baie et dit « le vent est sud-ouest ». Cony, la regarde, interloquée. « Regarde la proue des cargos, lui explique alors sa sœur. Un cargo à l'ancre se met face au vent... »

i Racaille de merde

À l'aube, 12 novembre 2014

Ma chère Lou,

Les lumières jaunes et blanches des lampadaires s'éteignent les unes après les autres pendant que la nuit disparaît lentement. Comme une robe noire de mousseline et de tulle accrochée aux rebords des toits, une robe que l'on retirerait doucement pour laisser voir la peau bleu pâle du ciel et de la mer. Une robe noire froissée dont la crue lumière de l'aube laisse voir les accrocs, les paillettes décousues, les accommodages et les taches de bière ou de pisco.

Moi, je suis en chemise de nuit encore. Ma longue veste de laine enfilée par-dessus, de grosses chaussettes aux pieds. La tasse de café fort et brûlant dans la main.

Toi, tu sirotes peut-être une de ces minuscules tasses de café en faïence blanche. Tu ne toucheras pas au speculoos posé dans son emballage de plastique sur le rebord de la soucoupe. Tu songes à ce qu'il te reste à faire cet après-midi. Peut-être balances-tu du pied un peu nerveusement. Tu regardes un carnet. Ou ton téléphone. Bientôt, il te faudra retourner à ton bureau. Tu souriras poliment à ceux et celles que tu croieras dans les couloirs. Par la fenêtre, tu jetteras un regard à la Seine. Vert pâle dans cette journée d'automne. Tu attendras impatientement que la nuit tombe. Tu enfileras une robe noire, des talons et tu iras danser.

Le chant du coq de la colline d'en face résonne dans le ravin. Il fait tout à fait bleu maintenant. Je me lève pour refaire du café.

Te raconter Rolando, 17 novembre 2014

Chère Lou,

Te raconter cette histoire. Ce n'est pas vraiment une lettre. Mais j'avais envie de te raconter.

Valparaíso semble courbée sous un ciel bas et blanc quand le train dépose Rolando. C'est ainsi que je l'imagine. Il chasse les frissons de froid qui parcourent ses jambes maigres débordant de son large short, fourre ses mains dans les poches de son sweat et traverse les rails pour rejoindre le quai. À Olmué, il s'est réveillé dans un ciel bleu d'été. Il longe d'un pas pressé les palissades de chantier et ses baskets soulèvent un peu de poussière sèche. Quand il arrive sur le bitume fatigué du quai, il salue d'un hochement de tête le garde, qui ne le reconnaît pas. Il s'arrête un instant face à la mer qu'on ne distingue pas du ciel. Comme si un immense drap blanc un peu sale avait été tiré juste au bord du quai. Peintes dessus : les deux grues rouillées du quai Baron, un cargo au loin, deux voiliers au coffre, devant. Tout est immobile, on dirait un triste jour d'hiver saisi de froid.

Je sirote mon nescafé insipide et presque tiède déjà quand j'aperçois la silhouette colorée du gamin, sur le quai. Je m'essuie du revers de la manche, pose ma tasse dans la cahute et rabats la capuche de ma polaire rouge. « Salut ! » je dis en donnant l'accolade au frêle adolescent. « Salut ! » me répond Rolando avant de laisser tomber son sac à dos dans la cahute et d'attraper un gilet de sauvetage. Il prend soin de passer la sous-cutale sans que je n'ai besoin de le lui rappeler. Puis nous nous dirigeons vers la passerelle. Gustavo flâne entre les kayaks jaunes posés contre le ciel gris. D'un geste il fait brusquement disparaître son joint dans sa paume en apercevant

Rolando derrière moi. Il rit. « Vous sortez maintenant ? Vous avez envie de flotter ? ». Gustavo dit flotter avec son accent brésilien et ça nous fait rire. Rolando se contente de sourire. Le gamin semble encore plus sérieux et concentré que d'habitude. « Il n'y a pas de vent » dit-il sobrement alors que nous mettons le pied sur le quai flottant. « Non il n'y a presque pas de vent. Mais on y va quand même. Faut aussi que t'apprennes à naviguer sans vent ... » Rolando hoche la tête, soulagé. Gustavo rit en démarrant le moteur du zodiac « apprendre à flotter, oui... » Moi, je ne dis rien. Je me suis habituée aux regards moqueurs quand nous sortons alors qu'il y a peu de vent. À Valparaíso, on ne navigue pas quand il y a moins de 5 nœuds, on ne navigue pas s'il souffle plus de 20 nœuds, on ne navigue pas quand il pleut non plus, ni quand il y a de la houle, encore moins les jours de brume... Moi, tu sais, je voudrais embarquer chaque jour. Et on me regarde avec condescendance, comme si j'étais un junkie en manque, prêt à bouffer n'importe quoi plutôt que d'attendre que le vent se lève, que la pluie s'arrête, que la houle se calme.

Nous abordons le petit voilier. Sans un mot, Rolando fait descendre la dérive, puis il sort les voiles, installe le safran, passe les écoutes. Il fait chaque geste avec sérieux. Je ne prends même plus la peine de vérifier les nœuds. Il sait maintenant. Je laisse mon regard traîner dans la baie, vide et légèrement grise, mélancolique pendant que Rolando hisse la voile qui fasseye à peine. Puis, il vient s'asseoir à la barre. Le frêle bateau de plastique tangué et je dois rétablir l'équilibre en m'avançant à la proue. J'attrape l'aussière amarrée à la bouée blanche, fais pivoter le bateau au travers, tourne la tête vers Rolando, à la barre, puis je lâche l'amarre avant de m'asseoir sous le vent pour faire gîter le voilier et gonfler les voiles. Peu à peu, le voilier avance. Nous n'avons toujours pas échangé un mot.

Le voilier se dirige doucement vers la *loberia*. Je crois que je t'en ai déjà parlé. Je ne sais pas comment te traduire. C'est là où se tassent les lions de mer. Leurs grognements nous parviennent distinctement dans le silence du ciel. Au loin on entend aussi le bourdonnement des grues du port. Et puis juste derrière nous, le léger bruissement que fait la coque dans l'eau. Comme si la mer était un grand morceau de soie gris perle que nous froissions avec délicatesse. « On vire ? » murmure Rolando. J'acquiesce et je saisis les écoutes du foc. « Paré à virer ? » « Paré » « On vire ». L'enchaînement précis des ordres sonne étrangement dans la lenteur de la manœuvre. Je garde un peu le foc à contre puis je passe à la gîte pour faire tourner le bateau sur lui-même. Pendant un moment nous louvoyons ainsi doucement entre la *loberia* et le quai désert.

Le vent est faible mais il suffit à gonfler les voiles. Nous ne disons rien. Rolando n'aime guère parler. Un jour il m'a dit qu'il voulait être apiculteur. C'est tout ce que je sais ou presque de lui. Le reste j'ai tenté de le deviner par les regards et les soupirs de son père, qui vient lui payer les cours de voile. Il lui paye ça comme s'il avait à se racheter de quelque chose. Mais même pour se racheter aux yeux de son fils, c'est trop cher. Alors je me suis arrangée avec le club. Pour que Rolando puisse naviguer encore. Et chaque samedi matin, Rolando vient, vêtu de son large short de bain à la mode. « On va par où maintenant ? » demande-t-il. Nous venons de dépasser le quai. « Juste là, un peu plus loin. », je désigne du doigt une tache de vent, une risée à peine plus sombre. « On va travailler la répartition des poids par petit temps... » Il hoche la tête. Je lui donne quelques explications. En silence, Rolando s'exerce. Tout est gris et immobile. La ville, au bord, semble endormie. Nous ne disons rien de plus que le nécessaire pour se déplacer et faire lofer ou abattre le bateau.

Rolando sourit pourtant. De ce sourire sérieux de quelqu'un qui a pigé quelque chose. Il pige tout. Il faudrait qu'il régaté. Mais il ne connaît personne dans le monde des régates, et son père ne pourra jamais lui payer l'entrée dans un club. Sur le gris lisse de la baie, le bateau dessine des sortes d'arabesques en obéissant aux mouvements de Rolando. On n'entend que les voiles qui battent un peu contre le mât métallique quand elles se dégonflent. Et puis la sourde rumeur du port, au loin. Nous sommes seuls à tourner lentement dans la baie vide, qui semble immense aujourd'hui, tant son horizon se confond dans le ciel bas.

Soudain, Rolando se pétrifie. Il balbutie en montrant du doigt un léger mouvement dans l'eau. Comme si un rocher affleurait. Il n'y a aucun rocher dans la baie. Juste de l'eau profonde et des épaves recouvertes de vase, à plus de 70 mètres de profondeur. Mais j'ai discerné un mouvement moi aussi. Un éclat noir peut-être. Rolando est tendu, son regard fixe la mer à nouveau lisse et impénétrable. Et soudain, ils sont là. Des dizaines d'ailerons noirs et arrondis nous entourent. Ils apparaissent et disparaissent. La troupe de *toninas*, ces petits dauphins chiliens, s'approche de la coque comme pour nous escorter. Ils soufflent, plongent, bondissent en faisant claquer leurs nageoires sur la mer.

Rolando est debout maintenant, les yeux écarquillés. Il tape des mains, secoué d'un rire nerveux et un peu sot. Les dauphins semblent lui répondre. L'un d'eux longe la coque, plonge et revient vers l'arrière pour longer à nouveau la coque, comme une caresse. Notre petit voilier de plastique blanc semble être un jouet au milieu de la troupe de dauphins. Les voiles battent, nous ne nous soucions plus ni des écoutes, ni de la barre. Soudain un moteur brise l'enchantement.

Je me retourne pour voir se rapprocher à toute berzingue un zodiac venu du quai. Je distingue la crinière emmêlée de Gustavo. De l'autre côté, depuis le bassin du port, surgissent aussi des bateaux de touristes. Les dauphins s'éloignent brusquement pour rejoindre la puissante vague que créent les moteurs. Et nous, nous nous regardons, sans un mot. Le voilier tangué, les voiles ne sachant si se gonfler d'un côté ou de l'autre.

La mer redevient lisse. Tout redevient blanc et silencieux. Seul le bourdonnement des bateaux à moteur qui rugissent au loin maintenant. Je regarde ma montre et je repasse les écouteles de foc. Doucement, le voilier se redirige vers le quai. Tout est lent. Les voiles refusent de se gonfler. Il faudra peut-être ramer. Je lève les yeux vers les penons des voiles. Ce n'est pas le vent, c'est Rolando qui n'est plus concentré à la barre. Pour une fois, je ne dis rien. Car Rolando a détourné son visage, comme s'il ne voulait pas que je le voie. Quelques minutes passent et brusquement il se retourne. Son visage d'adolescent est baigné de larmes. Il balbutie « je savais pas...je savais pas... »

Lever les yeux, 20 novembre 2014

Chère Lou,

Le soir tombe doucement derrière Playa Ancha. Je démêle ma tignasse debout sur la terrasse pour que le vent du sud emporte mes cheveux corrodés de sel et de soleil. Peut-être un oiseau s'en servira-t-il pour faire son nid ? Ma mère disait cela toujours quand nous jetions des poignées de cheveux dans le jardin après que mon père nous ait démêlé patiemment nos nœuds. J'imaginai les cheveux entrelacés de brindilles, au creux des arbres.

Une boule de cheveux tombe dans le ravin sans que le vent ne s'en saisisse. Peut-être resteront-ils là, dans la poussière sale et sèche. Je secoue mes cheveux encore une fois. Des gouttelettes tombent sur la rambarde. Quand je me redresse pour les nouer, je lève les yeux. Pour la première fois depuis de si longs mois, j'ose lever les yeux vers la crête des collines.

C'est cet après-midi que j'ai regardé là-haut pour la première fois. Étonnée de ne pas sentir le plomb de la peine me faire aussitôt courber la nuque.

Nous étions au milieu de la baie avec Linée. Nous nous étions mises à la cape. Ici, tu sais on n'utilise jamais cette manœuvre. Pour arrêter un bateau, on se met face au vent et on laisse tout fasser, on laisse les écoutes claquer dans le vent et contre nos corps, on laisse le bateau tanguer d'un bord à l'autre. Ici on ne s'arrête donc pas. Linée dit que la cape c'est comme se mettre sur pause. Laisser la mer et le vent s'affairer autour et reprendre nos esprits. Elle a fondé le club de la cape avec quelques autres de mes élèves. Parfois, je vois leurs voiles blanches croisées dans la baie. Les petits voiliers dériver lentement. Il y a tant d'eau à courir ici, tu sais. Aucun caillou, aucun courant. Dans cette baie, on pourrait même faire la sieste à la cape.

Cet après-midi, nous nous sommes donc mises à la cape. J'ai repoussé la barre dans le coin, du bout du pied, et je me suis presque allongée, la tête calée sur le rebord en plastique du cockpit. De là, j'étais face au ciel, bleu. Mais quand le voilier a fini de pivoter, le haut des collines est apparu. Je me suis redressée vivement, comme piquée. J'allais détourner les yeux, je crois. Or je n'ai pas senti le plomb de la peine me faire courber la nuque. Des mois que je fixe mes pieds ou le dessus des vagues pour ne jamais avoir à apercevoir

le haut des collines. Des mois que je détourne le regard, que je me tourne sans cesse vers le large pour ne pas voir le noir des cendres. Cet après-midi, je me suis redressée, intriguée. De là où nous étions, nous ne distinguons plus vraiment les collines dévastées. Pour ne pas me perdre j'ai compté depuis le rebord du toit du Congrès. Oui, des rues à nouveau tracées, des maisons relevées, de la tôle qui reflète le soleil, du vert aussi revenu.

Linée a acquiescé.

Linée était à la fac lors de l'incendie.

Elle a grimpé les jours d'après. Elle a foulé les cendres. Elle a déblayé. Elle n'a rien à raconter.

Il y eut un silence. Nous dérivions lentement. Je me suis mise à raconter. Ce que je ne t'avais pas dit encore.

Le jour de l'incendie, le vent était mauvais. Mon cœur serré. Sombre. Je sentais les gifles tièdes ou glacées sur mon visage. Des rafales désordonnées et violentes. Puis, le ciel immobile. Mon cœur était serré mais je croyais que c'était pour toute autre chose. J'étais fébrile. Mais je croyais que c'était pour toute autre chose. J'avais très peu dormi. La veille, nous avons bu du vin avec H. La veille, il était resté dormir. J'avais senti l'envie d'être dans ses bras. Mais quelque chose en lui me dégoûtait. J'étais si confuse. Il s'était relevé dans la nuit pour boire à même le goulot de la bouteille de vin, décontenancé. Mon cœur était serré de désir et de dégoût mêlés. Il est parti à l'aube. Nous nous sommes retrouvés au port, comme si la nuit n'avait jamais existé. Nous ne nous étions rien dit. Nous ne nous sommes rien dit.

J'étais en mer toute la journée. C'était un samedi, je me souviens.

J'avais de nombreux cours. Je revenais, je ferlais les voiles, lovais les bouts, puis d'autres élèves embarquaient, je montrais les nœuds, nous hissions et nous repartions tirer des bords. Nul cargo dans la baie ce jour-là. Seuls des bâtiments militaires.

Il y avait peu de vent. Nous regardions le ciel bleu et chaud. Il allait se lever. Au début de l'après-midi, j'ai senti les premières rafales désordonnées. Puis en virant de bord, j'ai aperçu l'incendie. Un nuage au loin. Si loin. J'ai senti mon cœur se serrer plus encore. L'homme élève qui était avec moi m'a dit d'un ton dégagé « non, ça c'est un incendie forestier, il n'y a aucune maison là-bas et puis c'est loin. » Il n'a pas dit ça exactement, il a dit quelque chose comme ça. Je n'ai plus regardé là-haut.

Nous sommes rentrés. J'ai pris la barre pour prendre le coffre. Car les rafales en tous sens. Des rafales tièdes sur ma peau. Ce n'était pas les moqueries du vent du sud, glacé. Le long du quai, le vent faisait comme des zébrures désordonnées sur la mer. Les voiliers tournoyaient autour de leur coffre, déboussolés.

En roulant la voile, j'ai aperçu la silhouette d'H. dansant près de la plume. Sa silhouette noire à contre-jour. Il m'a semblé si beau. Mon cœur serré. Quand je suis revenue sur le quai, il m'a tendu une combinaison néoprène. Les autres hommes avaient navigué déjà sur le weta, une sorte de petit trimaran de sport. C'était notre tour. Le propriétaire avait laissé les hommes du quai s'amuser avec avant de le mettre au sec. J'ai dit le vent mauvais, les rafales. H. a haussé les épaules. C'est maintenant ou jamais. Mon cœur si serré que je ne pouvais plus respirer. Je suis allée enfile la combinaison. Elle était un peu trop grande. J'ai couru sur le quai pour échapper aux regards des hommes, comme des poignards sur mes hanches moulées dans

le caoutchouc noir. Mes pieds nus éraflés sur le ciment défoncé. H. n'a rien dit. Nous avons embarqué sur le zodiac. Alors j'ai vu qu'une des petites baignoires en plastique sur lesquelles je navigue, s'apprêtait à partir. Une famille que je ne connaissais pas. Ils avaient mal pris leur ris. J'ai fait signe pour qu'on s'approche. L'homme était sûr de lui. Il avait beaucoup navigué, disait-il. En France, d'ailleurs, à la Rochelle fit-il avec orgueil en roulant le r., heureux d'avoir reconnu mon accent. Je lui ai montré comme reprendre le ris. Il fallait aussi repasser l'écoute de GV. Tout était mal gréé. J'ai insisté. Le vent mauvais. Les rafales désordonnées, étrangement tièdes et violentes. Il souriait. J'aurais dû insister plus encore. J'ai dit qu'il fallait qu'il soit à l'écoute de GV, prêt à choquer. Ces bateaux chaviraient... Il a acquiescé d'un air entendu.

Nous sommes partis. Nous avons hissé sans un mot les voiles neuves en carbone. H. a pris l'écoute du foc, me laissant la barre et la grand voile. Nous tirions des bords en silence. Sans plaisir aucun. Les rafales parfois nous faisaient surfer un peu. Mais le plus souvent elles nous surprenaient et nous enlisaient brutalement, face au vent. H. choquait et bordait sans cesse comme pour occuper ses mains. J'ai murmuré que nous ferions mieux de rentrer. Il a acquiescé. Quand nous avons viré, nous nous sommes retrouvés face à l'immense nuage rose gris de l'incendie qui s'étirait au-dessus de la baie. La mer s'était teinte d'un bleu sombre sur lequel les rafales de vent mauvais faisaient de longues zébrures encore plus sombres...

Nous remontions lentement vers le quai. C'est alors que je les vis. À contre-jour, des silhouettes noires sur la coque retournée. Avec le weta nous les avons rejoints, mais nous ne pouvions ni manœuvrer ni embarquer les enfants affolés. Sur le quai, semble-t-il, les autres hommes ne les avais pas vus.

Nous avons tenté de nous rapprocher du quai. Mais désormais nous étions bien trop au près et le trimaran n'avancait pas, se retrouvant sans cesse face au vent. H. m'a ordonné de nager jusqu'au bateau qui était au mouillage. Je glissais dans l'eau glacée puis je nageais jusqu'au bateau. Le rebord de la coque d'acier sous mes doigts. Bien trop haute. Je forçais sur mes bras pour y monter. J'ai dû m'y reprendre à plusieurs fois. Cette coque si haute. Je m'y laissais tomber comme un phoque maladroit. Quand je me relevais c'était pour m'apercevoir que les clés n'y étaient pas. Sur le quai, les hommes m'avaient vue. Sautant dans le zodiac, Coral est allé chercher la famille. Puis il est passé me prendre, avec les clés. Il fallait resaler maintenant le voilier chaviré. J'étais en néoprène et je devais aller à l'eau. Je ne faisais guère le poids pour resaler le voilier rempli d'eau. Je ne sais pas combien de temps ça a duré. Dans la mer glacée, à essayer de resaler le voilier. Coral a posé sa casquette fleurie de surfeur sur le bord du zodiac et il est venu à l'eau avec moi. Mais c'était trop tard. Les fonds étaient remplis d'eau.

La nuit tombait quand H. a décidé de remorquer le voilier chaviré et de le hisser à la plume. La grande voile était déchirée, la bôme perdue. Mes pieds, de pierre, ne sentaient plus les aspérités du ciment défoncé. Il faisait chaud, je me souviens de cela, comme il faisait étrangement chaud sur le quai. Il était près de 22 h et il faisait chaud sur le quai. Alors j'ai levé les yeux. Le nuage gris rose était devenu d'un noir profond. Immense, il surplombait la ville. Ma colline disparaissait dedans. Je me suis pétrifiée. Coral m'a poussée sous la douche brûlante. Mes pieds de pierre, mes mains glacées, mon cœur serré. Je pensais « mes carnets ». Mon téléphone était assommé de messages d'amis. Ma colline brûlait. Joachim a proposé me ramener en voiture mais les rues étaient un désordre sans nom.

Les voitures et les bus allaient au ralenti, les feux éteints. La fumée âcre. Je tentais de courir. Mes jambes flageolaient. Mes carnets. Un barrage policier en bas de la colline. J'ai grimpé l'escalier. Des hommes torsés nus descendaient écrans plats et bonbonnes de gaz. Des femmes, un masque de papier sur le visage, arrosaient au tuyau le pourtour de leur maison.

Mes pieds de pierre martelaient les marches. Essoufflée dans la fumée âcre et noire. Ma maison noire. J'enfourmais mes carnets dans mon sac, mon passeport puis je restais là, pétrifiée face à la fenêtre. Je regardais les objets autour. Ceux que j'avais choisi avec soin. Les tasses bleues que j'aime tant. Mes robes colorées. J'ai pris le couteau que m'a offert mon père. Le carnet de photos de ma mère. La couverture rouge de ma tante. J'ai pensé les robes, les tasses, les livres, tout se rachète. Plus rien n'avait d'importance. Ce jour-là, à ce moment-là je me souviens, je me suis détachée à jamais des objets. Pétrifiée, je contemplais la crête de la colline, en face, dévorée par d'immenses flammes rouges. Parfois me parvenaient les cris autour. Il me fallut un temps pour comprendre que mon téléphone sonnait. C'était Pía. D'une voix calme, elle dit « Gatun, viens à la maison. » Je n'arrivais pas à répondre. Elle m'ordonna alors « prends ton passeport, ton ordinateur, des culottes et un peu de rechange et puis tu viens à la maison. » J'ai dit qu'il fallait peut-être que je reste là. Elle a répété calmement comme un ordre implacable. « Tu viens à la maison ». J'ai fermé la porte. La voisine cherchait son chat. Elle m'a crié qu'elle, elle ne fuirait pas. Sa fille arrosait le toit. J'ai fui.

J'ai retraversé la ville. Il faisait si chaud maintenant. J'ai pu grimper dans un bus plus loin. Des pompiers aux visages noirs de cendres et aux traits tirés étaient là. Ils allaient prendre un repos. Ils secouaient la tête, l'air désesparé et c'était effrayant. Je suis arrivée à Placeres

chez Pía et Derek. Ils m'ont enlacée. Je me souviens. Ils ont ouvert une bouteille de vin blanc et une tablette de chocolat. Pía a sorti sa guitare et elle a commencé à chanter. À un moment aussi, nous sommes sortis dans la rue. Les flammes rouges immenses dévoraient la crête de Valparaíso plongée dans le noir. Derek a vérifié que l'information n'était pas sortie sur CNN. Je n'avais pas à prévenir ma famille. Nous voulions croire encore que ce n'était qu'un petit incendie. J'ai fini par m'endormir, vaincue et bercée par la voix de Pía. Le lendemain, la ville brûlait encore. Je suis allée au port. Je refusais de regarder vers la colline. Nous avons lavé et rangé le petit voilier chaviré. Il fallait remonter le weta. Je voulais que ce soit un autre dimanche. Que des élèves viennent. Que les choses reprennent leurs cours. Je n'imaginai pas encore. Les hommes me disaient de rentrer chez moi. Mais je restais. À la fin de la journée, j'ai dû grimper la colline. Le feu s'était arrêté quelques rues au-dessus de chez moi. Ma maison pleine de cendres. Je rangeais. Je ne pus dormir. Les sirènes encore. L'incendie n'était toujours pas éteint. Puis mon immobilité, tu sais. Cette douleur inutile et coupable.

Voilà, je t'ai raconté enfin.

Carnet bleu.

24/11/2014 Une *michelada* avec Pía, dans son patio baigné de soleil. Bière fraîche, citron, sel et merken pour fêter le livre terminé.

27/11/2014 30 ans. Je vais nager dans la mer glacée. Tarte aux abricots. Fleurs séchées, pain d'épices et un joli foulard dans le carton cabossé venu de Bretagne. La mer scintillante. Coral nage avec moi le long du quai. H. nous regarde. Il prétend une tâche urgente pour ne pas venir nager. Quelques verres de vin et quelques amis. 30 ans .

Quitter le quai, 30 novembre 2014

Cher Juan Jo

Je t'imagine dans ta maison de Chiloé au milieu des champs de pomiers en fleur, assis peut être à côté de la cuisinière à bois. Comment est-ce de passer de Berlin à Chiloé ? Je viendrai peut-être bientôt te voir. Je viens de démissionner du port. Une sombre histoire. On m'accuse d'avoir trahi. Ce sont ces mots là qui sont dits. Comme si nous étions en lutte. Et c'est peut-être ce que je croyais. Je croyais défendre le droit à la mer. Je croyais faire naviguer les enfants et les grands-mères de Valparaíso qui, en sortant de l'école ou en se rendant à la boulangerie, apercevaient la voile blanche de ma petite baignoire au milieu de la baie. Je croyais. J'imaginai.

Sous la pluie d'hiver, alors que les hommes fumaient dans le hangar ou balayaient entre les flaques sales du sol, j'ai fabriqué un « petit guide pour naviguer à la voile à Valparaíso ». Pía l'a illustré. Pour faire exister la mer et la gîte entre les pages d'un livre qui ne soit pas un manuel écrit en anglais ou par les militaires. Je suis allée chercher le petit livre à l'imprimerie la semaine dernière. La jolie couverture kraft avec l'illustration de Pía. Et là l'embrouille. Autour des droits d'auteurs et de la commission. J'étais un mauvais soldat. Comment pouvais-je oser prétendre à quelques droits ? La mer confisquée, dehors, j'avais oublié ? Et j'osais exiger des droits ? Brusquement, sais-tu, je me suis aperçue que je travaillais pour eux. Pour qu'ils gagnent de l'argent, eux. Et c'était tout. Nulle cause partagée. La mer n'est qu'un prétexte, la voile un marché à conquérir. Nul romantisme. Employée. Au Chili. Là où les salariés n'ont aucun droit. Les hommes se sont écartés de moi, effrayés par mon ton

rebelle. Effrayés que j'ose réclamer. Employée, je dois à mes chefs mes heures, mes idées, mes mains rougies par le sel et la fibre de verre. Je peux les critiquer le soir venu, un *jote* à la main. Mais face à eux dans le soleil, acquiescer en baissant les yeux... Assise sur le canapé du bureau, la femme du chef m'a murmuré « tu sais, dans le monde de voile, nous sommes les seuls gens comme nous, qui y gagnons notre vie. Les autres, ce sont des hommes comme H. » J'ai descendu l'escalier en courant presque. « Des gens comme nous », « des hommes comme H » ... Je ne veux pas appartenir « aux gens comme nous »... Le lendemain, j'ai posé ma lettre de démission et je suis partie gratter les coques des excéments orange fluo laissés par les *gaviotines elegantes* pendant la nuit...

Et toi ? Raconte-moi la mer de Chiloé...

Lundi bleu, 2 décembre 2014

Chère Lou,

Lundi bleu et chaud. Bleu contre le rouge des tomates cerise et du basilic alignés devant mes fenêtres. Le bleu du ciel si je le regarde assise étendue sur le parquet de bois chaud. Le bleu de la mer si je jette un regard depuis ma table de travail. Le bleu gris sombre et brûlant de la route si je me tiens dans la cuisine. On dirait que c'est l'été. Commence l'époque des « on dirait ». On dirait que c'est bientôt Noël malgré les longues journées bleues et chaudes. On dirait que c'est l'été malgré les petits matins de brume et de crachin.

Dans le lit, dort encore H. J'ai cédé. Tout a volé en éclats. La routine,

le port, mes barricades pour ne pas céder. Je ne veux rien céder Lou. Mais je commence peut-être à redouter la dureté de mes pas et la sécheresse de ma peau à force de ne rien céder. Pourtant, je ne veux rien céder. Toi, tu saurais m'aider à démêler cet écheveau. J'ai songé, un court instant, partir de Valparaíso, sais-tu ? Que vais-je faire maintenant que je ne travaille plus au port ? Ce ne fut qu'un fragment de pensées. Je regarde le vert du basilic, le jaune orangé des capucines dans le ravin, le bleu été du Pacifique. Je reste encore un peu.

Carnet bleu

24/12/2014 Barbara brode de minuscules médaillons dans la vieille maison obscure en regardant distraitement la télé que j'entends depuis la cuisine tout aussi sombre où je pétris farine et beurre ramolli en manquant de trébucher sur la mosaïque qu'a posée Barbara il y a quelques années pour remplacer le sol de terre battue. La sueur coule dans ma robe. Je me lave les mains dans le vieil évier de faïence ébréché et j'apporte choux au fromage, tarte au bleu ou tartines de foie gras. Parfois, nous nous asseyons à l'ombre de la vigne. La Cordillère se dessine dans la brume au loin. Au bout du jardin, la route bruyante. Puis, nous retournons nous avachir sur les canapés. Oncles, tantes, cousins et voisins, passent sans cesse. Barbara leur offre les petits médaillons qu'elle brode. On s'embrasse. Sur la table basse, une des tantes de Barbara pose un immense saladier rempli de bouts de meringues, de génoises et de fondants, collés par des crèmes et mousses de toute sorte. Les restes des gâteaux à étage qu'elle confectionne pour Noël. Nous y piochons avec délice. Mes doigts poisseux de sucre. Ma peau moite de sueur.

Le Poète, le père de Barbara, propose des bières fraîches ou de la vodka au chweppes et lance joyeusement « Joyeux Noël!!! ». Je regarde la Cordillère embrumée, surplombant les champs aplatis de chaleur et je rêve d'aller nager.

30/12/2014 Le ciel est bas et gris. Un ciel de vague à l'âme. La machine à laver le linge ne marche plus. Je soupire et branche l'aspirateur pour au moins faire disparaître les ailes de termites jonchant le parquet. La machine à laver démarre soudainement. J'éteins l'aspirateur pour aller voir et aussitôt elle s'éteint. Je rebranche l'aspirateur, la machine redémarre. Choses magiques de la vie quotidienne de Valparaíso. Je laisse l'aspirateur rugir pour que tourne la machine.

03/01/2015 Passée de l'autre côté. Le vent soufflait cette nuit-là. Le visage légèrement effrayé des clients qui tenaient dans une main leur coupe de champagne en plastique à la main, accrochant dans l'autre le bois verni du cockpit. Je barrais dans l'obscurité, moi aussi aux aguets. Aucune lumière sur les barges où étaient entreposés les feux d'artifice. Je les ai peut-être effleurées en traversant la baie. Je ne les ai pas discernées dans le noir profond. Derrière la ligne imaginaire tracée par l'Armada à partir du môle, je restais à l'écart. Les autres embarcations illuminées résonnaient de reggaeton et de cumbias et zigzaguaient les unes contre les autres, comme déjà ivres. Soudain un éclat. L'un après l'autre les principaux bâtiments de la ville s'éteignirent. Et alors crépita le feu d'artifice juste au-dessus de nous, ses éclats se reflétant sur les vagues noires, les loupiotes de la ville au fond du tableau. Quand le dernier feu s'éteint, nous parvint la rumeur des habitants des collines applaudissant à tout rompre. Il me sembla même entendre des cris et des rires. Nous, nous étions comme à l'arrière de la scène, derrière le rideau noir. Je

sentis que mes mains étaient glacées quand j'amarrais le bateau. H. était là. Debout sur le zodiac, dans son pull à col roulé noir. La ville brillante de paillettes et déjà ivre ne nous vit pas la traverser les cheveux emmêlés de mer. À un feu, une voiture ralentit. Un garçon passa le visage par la fenêtre et cria à H. « Mais embrasse-la! ». H. rougit. Je ne dis rien quand il monta les escaliers avec moi.

Passée de l'autre côté. Le lendemain passé à se lire notre horoscope et à nous peindre les ongles de pieds dans le patio ombragé de Barbara entre bières, viande grillée et salades à la coriandre.

06/01/2015 Les hommes regardent mes ongles de pieds peints en rouge vif sous les traces blanches laissées sur ma peau par le sel et la merde de goéland. Je me fiche de leurs regards. Je pars.

09/01/2015 Sur le bitume de la route Baquedano danse langoureusement l'ombre bleue d'un palmier. S'approche un camion de gaz, jaune comme ses bonbonnes empilées à l'arrière. Accoudée à ma fenêtre, je l'entends avant de le voir apparaître. Un rythme joyeux et métallique. Je ne vois pas l'homme qui tambourine à l'arrière. On ne le voit jamais. Le camion écrase soudain l'ombre du palmier qui s'agite un instant, comme décontenancé par ce nouveau rythme. Du jaune se mêle au bleu sombre de l'ombre. Plus haut, une fenêtre s'ouvre. Quelqu'un fait signe, pour le gaz. L'ombre des palmes se remet à danser langoureusement sur le bitume.

Jouer à l'été, 30 janvier 2015

Chère Lou,

La brume refuse de se lever, paresseuse. Chaque jour, elle traîne un peu plus comme si elle n'arrivait pas à trouver une bonne raison de se retirer. C'est le plein été de Valparaíso. Nonchalant. Et moqueur. Je t'ai raconté déjà comme les saisons, ici, aiment se moquer, se déguiser. L'hiver parfois se fait bleu soleil. Eh bien l'été sait aussi se faire gris mélancolique. Et, si on tend l'oreille, on peut entendre le ciel rire au-dessus des vacanciers installés sur la plage avec parasol et coupe-vent. Le ciel les plonge dans le gris. Le gris sombre de la mer, celui, plus clair, des nuages. Les petites filles s'en fichent et courent sur le sable mouillé, leurs bikinis fluo se détachant sur le gris. Elles s'éclaboussent, tentent de fuir l'écume d'une vague qui casse trop près d'elles, rient encore. Elles s'en fichent, elles, du gris. Elles jouent à l'été. Leurs frères jouent au foot et font voler le sable sale autour d'eux, leurs mères restent sous le parasol qui ne sert même pas à les protéger du vent. Elles ont enfilé des caleçons de coton usé sous leur robe de plage, et puis un de ces gilets avec de la fausse dentelle au dos, fluo aussi, et elles attendent, stoïques, que le ciel cesse de se moquer. De toute façon, elles ne se mettront pas en maillot. Moi aussi j'attends. Assise sur la plage, je me suis emmitouflée dans mon long cardigan noir et le foulard aux oiseaux colorés que m'a offert Linée. J'hésite à aller nager. Je frissonne et maudis l'été chilien qui ressemble tant à l'été breton. Je voudrais de l'été méditerranéen tel que je l'imagine. Du chaud sur la peau jusqu'au creux de la nuit. Du bleu profond dont on ne se lasse pas. Je suis allée goûter l'eau et elle m'a presque paru plus tiède que dehors. Coral se moque de mes hésitations. Il est habillé en fluo lui aussi. L'uniforme jaune

fluo des sauveteurs en mer. Il surveille la plage d'un regard nonchalant. C'est lundi et je ne travaille pas. Je suis venue nager à Concón, une plage au nord de Valparaíso, où travaille Coral pour l'été. H. est venu aussi. L'air est électrique autour de nous. Je ne saisis pas les regards, ni la tension des corps. Je sens juste l'électricité autour de nous. Coral attend que je lui dise quelque chose. Je décide d'aller nager. J'enlève mon cardigan pour enfiler mon maillot et je frissonne plus encore. Le vent est glacé. H. s'est levé et il plonge d'un coup dans la vague grise. Et puis il reste là quelques minutes, à barboter dans l'écume. Je mets un peu de temps avant d'entrer dans l'eau. J'aime entrer pas à pas. C'est une sorte de rituel dont souvent les autres se moquent. Laisser la mer me lécher, mon sang s'apaiser, caresser l'eau du bout des doigts. Comme s'il fallait s'appivoiser l'une, l'autre. Puis je fais tomber quelques gouttes d'eau froide sur la nuque. Bénédiction païenne. Y aller, enfin. Je passe la première vague. H. ne tente pas de me suivre. Sans le voir, je sais que Coral a plongé à son tour. Déjà il me rejoint. Nous passons la deuxième vague et puis nous nageons jusqu'à la bouée jaune, bien plus loin. Je ne sens plus les aiguilles glacées dans mon corps. Je vois une tache floue jaune fluo dans le gris sombre de la mer, un peu devant moi. Coral s'arrête pour m'attendre, repart. Il est déjà à la bouée. Il revient vers moi en souriant. Coral, on dirait un jeune phoque. Gros, joyeux et balourd sur le sable, il devient gracile et élégant une fois en mer. J'aime nager avec lui. Avec Coral nous allions nager parfois, quand nous travaillions ensemble au port. Je me souviens de l'ombre que faisait le quai sur l'eau vert sombre de la baie, les collines colorées tout autour de nous, les cargos et les lions de mer un peu plus loin. Je sens le froid engourdir mes doigts. Nous sommes à la bouée. Le bout de mes doigts blancs de mon sang déserté. Je reste là à flotter dans la mer grise. Un gris qui devient vert sombre. La bande

ocre de la plage au loin. La route et les barres d'immeubles de béton empilées en pyramides, juste derrière. Un sourire, aucun mot et nous rentrons. Les vagues nous font surfer puis elles nous retiennent en se retirant avec force. Je sors en haletant. J'ai peur de cette mer, de la force de ces vagues-là. Je ne serais jamais venue nager seule. Il y a dans cet océan une force féroce qui m'effraie.

Je cours sur le sable humide et grossier pour retrouver ma serviette. H. n'est pas là. Je l'aperçois au loin parti chercher un café chaud. Coral sort de l'eau, nonchalant. Comme si le sable et le ciel étaient brûlants et qu'il fallait s'économiser. Je claque des dents. Enfile toutes mes couches de vêtements et serre le gobelet de café chaud entre mes mains. Puis, d'un coup, le ciel s'ouvre et laisse passer de chauds rayons de soleil. Comme s'il avait fini de se moquer, qu'il nous accordait un peu d'été. Plus tard, il fera chaud dans le bus nous ramenant à Valparaíso. J'ouvrirai aussi en grand les fenêtres de ma maison pour laisser passer la brise du soir avant de préparer une salade de tomates avec de l'huile d'olive, du basilic et du fromage de chèvre. Puis en quelques cuillerées, je finirai le crumble abricots amandes de la veille. Voici donc janvier. Tu te réveilles en hiver et tu vois le soleil se coucher dans un ciel d'été... Le lendemain, en te réveillant dans la brume, il te faudra faire un effort d'imagination pour te souvenir du soleil de la veille. Tu regarderas l'orange lumineux des abricots posés sur la table et tu t'accrocheras à cette idée. Tu sais, je veux tellement d'été encore que je refuse d'acheter les raisins et les prunes qui déjà envahissent les marchés. Si du violet se mêle à l'orange dans ma corbeille de fruits et que la brume recouvre tout, comment pourrais-je y croire encore ?

Je m'accroche à la couleur et à la légère acidité des abricots pour espérer voir du bleu apparaître peu après... Mais, je vois bien comme

la brume, chaque jour, se fait plus paresseuse. Et qu'il ne faut rien attendre de ce ciel si farceur... Et puis. Et puis je crois que la brume est mon alliée. Elle me cache le monde. C'est elle qui déjà me cachait les collines dévastées par l'incendie. C'est elle aussi qui me donne un prétexte pour ne pas regarder là-bas. Je n'ai pas de mots, Lou. Toi non plus. Rivée à ton écran tu es sans mot. Je prends prétexte d'être loin pour ne pas prendre position. Je lis, j'écoute, j'espère que mes pensées arriveront à s'imbriquer, que nous arriverons à penser ce moment-là. J'ai senti encore bien sûr, malgré l'ouate de la brume, la culpabilité d'être loin. Mais je l'ai chassée. Plus que jamais, je sens comme je me suis sauvée. Je ne pourrais pas descendre dans le métro aujourd'hui et croiser les regards. Je préfère regarder de loin. C'est une posture intellectuelle facile, je sais. Je tourne mon regard vers la Grèce. Une foule qui bifurque, refusant l'autoroute sans fin pour oser prendre un sentier inconnu, sur la gauche... Cet espoir-là Et la peur déjà. De l'échec et de la déroute. Mais un peu d'espoir, non ? Et pendant un moment, on ne parle pas de Charlie. Pendant un court instant, on fait abstraction de cette violence. En espérant que les pensées puissent se réenclencher. Qu'on arrivera à prendre position sans se laisser manipuler, ni par le pouvoir, ni par les émotions, ni par la raison qui n'en serait pas une...

Bientôt la brume se dissipera. Il n'y aura plus d'abricots ni de cerises sur le marché. Et je n'oserai plus aller nager. Je quitte mon travail au port bientôt. Il me faudra trouver comment vivre ici. Ce sera le début de l'automne.

Je te laisse un peu de brume si utile pour dissimuler les questions auxquelles on ne peut pas encore répondre et se sentir libre de ne pas y répondre.

Carnet bleu

02/03/2015 Un message. Javier. Je traverse le quai sur la pointe des pieds. Les gardiens du chantier immobile me saluent comme si je faisais toujours partie du monde du quai. Je leur rends leur sourire. Je retourne naviguer.

15/03/2015 Une vieille baignoire trouvée. H. m'aide à la porter jusqu'au passage devant chez moi. Je déterre les grosses pierres pour la caler, creuse la terre sale pour la remplir. Barbara me donne une poignée de vers de son compost. Un voisin m'apporte un toilette. Puis un urinoir. Puis il dit « ne t'inquiètes pas je vais trouver le bidet ... ». Je souris. H. achète un lys qu'il plante au centre de la baignoire comme une surprise. La fleur est volée dans la nuit. Je me promène dans la ville pour faire des boutures. Travailler la terre du bout des doigts, devant chez moi, puisqu'il n'y a plus de coque à laver ou à poncer...

Lakutaia, 2 avril 2015

Chère Thérèse,

C'est un après-midi quelconque. L'automne est là déjà mais je suis pieds nus sur le parquet chauffé par le soleil. La maison est silencieuse. Il n'y a que la nuit que j'entends les rats et les musaraignes danser sous les toits ou derrière les murs de bois et d'argile. Je frissonne en me souvenant de la silhouette noire du gros rat qui descendit la poutre verticale, la nuit dernière, pour aller chercher le poison que j'y avais déposé. Il n'a pas fait de bruit. À peine un grattement sur le vieux bois. C'est la lumière de la lune qui a dessiné sa silhouette affreuse, noire sur le noir jamais si noir de la nuit en ville. J'ai frissonné, la couverture sur le nez, en espérant que

le rat soit assez bon équilibriste pour ne pas tomber sur mon lit, juste au-dessous. Je frissonne encore en y songeant et un froid m'envahit que les rayons de soleil n'arrivent pas à chasser. Cela fait peut-être plus d'un mois maintenant que la guerre aux rats a commencé. Je ne connaissais pas les rats. Je connaissais les mulots et les musaraignes. Leurs cavalcades dans le grenier de mon enfance. Je ne connaissais pas ces rats gros comme des chats et qui semblent être les maîtres de la ville. Cela fait un mois peut-être que les travaux ont commencé dans la maison du dessous, donnant sur le ravin. Et les marteaux et les perceuses ont dû faire fuir les rats jusque chez moi. Don Luis, le maçon qui y travaille chaque jour, a haussé les épaules quand je lui en ai parlé. Alors je me suis rendue à l'avenue Argentina. Depuis les fenêtres sales des bus passant par là, j'avais remarqué la grande pancarte où était dessiné un rat vaincu et la vitrine pleine à craquer de divers poisons. J'ai acheté toutes sortes de pièges et de poisons. J'ai bouché les trous que je pouvais boucher avec de la paille de fer. Mais rien n'y fait. Je retrouve les sachets de poison vides et les pièges collants mordillés sur le pourtour, comme si les rats se moquaient de moi. Peut-être me faudra-t-il apprendre à vivre avec les rats pour vivre tout à fait à Valparaíso ? Je frissonne encore. Je sais que tu frissonnes aussi, légèrement dégoûtée, en parcourant ma lettre.

Lasse et soucieuse, je me suis allongée sur le parquet chaud pour sentir la caresse du soleil. La poussière des termites tombée ces dernières heures fait comme du sable doré. La mer est si bleue au fond de la fenêtre ouverte. J'aimerais aller nager. La mer est si loin. Quelqu'un frappe à la porte. Je me relève d'un bond. Don Luis me sourit, une minuscule peluche dans sa grosse main de maçon. Il dit « Bonjour, voilà la solution pour les rats » et me tend la boule de poils

blanche et beige. C'est une minuscule chatte. Aux yeux bleu vif. « Elle est belle » je murmure. Mais déjà don Luis est descendu travailler dans la maison du dessous. La petite chatte titube dans la maison immense pour elle et glisse sur les céramiques disjointes par les tremblements de terre dans le couloir et la cuisine. Tu ris ou tu fais la grimace, je ne sais pas. Vivre avec un chat. Au grand jamais. Je n'y ai jamais songé, non plus, jamais, au grand jamais. Je verse un peu de lait dans un bol. Comme dans les livres. Il m'a semblé, ce jour-là, que les rats n'en feraient qu'une bouchée de cette petite chatte. Pourtant, sais-tu que depuis qu'elle est là, les rats s'en sont allés ?

Je l'ai appelée Lakutaia, pour une autre histoire que je te raconterai....

L'automne est là, 3 avril 2015

Chère Lou,

L'automne est arrivé en se planquant derrière l'été, leurs brumes et leurs ciels chauds entremêlés. L'an dernier, je n'avais pas su le voir venir. Car le soleil si fort encore, dans les après-midi bleus. Il faut se fier à de minuscules détails. Les quelques feuilles orangées tombées sur le bitume encore chaud de soleil. Ou les grosses chaussettes de laine des écolières qui attendent le bus en croquant dans des coings crus après les avoir saupoudré de sel. Elles laissent leurs chaussettes tire-bouchonner sur leurs chevilles dans la chaleur de l'après midi mais les remontent jusqu'aux genoux dans le froid glaçant du petit matin.

Or les derniers matins furent si glaçants. Depuis un mois peut-être, je mène la guerre aux rats. Et je tressaille à chaque aube pour

constater les dégâts du champ de bataille. Ils arrivent dans la nuit. Je les entends courir le long du mur derrière mon lit. J'allume la lumière et brusquement ils s'arrêtent. J'éteins. La cavalcade reprend. Je les imagine s'immobilisant brusquement dès qu'un trait de lumière filtre à travers les poutres de bois. Comme si nous jouions à 1, 2, 3 soleils.

Il y a des gros rats. De la taille d'un chat. Ceux-là viennent par le toit. Et puis des souris qui se faufilent par un trou dans le mur de la cuisine. Impossible à boucher. J'ai tenté de calfeutrer tous les autres trous avec de la paille de fer qui m'a griffé les mains. Mais c'est vain. Un interstice près d'une poutre. Une latte de plancher un peu tordue et les voilà qui se faufilent. Alors je sème du poison et des pièges. Car c'est étrange. Ils ne viennent pas manger mes provisions. Non, c'est comme s'ils venaient juste me narguer. Me rappeler que j'habite au bord du ravin, dans leur monde à eux. Ils n'étaient jamais apparus pourtant, auparavant. Ils sont venus avec la fin de l'été, quand ont commencé les travaux de l'étage d'en dessous.

Don Luis, le maçon qui travaille en bas, hausse les épaules, dubitatif. Il dit qu'il a jeté des kilos de poison en bas et qu'il n'a trouvé aucun rat mort. Ils ont dû aller mourir ailleurs. Mon voisin soupçonne que l'un d'eux ait crevé sous sa chambre. Car il y a une odeur terrible. Ici les rats passent d'une maison à une autre, entre les planchers de bois et la terre du ravin. J'imagine ta tête, dégoutée. Je sais. C'est dégueulasse ces histoires de rats. C'est dégueulasse parfois Valparaíso.

Et puis, un jour don Luis a frappé à la porte, une petite boule de poils soyeux dans le creux de sa paume. Il a souri et il a dit « voilà la solution ». Puis, il est parti. C'est une minuscule chatte qui dort en boule dans le creux de mon cardigan de laine pendant que je t'écris.

Tu ris. Je sais comme tu ris. Moi, vivre avec un chat ? Tu n'y crois pas. Peut-être, vois-tu, que je deviens tout à fait porteña. Depuis qu'elle est là, Lakutaia, cette minuscule boule de poils qui se glisse dans mes cheveux contre ma nuque la nuit venue, les rats s'en sont allés... Et je me fiche qu'ils aient emporté tout à fait l'été.

Essoufflée, 21 mai 2015

Chère Lou,

Je tremble encore un peu alors que je t'écris. J'espère que ça ne rendra pas mes pattes de mouches trop illisibles. Encore un des clichés que Mme Séité aurait barré en rouge. Mais ne vois-tu pas la petite mouche qui trempe ses ailes dans l'encre noire et vient fureter sur ce papier ?

Je tremble encore un peu, de cette impression d'avoir échappé à quelque chose.

C'était le 21 mai, aujourd'hui. L'an passé, je crois, déjà, je t'avais raconté. Les collègues qui résonnent des marches militaires. Le défilé et les chiens des rues qu'on planque la veille de peur que les militaires NE les tuent dans la nuit. Les militaires haïssent les chiens des rues qui viennent aboyer furieusement au milieu de leur parade millimétrée. Et puis la manif. Où toutes les causes se rejoignent. C'est un jour étrange pour Valparaíso. Où la rue résonne ? l'un après l'autre, des rythmes effrénés de batucada puis du pas de l'oie.

Comme l'an dernier, je suis descendue au matin, place Victoria. Entre les palmiers et la fontaine se formaient de petits groupes de militants. Autour, les rideaux de fer n'étaient pas encore tirés. Il y avait là les écologistes, les professeurs, les féministes, les Mapuches,

les jeunes communistes, le mouvement No más AFP, contre les fonds de pension, les étudiants de l'université de Playa Ancha, une poignée de militants de Revolución democrática et de Izquierda autonomista, deux partis créés après le mouvement étudiant de 2011. Eux avaient à peine assez de bras pour tenir leurs banderoles. C'était les étudiants qui étaient les plus nombreux. Il y avait aussi quelques personnes, comme moi, déambulant entre les banderoles violettes et noires des féministes ou le rouge et noir des étudiants anarchistes. Je marchais, les mains dans les poches, indécise, attendant impatientement que le cortège se mette en branle. Déjà que je ne sais comment attendre dans la ville. Mais c'est encore plus difficile quand il me faut attendre au milieu de militants riant entre eux.

Quand j'ai aperçu le calicot de « Mar par Valparaíso », je me suis rangée derrière. Mar para Valparaíso, en écho à Mar para Bolivia, c'est une campagne lancée par une poignée de citoyens dont de nombreux architectes et urbanistes pour revendiquer le droit à la mer, aujourd'hui confisqué par l'entreprise portuaire.

Bref, je me suis rangée là quand le cortège s'est formé. Nous étions très peu nombreux. De toute façon, c'était un petit cortège et puis, un petit parcours. Nous allions de la place Victoria au parc Italia, où attendaient, rangés en ordre de bataille, les flics avec leurs *guanacos*, les chars à eau et leurs *zorrillos*, les chars à gaz.

Le cortège s'est immobilisé. Quelques manifestants se sont égayés sur la pelouse dégarnie du parc Italia. Les batucadas dansaient. Il n'y avait encore aucune capuche. Mais autour, les rideaux de fer avaient été tirés. Un syndicaliste a pris le micro. J'ai traversé le parc pour rentrer chez moi. Je me suis sentie légèrement lâche de partir déjà. Mais une légère peur. Parce que je suis étrangère, je n'ai pas le droit

de manifester. Et à la fin de n'importe quel cortège, les flics chargent et arrêtent à tour de bras. J'ai pressé le pas en me rendant compte que la rue Victoria était déjà nassée. J'ai souri gentiment à l'espèce de Tortue Ninja se tenant près de la grille. Il me laissa passer. J'avais mis une jupe à fleurs. Les mains dans les poches avec seulement mes clés et ma carte d'identité. Pas de sac. Les sacs ça rend suspect et la légende dit que les flics parfois y glissent des cocktails molotov pour inculper... Les foulards aussi ça rend suspect. J'en avais un tout de même. Mon foulard jaune vif. Au cas où j'étais prise dans les gaz. Mais je suis partie bien avant. Dans l'avenue Francia déserte résonnait le son joyeux des batucadas. Aux coins, par contre, les Tortues Ninja. Vert kaki. Ici ce sont les militaires qui répriment les manif. Je remontais ma rue, quand j'ai entendu les premières explosions. Il n'y avait pas de flics autour de moi et je ne commettais aucun délit à être là, dans cette rue, avec ma jupe à fleurs et mon foulard jaune. Pourtant j'ai senti mes jambes se mettre à trembler et j'ai grimpé rapidement les dernières marches jusqu'à ma maison. Depuis ma terrasse, on distinguait les nuages de gaz tirés par les policiers. J'ai fermé toutes les fenêtres pour ne pas laisser l'odeur piquante pénétrer dans la maison.

Plus tard, j'ai ouvert l'ordinateur. Et c'était là, sur les réseaux sociaux. Un jeune manifestant entre la vie et la mort. Le jet d'eau du guanaco l'a visé à quelques mètres. Il est tombé brutalement à la renverse sur le trottoir mouillé en lâchant le drapeau rouge et noir qu'il portait enroulé, calé contre son épaule. Il était de dos.

Les flics disent qu'il a glissé. Ils disent que c'était un cagoulé. Je ne crois rien de ce qu'ils disent.

De te raconter, je ne tremble plus. La mouche a pris son envol.

Comme je regrette parfois la joyeuse tranquillité des manifs françaises. Où l'on ne craint pas d'être pourchassé par un lance-eau sans pitié.

24 mai 2015

Chère Lou,

Je reprends cette lettre quelques jours plus tard.

Je suis descendue, hier, par l'autre côté de la colline. J'allais rejoindre H. Commençait la nuit. Devant l'hôpital, une foule rassemblée. Des drapeaux rouges et noirs, des torches, des chants. C'est la famille, les amis et les soutiens de Rodrigo, l'étudiant touché. Il est toujours dans le coma. Il se débat.

Au travers des réseaux sociaux a été retrouvée une image de drone survolant la manifestation. On y voit le char-à-eau viser le corps, si près... Les flics ne savent plus quelle histoire raconter. Celui qui était aux commandes du char a été mis à pied. Les bons citoyens dénoncent l'étudiant anarchiste par la faute de qui, un honorable père de famille a perdu son travail. Le père de Rodrigo dénonce aussi la décision. Il dit que cet homme en kaki, à l'abri de son char, avait reçu un ordre. Il dit qu'il faut rendre publique le protocole de répression utilisé par les flics dans les manifs. Un protocole issu des techniques de répression de la dictature. Il dit que ce n'est pas seulement pour son fils. Il pleure. Le père est avocat. Un ancien militant des droits de l'Homme. Il s'est battu pour la démocratie dans les années 80. Il est proche de la Concertación, aujourd'hui au pouvoir. Il dit qu'il ne peut pas y croire. Il ne peut pas croire, qu'aujourd'hui, son fils puisse ne pas revenir d'une manifestation....

Le père dit : « Et que se passerait-il s'il n'était pas fils d'avocat ? »

Bachelet, la présidente, ne dit rien. Ils se sont battus pourtant, ensemble, avant. Pour la démocratie. Elle a même connu Rodrigo enfant. Elle ne dit rien. Elle est empêtrée dans de nombreux scandales de corruption. Son propre fils à elle, poursuivi. Les flics sont bien mieux considérés qu'elle. Elle ne peut rien dire. Elle a peur encore peut être. Dans le froid automnal, devant les grilles de l'hôpital, recouvertes de drapeaux rouges et noirs, quelques-uns veillent. Rodrigo est toujours dans le coma.

Carnet bleu

01/07/2015 Pía et Derek sont arrivés hier dans la maison d'en bas. La camionnette qui sert à transporter leurs instruments, garée au bas de l'escalier, remplie de plantes et de cageots. Nous sommes voisins maintenant.

06/07/2015 Il pleut. Première pluie d'hiver. Tant attendue. La pluie qui efface l'ivresse de la veille. Le Chili a vaincu l'Argentine. Le silence hébété de la ville. Puis les pétards, les cris, et les klaxons qui paraissent vouloir réveiller les gens de leur stupeur. Je regarde la pluie tomber, allongée sur mon lit. Sur l'écran, le non grec retentit. H. s'est embarqué ce matin pour le sud.

25/07/2015 Mes doigts gourds, gonflés, rougis encore. Pourtant cela fait des mois que je ne les plonge plus dans la mer glacée. Rien n'y fait. Je ne peux plus serrer mes poings. Je pleure à n'en plus finir.

01/08/2015 Les aloe vera fleurissent. Ça fait d'énormes fleurs rouges extraterrestres contre le mur de tôle. Je n'aimais guère cette plante aux griffes acérées. Mais cette drôle de fleur rouge sur le ciel d'hiver...

Tempête, 7 août 2015

Chère Lou,

Il pleut. Des trombes d'eau assomment la ville. C'est une démesure. C'est assourdissant cette pluie sur la tôle. Lakutaia s'est enroulée contre mon bras alors que je t'écris. Il me semble voir vaciller l'abat-jour de carton de la petite lampe, comme si le vent du nord s'engouffrait jusqu'à ma table rouge. Je n'ai pas allumé encore le petit chauffage à mazout. Il reste à peine un tiers du bidon. Et je n'ai guère envie de descendre jusqu'à la station-service aux néons bleus et au sol luisant d'essence et de pluie. J'enfile un autre pull, me ressers une autre tasse de thé brûlant. Lakutaia se rendort quand je me rassois. J'ai dressé sur un bout de papier la liste des choses à faire aujourd'hui. Mais au lieu de m'y atteler, je t'écris.

Dans la fenêtre, la baie se partage en bandes de couleurs. Comme si l'eau de la pluie n'arrivait pas à se mélanger à l'eau salée. Il y a d'abord une bande couleur café au lait, le long de la ville. C'est l'eau mêlée à la terre des escaliers, aux bouts de rouille emportés par le vent, à la poussière des fenêtres enfin nettoyées. Ensuite, ça fait une bande verte, d'un vert turquoise laiteux. Un peu comme ces images de glaciers qui fondent. Comme si la pluie tiède venue du nord érodait doucement le bord de la ville incrusté de sel, en une sorte de turquoise laiteux. Puis, c'est une immensité bleue sombre, le bleu acier dur et salé d'une mer d'hiver. Je vais essorer la serpillière coincée sous la porte-fenêtre qui donne au nord. Le petit chat s'étire. Je me rassois. Il se rendort. Le thé est refroidi déjà. Soudain, la lumière s'éteint, sous le petit abat-jour de carton fabriqué avec Pía. Par la fenêtre, pourtant, je distingue des maisons éclairées dans le

cerro Mariposa. Je sors du côté du passage. Tout à fait sombre. Une coupure dans la colline. Il faut attendre maintenant. Sous la bouilloire, la flamme jaune et bleue du gaz semble réchauffer la maison obscure. Je laisse là cette lettre et je vais me blottir sous la couverture rouge avec une autre tasse de thé. Cette nuit, j'ai dû repousser le lit de l'autre côté du mur à cause de la fuite qui gouttait sur l'oreiller. Mais, allongée dans l'autre coin, je vois quand même la mer au travers de la porte-fenêtre de la terrasse. Tout me semble être devenu gris sombre maintenant, la mer, le ciel, les arbres, même la rouille des toits. Le petit chat me rejoint sur la couverture rouge. Nous attendons que la lumière revienne.

Je reprends cette lettre un jour plus tard alors que la pluie s'est tue. Hier, en abandonnant ta lettre, je suis descendue chez Pía et Derek. Nous avons fait du thé, encore. Ils n'ont pas hésité à vider leur bidon de mazout. Leurs chats se sont étirés sur le tapis, autour du rougeoiement du petit chauffage. Pía a eu envie de faire une tarte au citron. Son four marche au gaz. Une amie de Derek, de là-bas, des États-Unis, était là. Elle est en voyage. Derek est en tristesse, lui. Il vient de perdre son grand-père. Il ne veut pas en parler. Il a pleuré, après, quand, il y a deux jours, a disparu Chirriun, leur petit chat noir espiègle. Ils l'ont retrouvé mort dans le ravin. Pía dit que c'est la mort aux rats laissée là par ceux des Eaux et Forêts. Moi je dis que c'est Sarkozy, le petit chien noir hargneux. On s'est passé à tour de rôle la jatte avec les blancs pour les monter en neige. Il m'a semblé que le jour commençait à s'éclaircir. Le gris du ciel, le rougeoiement du chauffage, le jaune vif de la tarte au citron et le blanc de la meringue... Derek a fouetté les blancs comme s'il s'acharnait sur sa batterie à la fin d'un concert. Nous avons mangé la tarte encore chaude. La meringue était collante et sucrée. Pía a chanté une

chanson mexicaine qu'elle venait d'aimer. L'amie de Derek a chanté en anglais, doucement... Comme si nous étions au milieu d'une forêt enneigée, au nord de l'Amérique. Dehors, la pluie a cessé soudainement. Le vent du nord, lui, ne se fatiguait pas encore. La lumière n'était toujours pas revenue. Nous avons enfilé ce que nous avons de plus imperméable et nous sommes sortis, pour nous approcher de la mer.

Les rues étaient désertes, jonchées de parapluies noirs retournés. Des baleines tordues et des toiles déchirées dépassaient des petites poubelles vert kaki. Avant, il y a bien longtemps, au temps des légendes peut être, il existait à Valparaíso le métier de réparateur de parapluie. Maintenant, avec les premières gouttes, apparaissent sur le trottoir des vendeurs à la sauvette, chargés de parapluies chinois. *Luka*¹ le parapluie. Du plastique et du nylon qui se brise et se déchire au premier coup de vent, auquel on s'arc-boute encore un moment puis qu'on jette dès que cesse la pluie. En suivant ces bouts de parapluies épars, nous sommes arrivés au quai Barón. Des vagues couleur café au lait grondaient encore. Le vent tiède du nord nous fouettait le visage. J'ai senti qu'un bout de meringue avait séché au coin de mes lèvres. Défiant la houle, nous avons presque couru pour contourner la Tornemesa et rejoindre la plage de Portales. Mes bottes, déjà, prenaient l'eau. Nous étions seuls sur le sable mouillé. Alors une brèche de soleil s'est ouverte dans le ciel sombre. Et c'est comme si le gris du jour reprenait des couleurs. Tu sais, un peu comme ces photos en noir et blanc qu'on colorie. Mais des couleurs vives, flashies. L'ocre doré du sable contre le vert émeraude de la mer, le jaune et rouge des barques des pêcheurs, les mille couleurs des collines, derrière.

i *Luka* :1000 pesos

Pía s'est arrêtée brusquement dans le sable mouillé. Et elle a dit :
« C'est comme si on voyait Valparaíso en HD ».

Un gros rat a détalé quand nous avons traversé le petit port de pêche désert pour rejoindre l'avenue du bus. Celui-ci fonça dans les rues vides. La nuit tombait déjà. Nous étions sans heure. Nous allions nous arrêter à avenida Francia quand Derek a levé les yeux vers notre colline. C'était une tache noire au milieu des autres collines parsemées de loupottes. Le courant n'y était toujours pas rétabli. Nous sommes restés dans le bus pour aller à Cumming, boire un *navegado*, tu sais le vin navigué, ce vin chaud chilien, mer sombre et sucrée où naviguent des tranches d'oranges... Nous avons recommandé encore et encore des pichets jusqu'à l'ivresse sucrée en écoutant les guitares, les boléros et les cuecas d'une époque passée. Et ce matin je t'écris. Lakutaia est à nouveau blottie tout contre moi. Le ciel est encore gris. Il ne pleut plus. La lumière est revenue. C'était juste un camion qui avait glissé sur la chaussée mouillée défonçant le poteau électrique d'en bas de chez nous. J'ai regardé la météo marine. Une autre dépression arrive dans les prochaines heures. Il y aura du vent du nord plus fort encore et de la pluie assourdissante. J'ai essoré les serpillères, vidé les casseroles, laissé mon lit contre le mur sec et je suis descendue remplir le bidon de mazout.

Carnet bleu

10/08/2015 Le jaune mousseux des boutons de mimosas contre le ciel gris de ma cuisine. Le jaune mousseux des boutons de mimosas contre le ciel gris de la ville. Un couteau dans mon sac, je coupe des grandes branches et j'en fais des bouquets que Lakutaia hume avec circonspection.

15/08/2015 Retour en France. L'été des autres. H. au sud toujours. Je me sens si pataude dans mon pays revenue. Retrouver bientôt les cargos qui manœuvrent à ma table de petit déjeuner.

03/09/2015 Revenue. Le ravin disparaît sous le jaune orangé des capucines et le violet des fleurs qui, telles le liseron, s'enroulent autour des poteaux mais dont je ne connais pas le nom. Le ciel se zèbre de cerfs-volants. J'achète des petits pains chauds que je tartine d'avocat écrasé.

26/09/2015 Il y a du vent dans le téléphone. Du vent de Chiloé. La voix de H. entrecoupée qui raconte en riant comme il s'enfonce dans la vase quand il doit rejoindre le bateau. Lui qui est capitaine découvre la marée. Je devrais peut-être rire avec lui mais je raccroche brusquement en prétextant le vent. Je ne veux pas être femme de marin. Je vais retirer les mauvaises herbes dans la baignoire débordant de coriandre et de géraniums roses maintenant. Lakutaia s'amuse à en faire le tour, en équilibre sur le rebord de faïence blanc. Passe un papillon jaune, elle veut l'attraper, trébuche et atterrit entre les griffes de l'aloé vera.

Toucher terre, 2 octobre 2015

Chère Lou,

Traverser le parvis. Je serre peut-être mon sac un peu plus fort contre moi. Une très légère peur que je chasse en gravissant d'un pas pressé les longues marches gris pâle, presque blanches. L'église, elle aussi blanche au bout de la place rectangulaire, paraît comme enchâssée entre les maisons et ce mur de ciment du supermarché. Avant, l'église regardait l'horizon de la baie. La houle du Pacifique

venait se briser à quelques mètres de son parvis de sable. Il y a si longtemps. Ensuite il y eut des hangars pour entreposer des marchandises. Puis des hôtels, des bars, des commerces se sont érigés autour. Des immeubles luxueux de marbre et de bois rares collés à des cabanes de torchis. Les bâtisses hétéroclites, bruisant des cris du commerce, du trafic et de la fête, entouraient l'église, comme une couronne. Elle s'appelle la Matriz, cette petite église simple, aux traits carrés et au clocher de bois peint en blanc. Ce fut la première église de Valparaíso. Et comme la ville, elle fut maintes fois détruite et maintes fois reconstruite.

Quand l'Unesco vint en 2003, elle fut classée. Ce qui n'empêcha pas la construction d'un supermarché démesuré, empiétant sur le parvis, brisant la ronde des maisons colorées autour de cette tache blanche, carrée. Ce qui ne changea rien à la misère du quartier.

C'est là le cœur du vieux quartier du port. Une des blessures de la ville. C'est là qu'il y eut le plus de splendeur, là que la fête s'est poursuivie, malgré le canal de Panama, là qu'est née la bohème. C'est là que la ville s'est retrouvée à l'abandon. Le couvre-feu de la dictature, les conteneurs qu'on débarque désormais à la va-vite. Les équipages réduits à une poignée de marins philippins qui ne font plus escale. Et à Valparaíso, nul autre homme ou femme de la mer n'est venu faire vivre ces lieux. Alors doucement, le quartier a sombré dans l'abandon. Sans jamais pour autant abandonner tout à fait. Tu sais, voilà, Valparaíso c'est la perpétuelle décadence. Une ville qui aurait dû mourir. Mais qui survit dans la décadence perpétuelle. Certains poètes célèbrent cette manière d'habiter la ruine. Moi je n'aime pas cette idée. Je ne crois pas non plus que j'aurais aimé la Valparaíso splendide du 19^{ème}, affairée, sans cesse préoccupée par la Bourse et les modes venues d'Europe.

Je ne porte pas la nostalgie de cette splendeur-là. Mais je porte la nostalgie de la mer. Quand la mer entrainait dans les bars avec ses aventures colportées par le rhum. Quand on rêvait du Cap Horn ou de Californie assis au bord du quai. Quand on ponçait les chaloupes des baleiniers sur la plage des Torpederas. Non. Je ne sais pas si j'aurais aimé les baleiniers. Peut-être aux temps d'avant, d'avant l'invention du harpon qui explose dans la nuque des baleines. Je ne sais pas.

Je sais que je porte la nostalgie d'un Valparaíso sans doute réinventé sous la bruine bretonne. Et je ne me résigne ni à la ruine, ni à la décadence. Je t'écris ça, c'est facile maintenant. Mais peut-être, en fait, que je commençais à m'y habituer. Ce fut l'incendie je crois. Valparaíso pouvait disparaître. Je la croyais immortelle. Je croyais, voilà, que la décadence la protégerait à jamais de la mort. Je n'avais pas vu comme la misère, telle une plaie de termites, l'avait rendue si vieille, si fragile.

En marchant vers le parvis, je scrute les fenêtres de bois galeux, les portes tordues entrouvertes sur d'immenses escaliers aux marches cirées, usées par ceux et celles qui les ont empruntés. Puis je détourne le regard. Je serre mon sac un peu plus contre moi, malgré moi. Il n'y a rien à prendre dans ce sac. Mais l'impression de n'être qu'une proie dans ces rues étroites et sales. Une gringa. Que tous ont remarqué passer. Je traverse le parvis d'un pas que je voudrais sûr. Sur le côté de l'église, la paroisse. La lourde porte de bois est ouverte. Du bois sombre, un Christ décharné, des fleurs de plastique grises de poussière. Un banc. Et un large escalier en colimaçon.

Je m'assois sur le banc, indécise. Je sors mon carnet et commence cette lettre. Peu après, le peintre Gonzalo Ilabaca arrive.

Je le reconnais. Il hoche la tête en souriant et sans me demander ce que je fais là, il me fait signe d'emprunter l'escalier. En haut, au bout d'un étroit couloir à la peinture beige écaillée, une grande salle où résonnent les voix. Une table en U, des chaises en vrac. Des hommes arrivent. Peu de femmes. Il faut se présenter. Je ne sais comment me présenter. Certains disent « *Nacido y criado en Valparaíso*ⁱ », d'autres disent « citoyens », d'autres disent « avocat, architecte, urbaniste, ingénieur, graphiste, poète, homme d'affaires, journaliste, voisine, sociologue, psychologue, musicien, propriétaire d'un restaurant... ». Moi je dis juste Agathe. Je ne sais que dire d'autre. Une fois le tour de table terminé, nous travaillons par ateliers, armés de post-it et de feutres. Daniel, l'architecte trentenaire qui a provoqué cette réunion passe d'un groupe à un autre, enthousiaste. J'ai l'impression de me retrouver dans une énième réunion militante. De celles que j'ai fui. Je songe que je ne reviendrai pas.

Pourtant, en m'éloignant sur le parvis maintenant sombre de nuit, il y a quelque chose. Je ne saurais te dire. Quelque chose qui fait sens. Se réapproprier la ville ensemble. Se réapproprier la mer pour pouvoir se réapproprier la ville. Se réapproprier la mer pour que ne brûle plus jamais la ville. Juste après l'incendie, Gonzalo Ilabaca a peint un homme décharné en flammes et aux yeux fous. Sur ses épaules des maisons en feu, des grues en feu. Échoué sur sa tête, un cargo lui aussi en feu. « Lève-toi, Valparaíso » est-il écrit en travers du tableau. Car même les cargos finiront par prendre feu si tout continue ainsi. Je retournerai peut-être à ces réunions. Le Pacte de la Matriz, cela s'appelle. Tu vois, j'ai remis un pied sur un terre, c'est un bout de trottoir un peu sale mais c'est la terre tout de même.

i Né et élevé à Valparaíso

Carnet ocre

10/10/2015 Écrire au matin. S'occuper du jardin. Pestos de basilic et de roquette. Confiture de fraises. 1000 pesos les 5 kilos. Compter chaque sou. Sur le fil de la précarité. Mais vivre ici, avoir du temps pour écrire. Sur le fil.

17/10/2015 Assise sur le banc de la terrasse, contre la tôle chauffée. Lakutaia paresse à l'ombre des fraisiers. Je couds des triangles de tissus pour en faire une guirlande. J'attends H. Je deviens celle qui attend. Il revient de mer. Je couds en jetant un regard à la rue, en bas. Peut-être verrais-je surgir sa haute silhouette. Il sentira la mer et le gazole. Peut-être la bière s'il s'est arrêté sur la route. Moi je sens le parquet que je viens de cirer et le gâteau breton. Je voudrais sentir la mer. Avoir les cheveux ébouriffés et des bleus sur la peau qui disent la houle et le vent. Je voudrais rentrer de mer. Et non être là à coudre à ma terrasse. Je ne veux pas devenir femme de marin. Je ne veux pas attendre H. Je ne veux pas. Je l'écris encore. Je ne veux pas. Et pourtant, je l'attends en me piquant les doigts sur l'aiguille maladroite. Ça fait des minuscules taches de sang sur l'ourlet des triangles. Je me déteste presque pour ça.

La voisine qui fume, 21 octobre 2015

Chère Lou,

Encore une non-lettre. Juste une histoire.

Sa silhouette noire se découpe contre le bleu du ciel. Elle est assise sur les marches sales devant le pas de sa porte, à côté du lion, ce grand chien poilu, jaune orangé, qui la suit partout. Sa porte de bois gondolé, à la peinture craquelée, est entrouverte.

Je distingue le vieux parquet usé, l'éclat d'une télévision, des affiches défraîchies... Je détourne le regard, gênée, et il se cogne alors contre les tôles recouvrant la vieille maison. Elles furent d'un bleu joyeux et éclatant, comme le ciel d'aujourd'hui. Et comme le ciel, maintenant, qui commence doucement à se défaire du soleil, elles ont rouillé et se sont assombries. Je détourne encore la tête pour regarder mes pieds glissant sur les marches de béton qui s'effrite. Mais elle est là. Toute de noire vêtue. Sa chevelure noir jais se confond avec son pull à col roulé, bouloché, usé et détendu par les lavages. Elle est assise, dos à la colline, face à la mer. On la distingue entre les toits de rouille. La mer est un bleu qui se mêle au ciel. Quand passe un voisin, elle fait un signe de tête. Parfois elle lance un salut. Un salut rauque. Elle a une voix grave, de fumeuse. Elle fume lentement. Le coude appuyé sur son genou, son poignet fait un angle vers le ciel, d'une manière élégante et nonchalante qui détonne avec la pauvreté crasse autour. On dirait qu'elle est dans le bar d'un hôtel de luxe, à attendre quelqu'un. Elle boit un whisky ou un gin peut-être et écoute d'un air mélancolique le pianiste de jazz... Le barman la regarde, il la trouve belle encore. Il cherche à deviner la raison de sa mélancolie. Elle s'est peint les yeux en noir. À l'eye-liner. Elle se maquille les yeux chaque jour. Comme un geste pour ne pas se résigner. Non, ce n'est pas au bar d'un hôtel de luxe où l'on écoute du jazz qu'elle attend. Elle attend, adossée nonchalamment au comptoir d'un vieux bar du port. Peut-être le Flamingo rose ou bien le Roland Bar, tels que je les imagine. Elle sirote du rhum et se laisse regarder, feignant l'indifférence, par une troupe de marins. Des mots étrangers, ivres et sans retenue, volent dans la semi-pénombre à peine troublée par le néon rose qui clignote au-dessus d'elle. Elle a cette mélancolie des femmes photographiées par Sergio Larrain. Ces femmes qui brillent la nuit, ces femmes aux corps déjà lourds et fatigués, aux paupières

surchargées de noir, ces femmes que rendent désirables le regard des hommes autour.

Elle est assise sur son perron sale, face à la mer. Le Flamingo Rose et le Roland Bar ont fermé depuis longtemps déjà. Les marins ne s'arrêtent plus à Valparaíso. Chaque jour, elle se farde les paupières de noir pour aller s'asseoir devant la gare routière où elle vend des paquets d'*alfajores*ⁱ qu'elle empile sur des cartons. Tout à l'heure, elle s'y rendra. Elle sent déjà l'odeur de la friture des beignets et des *empañadas*ⁱⁱ, le pas pressés des passants qui ne la voient pas, la fumée des petits bus qui foncent, la rumeur de la ville autour. Tout à l'heure elle y descendra. Pour l'instant, elle fume lentement, assise face à l'océan le plus vaste du monde, si bleu encore malgré la nuit qui tombe. Elle ne voit pas la rouille autour, ni les sacs de plastique sales jonchant l'herbe haute du passage, ni les poutres brûlées de la maison en ruine, juste en face de la sienne, elle ne me voit pas qui dévale l'escalier. Elle est ailleurs. Adossée à un bar imaginaire. C'est une femme en noir qui attend. Ce n'est pas le noir triste et sec des femmes face à la Méditerranée. C'est une femme de Valparaíso. Légèrement vulgaire. Libre. Et prisonnière d'une précarité dangereuse. Elle fume et je crois l'entendre raconter cela. Les années envolées dans la fête et l'insouciance. Le corps fatigué par les mains des hommes et les escaliers. Mais le regard toujours rivé à la mer, si loin de la poussière de la ville. Comme si un jour, l'océan allait venir la chercher. En attendant, elle écrase son mégot contre le béton effrité du pas de sa porte et le laisse là, indifférente à la saleté. Elle vérifie son smartphone. Le repose. Le lion relève la tête puis la repose à son tour. Personne ne les attend à la gare routière.

i Petits macarons chiliens fourrés à la confiture de lait

ii Chaussons chiliens fourrés au fromage ou à la viande

Du phare au cimetière en passant par la Suède,
30 octobre 2015

Chère Lou,

J'attends à l'angle de Francia et de Pedro Montt. Il n'y a pas d'ombre dans laquelle attendre. Je sens déjà mes pieds nus poisseux de chaleur et de poussière sale dans mes sandales avachies. Ma sacoche alourdie par ma veste de cuir me scie l'épaule.

Je fais mine de regarder les titres racoleurs des journaux accrochés avec nombre de pinces à linge autour du kiosque. J'ai déjà parcouru toutes les couvertures gris jaune, décolorées par le soleil. Je ne sais toujours pas attendre.

J'aperçois enfin la silhouette de Linée. Elle arrive depuis Errazurriz, en souriant. De cette démarche balancée, faisant passer ses rondeurs d'un pied sur l'autre. Elle porte son sweat fleuri, son jean noir moulant, ses baskets de lycéenne et son petit sac à dos. On dirait oui, qu'elle s'est échappée d'une salle de classe ennuyeuse et qu'elle savoure la liberté défendue du soleil, hors les murs, un jour de pleine semaine. Personne n'imaginerait que sous son sweat de coton fleuri elle attend un enfant. Ni qu'elle ira chercher sa fille aînée à l'école tout à l'heure. Et moi, je ne veux croire que dans quelques jours elle repartira pour la Suède.

Nous grimpons dans le bus pour Playa Ancha. Playa Ancha c'est la colline où s'échapper. Se rendre à Playa Ancha, c'est comme faire un pas de côté. Je t'ai déjà raconté ça, je crois, dans les lettres du début, quand je prenais le temps encore de te raconter la ville. Je me perdais dans Playa Ancha à la recherche d'un endroit où habiter. C'est de là-

haut, je crois, qu'on peut être le plus près de l'océan. Celui qui tonne, rugit et se fracasse contre la terre comme s'il ne savait plus la caresser après tant de mois passés en mer.

Le petit bus nous brinquebale déjà en fonçant dans Pedro Montt. Puis les conteneurs et les barbelés. La misère du vieux quartier du port autour. Nous fonçons le long de la mer sans avoir à peine le temps de l'apercevoir et le bus déjà grimpe la colline. Linée me raconte peut-être ses préparatifs de voyage. Je ne sais plus. Ils arriveront avant la nuit d'hiver en Suède. Elle trouvera du travail. Andrés, lui, apprendra le suédois. Amélie, sa fille aînée, née d'un autre père, ira à l'école suédoise. Linée raconte comme s'ils partaient en voyage d'été. Elle sait pourtant qu'ils regretteront la lumière du Sud. Cette manière de vivre les mains dans les poches. Alors, ils reviendront.

Linée oscille sans cesse entre la douceur grise et efficace de la Suède, et le désordre joyeux et lumineux d'ici. Elle ne peut lâcher ni l'un ni l'autre. Comme en perpétuel exil. Mais il n'y a aucune tristesse dans ses pas. Elle est de ces femmes qui se laissent porter par le vent. Elle est d'ici, de là-bas, elle ira ailleurs. Un mélange de neige et de Pacifique. Comme Amélie, l'enfant qu'elle attend sera peut-être aussi un mélange de plage colombienne turquoise, du Pacifique rageur de Valparaíso et des lacs tranquilles de Suède. Elle ne lui donnera pas le goût de la terre, ni ne lui parlera de racines. Seulement de l'immensité de la mer et de la douceur des lacs, et puis ici et là des lumières de villes qui clignotent et où attendent celles et ceux que l'on aime. Des routes aussi peut-être, des routes à traverser à pied, à moto ou en camion et où naissent les enfants.

J'écoute Linée avec fascination. Moi qui enfonce mes ongles dans la terre parfois pour me défaire du sel de la mer, où je redoute de me perdre à jamais. Le bus s'arrête brutalement devant le cimetière. Les deux portes s'ouvrent dans un chuintement désagréable. Nous sommes les dernières à descendre.

Il faut poursuivre à pied vers les hauts murs de ciment de la Marine. Il n'y a pas de trottoir le long de la route de pavés disjoints recollés avec du bitume. Je manque de trébucher. À l'entrée de l'enceinte militaire, un jeune marin en uniforme impeccable nous toise. Nous passons la barrière blanche et rouge. Puis nous lui tendons nos cartes d'identité à travers la vitre ouverte de sa guérite. Accrochés derrière lui, un drapeau chilien et le portrait du commandant en chef des forces armées. Il examine longuement nos cartes. Note quelque chose sur un registre. Puis il relève la tête pour nous annoncer qu'il n'y a pas de visite du phare en ce moment. Je tente d'insister doucement, en forçant un peu sur mon accent français. Il repousse la vitre puis saisit le téléphone. Raccroche. Compose un autre numéro. Nous attendons. Le soleil est toujours aussi fort mais le vent du sud déjà se lève. Le marin fait glisser la vitre de sa guérite. Nous pouvons passer mais il n'y aura pas de visite guidée. Nous le remercions. Déjà il referme la vitre, note l'heure et place nos cartes d'identité dans un tiroir de bois aux cases rangées par ordre alphabétique. Nous traversons des allées silencieuses, au gazon impeccable, tracées au cordeau entre les bâtiments militaires, d'un jaune pâle. Un peu partout le drapeau chilien et puis des plantons en uniforme. Enfin, le phare. On dirait un jouet à vrai dire, tant il me semble petit. Un étage, à peine. Deux bandes rouges. Nous grimpons l'escalier de fer en colimaçon, un peu comme on grimpe dans une cabane.

Aux murs sont accrochés quelques photos d'autres phares. Il y en a plus dans le musée, nous dit le matelot que nous suivons en nous désignant par une lucarne la minuscule maisonnette de crépi qui fait office de musée, à quelques pas du phare.

Puis nous sommes sur le balcon métallique. Il est si étroit que nous ne pouvons nous croiser. D'une voix sans entrain, le marin nous explique le fonctionnement, les tours de garde pour l'allumer et l'éteindre chaque jour. La corne de brume. Puis il redescend. Il nous attendra en bas.

J'ai enfilé ma veste de cuir. Le vent glacé me fait frissonner. Nos cheveux volent. Nous nous accoudons, l'une contre l'autre, sans un mot, face au Pacifique. D'ici nous voyons les falaises et la houle. Ça casse, ça se brise. Les gerbes d'écume font briller le soleil. Le vent s'en empare et joue avec les flocons mousseux juste avant qu'ils ne disparaissent. Une autre vague approche. Menaçante. Joueuse. Je me demande d'où vient cette houle. D'Australie peut-être. Et juste au bord, à quelques pas du phare, le cimetière dont on devine les fleurs de plastique, les drapeaux de foot et les photos ternies par le soleil et gondolées par le sel de la mer. Les morts enterrés face au vivant. La houle en contre-bas du cimetière, la houle qui va et vient, comme pour emporter les âmes, le vent qu'aucune falaise ne peut contrer et la lumière du phare qui balaie la nuit, on ne sait plus pour qui, si pour les âmes égarées ou si pour les rares bateaux, en mer, qui se guident encore à leur lumière... Est-ce la porte de l'au-delà, ou celle de Valparaíso ? Est-ce la porte de derrière, par là où l'on s'en va ?

J'ai pris une photo ce jour-là. Une dernière photo avant que Linée ne s'envole pour la Suède. Nous avons dû demander au marin qui nous accompagnait car nous apparaissions toutes les deux sur l'image.

Je voulais te l'envoyer mais je ne retrouve plus la photo. C'est étrange. Je m'en souviens pourtant. Je m'accroche à la balustrade métallique rouge, alors que ma jupe turquoise vole dans le vent. Linée, elle, a les mains dans les poches, son sweat zippé jusqu'au cou. La mer moutonne derrière, et nous sourions dans le soleil. Sur l'une des photos, je crois, une mèche de cheveux vient barrer mon visage. Sur l'autre nous sommes floues. Je crois me souvenir de cela. Je ne retrouve pas les photos. Comme s'il ne fallait pas figer cet instant. Pour ne pas basculer dans cet autre monde, l'océan immense rugissant en dessous des tombes creusées dans la terre et le phare, dernière sentinelle...

Carnet ocre

14/11/2015 Mon pays en guerre. Ils disent qu'il faut continuer d'aller danser, de faire la fête. Ils disent qu'il faut refuser la peur. Ils votent l'état d'urgence. Mon pays en guerre ?

20/11/2015 Solitude glacée. Comme si j'étais trouée et que par là s'engouffrait le vent du sud glacé qui secoue la tôle du toit et fait valser les légères ailes de termites dans le soleil.

Lendemain heureux, 27 novembre 2015

Chère Lou,

Merci, merci pour ton message. Je l'ai reçu hier, au réveil. Je m'étais dans la lumière du matin. Par la fenêtre, je voyais le jour bleu. J'ai vu, un instant, les peintres en équilibre sur leurs escabeaux coincés entre les escaliers et les ravins, peignant la voûte du bleu de lapis lazuli qu'ils avaient passé des heures auparavant à piler au mortier...

C'était un tel bleu, sais-tu, le ciel, hier. Un bleu réinventé par les hommes. Du bleu pour mon anniversaire. Je n'osais y croire tout à fait. C'était mon troisième anniversaire ici. Toujours dans le bleu. Je ne m'y fais pas. Mon jour d'anniversaire est gris sombre, froid et douillet. On le fête autour de la cheminée, dans la nuit trop tôt tombée. Ou dans le recoin d'un bar avec de la bière de Noël. On ne peut pas jouer dehors, le jour de mon anniversaire. Le ciel pique de froid, la terre nous éclabousse de boue. Il faut un peu forcer la joie, le jour de mon anniversaire.

Mais ici, de l'autre côté du monde, jour bleu. Une tarte aux abricots. De l'orange vif sur le bleu du ciel. Une robe d'été. Mes sandales dorées. À l'envers du jour gris sombre mais doux de l'enfance. Aller nager. Le sel de la mer glacée sur ma peau. La dureté du soleil éblouissant. Des petits gestes pour ne pas sentir la solitude. Les messages des amis trop lointains. Le soir, la nuit tiède sur la terrasse. Derek fumait, accoudé à la balustrade, face aux loupiotes des cargos. Pía a chanté. Nos lèvres assombries par le vin. Je suis allée dormir les cheveux encore plein de sel. C'est un peu comme si, ici, je jouais à avoir mon anniversaire un jour d'été...

Assise à la table rouge, 14 décembre 2015

Chère Lou,

C'est peut être tout à fait la routine. Arroser les plantes le soir venu, cirer le parquet encore et encore en espérant que l'odeur fasse fuir les puces. Une barrière de menthe plantée devant la maison. Les puces envahissent la ville avec le début de l'été. Comme les ailes de termites que je retrouve sur le parquet au matin, traces de leur ballet

de la veille. Je balaye. Secoue la poussière. Je répare aussi. Il me faut m'occuper les mains. Et entre ces temps-là je fabrique une carte des naufrages. Une carte illustrée qui raconte une autre ville, une ville tournée vers la mer. Qui pillait les bateaux échoués pour se fabriquer des cabanes ou se confectionner des nouvelles robes. Qui assistait aux naufrages depuis la plage, comme on assiste au spectacle. Une ville qui n'aurait jamais dû être port. Une ville de naufragés. Ils avaient traversé le détroit de Magellan ou les tempêtes du Pacifique et ils faisaient naufrage là, au mouillage, dans cette baie qu'on leur avait promise... Certains étaient encore ivres dans les ruelles du port quand leur navire se faisait rosser sur la côte. D'autres tentaient de rallumer les chaudières, de démêler les ancres mais il était souvent trop tard pour faire face à la furie du vent du nord et aux vagues qu'il levait. Je lis cela dans des ouvrages d'historiens. Des briques de pages énumérant les navires coulés là. Plus de 500 épaves... Sous les lumières glaçantes et silencieuses de la bibliothèque du Congrès, je fais des croix sur la carte de Valparaíso que j'ai esquissée. Retrouver les plages sous les rues d'aujourd'hui. Ce ne sera pas tout à fait précis. Comme une carte aux trésors un peu énigmatique... Juste pour dire : ici il y a un trésor. Une ville oubliée sous les pavés et sous la vase, là sous du bleu que parfois vous regardez. Combien d'épaves sous nos pas ? Combien de naufragés dans les collines ? Combien de bouts de ces histoires salées dans nos maisons ?

Qu'est ce port impossible que les navires doivent fuir quand approche la tempête ? C'est là peut-être qu'est Valparaíso. Dans cette idée d'un impossible auquel on ne se résigne pas. Une ville impossible qui n'avait aucune raison d'exister. Des collines trop abruptes. Une baie trop profonde et trop exposée au vent des tempêtes. Et pourtant, des hommes ont voulu la faire exister.

Ils ont fait reculer la mer et ont construit mille escaliers. Comme dans un conte. Et c'est peut être pour ça qu'elle existe d'abord dans l'imaginaire. Que la misère et la ruine ne l'anéantissent pas. Il était devenu impossible de vivre ici après Panama et les conteneurs. Mais certains sont restés. À jouer aux cartes sur la place O'Higgins, chanter de vieux boléros, vivre dans des vieilles bâtisses d'armateurs déglinguées et ouvrir des bars sous le couvre-feu de Pinochet.

Mais l'incendie. Il n'était pas impossible que la ville flambe. Il n'était pas impossible qu'une poignée de bureaucrates corrompus lui confisque à jamais la mer. Or, sans la mer, on ne peut plus vaincre l'impossible... C'est ce bleu immense, au pied des collines, dans les fenêtres sales des bus, qui permet de croire à après. « Que serait-ce Valparaíso sans la mer ? » demande Gonzalo Ilabaca. « Imaginez, un instant, ces collines sans la mer... » Un frisson nous parcourt.

Sans la mer, Valparaíso est misère, une ville abandonnée qui part en poussière. Le silence se fait autour de la grande table en U de la salle de la paroisse de la Matriz. Quelques soupirs peut-être je ne sais plus. Je ne sais plus très bien non plus pourquoi je me rends à ces réunions hebdomadaires. Je ne participe ni aux recours juridiques ni au lobbying politique. De toute façon, rien ne mène à rien. Même le rapport critique de l'expert de l'Unesco est balayé par le ministre des transports. À quoi bon déterrer des restes de naufrages quand on pourrait accueillir des post Panamax ? Les portes sont fermées. Le terminal 2 se fera. Inéluctablement. Impossible de combattre le progrès. Je gribouille sur mon carnet où je ne note rien. Soudain, quelqu'un dit « Et si on prenait d'assaut la municipalité ? » « Comment ? » sourit un autre. « Dans cinq mois, ce sont les élections municipales... » Autour de la table, un à un, chacun commence à sourire et hocher la tête. L'un dit « c'est impossible. »

Les autres répondent : « Allons-y... » Moi je referme mon carnet et je m'en vais, je m'en retourne à mes naufrages. Je ne veux pas vivre de campagne électorale. Je ne veux pas de ce cambouis. Tout est si corrompu ici, sais-tu. Comment remporter une élection sans se corrompre ? Toi peut-être, tu y croirais... Moi je retourne à mes naufrages.

Odeur de sucre et de soleil,
23 décembre 2015

Chère Lou,

Une odeur de sucre s'accroche au soleil qui traverse la maison. Des macarons sèchent, alignés sur la plaque beurrée. Des lignes de coques blanches, fragiles, délicates, brillantes. Mes gestes sont fébriles. J'essuie mon front moite du revers de ma main encore tachée de meringue collante. Ma main, je l'essuie sur ma robe rouge. Je jette la poche à douille poisseuse dans l'évier et je commence à sortir les ingrédients pour la ganache. Ce sera juste une ganache au chocolat. Des macarons blancs et noirs. Barbara aime pourtant les couleurs vives de ces biscuits ronds et lisses qui sont devenus à la mode ici. Des Français se sont installés et vendent dans les cafés chics de petites boîtes d'assortiments colorés. C'est minuscule, élégant et hors de prix.

Barbara les regarde dans les vitrines des cafés. Elle s'est souvenue que j'en préparais, lors de mon arrivée, pour aller les vendre dans des cafés et m'a demandé si je pouvais en préparer pour Noël. Je jette un coup d'œil aux coques, inquiète. Pour l'instant elles sont belles. Lisses et rondes. Mais tout peut s'affaisser.

Je n'aime pas ce moment dans la pâtisserie. Quand ce qui était beau peut s'affaisser, brûler, se renverser... Je chasse cette pensée. Ça ira, ça ira. J'ai l'impression d'adresser une prière au ciel. Faire des macarons est une sorte de geste sacré. Le corps tout entier tourné vers le ciel. Les gestes précis d'une liturgie pour convoquer la magie. Tout peut s'effondrer. L'air un peu trop humide. Le four pas tout à fait assez chaud. Les aiguilles de la montre un peu trop lentes ou trop pressées. Je regarde les coques par la vitre brunie du petit four électrique. Elles rosissent. Dorent légèrement. Une collerette apparaît. Deux. Je respire. Mais c'est toujours fébrile que je retire la plaque brûlante. La poser doucement, sans geste brusque. Ne rien renverser. Des gouttes de sueur perlent à mon front. Les coques sont belles. Dorées. Parfois une collerette. Pas toujours. Je pose la plaque. Enfourne une autre. Me retourne. Certains macarons se sont affaissés et ils gisent maintenant, vieux rose ou beige fripé...

Je m'assois brusquement fatiguée. J'allume la radio. L'éteins tout aussitôt. Je ne supporte pas ces chants de Noël sous le ciel bleu d'été. Plus tard je terminerai la ganache. Je fourrerai aussi les macarons que je peux sauver avec du caramel au beurre salé, que j'ai préparé hier. J'ai rempli des petits pots pour les offrir avec les macarons et le pain d'épices.

Je me lave les mains longuement à l'eau froide. Me passe de l'eau sur le visage et la nuque aussi. Puis je vais m'asseoir sur la terrasse, à l'ombre du drap rouge tendu tel une voile. Ma robe de coton porte encore l'odeur du sucre. J'allonge mes jambes. Lakutaia dort à l'ombre du banc. Elle n'est pas venue voir les préparatifs de Noël. Il fait trop chaud pour cuisiner. J'aimerais aller nager. Je pense à toi. Je t'imagines courant entre les vitrines illuminées pour les derniers cadeaux. Tu soupire, au bord de l'exaspération. Mais tu as l'art de

ne pas te laisser toucher par la ville. Vois-tu encore les militaires, mitraillette en bandoulière qui patrouillent sous les guirlandes de Noël ? Je ne crois pas. Tu sais qu'ils sont là. Comme les Syriens, les Éthiopiens, les Guinéens... Ceux et celles qui ont traversé la mer et qui errent maintenant. Tu sais qu'ils sont là. Mais tu as l'art de refuser la violence du monde. Sans ne jamais l'ignorer. Mais sans la laisser t'atteindre.

Moi je n'arrive même pas à traverser la ville ces jours-ci tant me révulse la frénésie consommatrice des fêtes. Les étalages miséreux de cotillons, de faux champagne à l'ananas et de culottes jaunes (il paraît ici que ça porte bonheur de porter une culotte jaune la nuit du nouvel an). Les grands-mères fripées assises sur le bitume brûlant de soleil, offrant d'emballer les cadeaux avec des bouts de papier déjà décolorés. Le marché de Noël vert criard débordant de chinoiserie en plastique fluo et pailleté. Les pères Noël suant dans leurs costumes rouges synthétiques, postés à l'entrée des magasins. Je déteste tout cela. La foule, le bruit et le ridicule de ces lumières de Noël qui, au lieu de se refléter dans la neige des contes pour enfants, clignotent désespérément dans la lumière crue de l'été. Il y eut un moment, je crois, où je décidais de me soustraire à ce Noël d'importation. J'avais entendu quelques personnes refuser cette fête. Pour ne pas se rendre complices de l'impérialisme et de la colonisation en dégustant le pain mastoc au miel et aux fruits secs qui se vend ces jours-ci sur les étals des boulangeries. J'ai hoché la tête en les écoutant. J'ai pensé me soustraire.

Mais je suis tombée l'autre jour sur un drôle d'article de Jorge Teillier, tu sais, le poète que j'aime tant. Je ne pourrais te le citer exactement.

Il disait que si l'on pouvait dénoncer le consumérisme d'une fête importée, on ne pouvait plus nier que cette fête était devenue chilienne. Que pour les Chiliens maintenant, Noël c'est des sapins de plastique recouverts de fausse neige sous des ciels d'été éclatants. Que Noël, c'est ce décalage. Ce moment un peu magique où un pays entier joue à « On dirait que c'est l'hiver ». Sous le ciel bleu d'été la fiction est encore plus puissante que dans les jours courts et sombres du décembre européen. Je me souviens de ma nièce, en août dernier, enfilant sa combinaison de ski en pleine canicule, pour jouer à l'hiver. On traversait le salon en faisant « Criss, criss, criss » comme si on marchait sur la neige alors que nos pieds nus faisaient des traces moites sur le parquet chaud de soleil. J'ai beaucoup aimé cette idée de Teillier que ce soit tout un pays qui se mette à jouer. Et maintenant je regarde avec une certaine tendresse le traîneau de plastique posé sur le toit de tôle rouillé dans la rue Tomas Ramos ou ce père Noël suant sous son bonnet et grattant négligemment sa barbe synthétique. Je vois ma nièce transpirant dans sa combinaison de ski sans vouloir la retirer puisqu'il faisait froid dans la montagne enneigée se dressant entre les canapés du salon. Je regarde les guirlandes du voisin brillant dans le ciel bleu et je ne serais pas étonnée que l'idée de jouer à Noël n'ait surgi ici, dans ce port où on aime tant vivre dans les « On dirait que... » « On dirait qu'on est en Yougoslavie... » « On dirait qu'on est l'été... » « On dirait qu'on est riche... » « On dirait qu'on est en 1940... »...

La dernière fournée de macarons est prête. Je prépare la ganache. La moitié des coques s'est affaissée. Je les mets dans une boîte. Barbara aimera ces miettes de macarons qu'il faut manger avec les doigts. Mes doigts collent aussi alors que je t'écris. Que les lumières de Noël puissent te faire oublier le gris brun du ciel français...

Chère Lou,

H. voulait se lever mais je lui ai demandé de rester dormir encore un peu. Je veux la maison silencieuse, immobile, au milieu de la ville qui doucement se réveille, pour écrire. Lakutaia n'a pas tenté de jouer. Elle s'est levée quand je suis allée faire mon café puis elle s'est assoupie à nouveau sur le bord des fenêtres, près de ma table rouge. Je veux la maison silencieuse, ces jours-ci. Je veux une maison silencieuse, de longues journées qui ne soient pas fatiguées par de trop longues nuits où je me suis forcée à rester debout en sirotant une bière. Je deviens grand-mère comme jamais. J'aime ça. Me coucher avec la nuit, me réveiller avec le soleil, travailler, écrire plutôt, m'occuper de la maison et du minuscule jardin improvisé dans le passage. Lire. Réfléchir. Pourtant j'aime la légèreté des fêtes, l'ivresse, ce qui peut s'y inventer. Mais en ce moment, je ne sais. Une certaine tristesse. Je suis emportée dans un orage avec H. Un orage qui me terrifie. Et je ne sais si courir au loin pour échapper aux éclairs ou me fabriquer un paratonnerre comme je peux... J'ai parfois envie de me mettre à courir. Je crois que je n'y arrive pas, je n'arrive pas à l'aimer autrement que par petits bouts. Et maintenant qu'il est revenu à terre, en entier...

Je veux aller nager. Malgré la houle promise par les tempêtes d'El Niño dans l'hémisphère nord. J'irai nager. J'irai à la plage des Torpederas, à l'ouest de la ville. Au lieu de chercher un coin de sable pas trop sale, au milieu des familles bruyantes et des odeurs de beignets, je traverse désormais jusqu'aux rochers de l'autre côté. Là, il y a un petit quai avec une échelle de bain rouillée.

On peut s'adosser contre le muret pour lire et il y a même un peu d'ombre quand s'avance l'après-midi. Mais je ne prends plus la peine vraiment d'emporter de livre car je préfère contempler les plongeurs des adolescents qui s'élancent là. Ça fait des ombres noires dans le soleil, des silhouettes qui se déplient doucement ou qui se cassent en deux. Ça fait des gerbes d'eau qui nous éclaboussent parfois dans un bruit de rires. Quand ils réapparaissent dans les vagues, les garçons secouent leur tête pour remettre leurs cheveux en place. Et ça fait des piques de hérissons. Les quelques filles doivent ajuster parfois leurs haut de maillot de bain. Il y a très peu de filles. Elles sont à cet âge un peu flou entre l'enfance et l'adolescence. Elles portent des bikinis mais plongent dans l'eau glacée sans pudeur. Elles s'agrippent à l'échelle de bain et remontent prestement, sans semble-t-il, se soucier du regard des autres.

Moi, je sens les regards sur ma silhouette quand je me fraye un chemin pour atteindre l'échelle. Ou quand je remonte, dégoulinante et frissonnante. Il y a les regards d'H. aussi. Comme un soupçon d'orgueil. Je ne suis pas sûre d'aimer ce regard. Mais peut être caresse-t-il aussi mon orgueil et c'est pour cela que je ne le déteste pas non plus... Moi aussi je regarde H. Sa longue silhouette, son sourire dans le soleil. Il est beau, ce fragment ensoleillé. Il plonge maladroitement, s'éloigne en battant bruyamment des pieds. Il ne sait pas nager. Il est capitaine, travaille en mer chaque jour mais ne sait pas nager. Personne ici ne semble savoir nager et personne ne semble s'en soucier. Les garçons au teint hâlé et au long short raide de sel, après s'être élançés au-dessus du quai frôlent la rambarde dans un geste fier pour disparaître dans l'eau verte et glacée, et reviennent en battant gauchement des pieds, risquant chaque fois de boire la tasse, comme des petits chiens... Je reste étonnée de cela.

De plonger là, dans cette mer profonde et obscure, dans les vagues qui nous emportent brusquement contre les rochers, de plonger avec tant d'élégance, sans savoir nager... H. s'accroche à un bidon jaune qui sert de bouée. Je nage jusqu'aux rochers noirs, de l'autre côté de la crique. Mes doigts s'engourdissent. Je reviens. Il me regarde toujours dans le soleil. Dans le ressac, je n'arrive pas à entendre mon cœur. Je lui montre comment faire la planche, se laisser dériver, le regard embrassant le bleu du ciel, cette sensation de liberté infinie. Je garde ma main sous sa nuque. Il hésite. Il se laisse enfin porter par les vagues, sans plus résister, étonné de se maintenir à flot sans avoir besoin de battre des bras en tous sens. Je me laisse dériver à mon tour. Le soleil me réchauffe un peu.

J'entends à peine les cris des enfants qui s'encouragent sur le quai, le sifflet du maître nageur qui s'époumone sur la plage. Il ne siffle pas pour les enfants du quai. Il siffle ceux qui barbotent au bord, là où cassent les vagues. Le quai semble un territoire à part. De ceux et celles qui osent. Parfois je frémis quand je les vois passer si près de la rambarde, plonger à quelques centimètres des rochers, se cogner tout le corps contre la surface de l'eau... Mais ceux restés sur le quai rient, applaudissent, charrient... H essore les poches de son short quand nous remontons. Je frissonne. Parfois, je claque des dents. Il me regarde encore. Il regarde ma peau dorée constellée de gouttes de mer. Je regarde sa peau mate constellée de gouttes de mer. Un homme assis près de nous s'en va. Il enfle juste ses baskets. Il y a très peu d'hommes sur le quai. Ils s'adosent au muret, une canette de bière à la main et semblent contempler leur adolescence qui s'en est allée.

L'homme qui s'en va, je le reconnais. Il est là presque à chaque fois. Il plonge depuis les rochers. À l'endroit le plus dangereux. Il attend l'instant précis où se gonfle la vague et plonge. La vague repart et il apparaît dans l'écume. Il ne secoue pas ses cheveux en arrière, d'un geste triomphant. Il n'attend le regard de personne. Il remonte d'un bond sur les rochers noirs chauffés par le soleil pour se tenir à nouveau sur le rebord, à attendre la vague. Il plonge avec frénésie, comme s'il voulait retrouver l'insouciance de ses après-midi d'été adolescentes. Puis, il accroche une sorte de filet de provision à son poignet et nage autour du quai pour ramasser les emballages et les sacs de plastique qui y flottent.

Maintenant il s'en va. Il chausse juste ses vieilles baskets. Nous sommes les seuls avec H à apporter un sac à dos. Les adolescents n'ont qu'un tee-shirt roulé en boule sur leurs baskets ou sur leurs tongs. La première fois, H. a douté quand nous avons laissé le sac à dos sur le quai en partant nager. Ce sont des *flaites* à t – il dit. Un mot méprisant pour dire les habitants du haut des collines. On pourrait peut-être traduire par racaille. Il y a l'idée de pauvreté et de malhonnêteté. Pour beaucoup, H. pourrait être *flaite*. Il n'y avait rien dans le sac qui puisse vraiment être volé. J'ai voulu le laisser là. Personne ne s'en est approché. Maintenant, chaussé de ses vieilles baskets, l'homme s'approche de moi. Il reste à distance et me tend sa paume ouverte dans laquelle brille un caillou blanc aux angles marqués. Il me dit que c'est un quartz. Contre la *mala onda*ⁱ. Il l'a ramassé au pied de la falaise, de l'autre côté. Il me le donne et avant que j'ai le temps de le remercier, il saute agilement sur le muret pour retrouver la route. Il a disparu déjà. H. ne dit rien mais je sais son visage renfrogné.

i Mauvaises ondes, mauvais karma, méchanceté

Je ne sais pas si j'arriverai à retourner sur ce quai, si je ne suis plus au bras d'H. Je ne veux pas être une femme qui a besoin du bras d'un homme. Et pourtant... Le vent du sud commence à rafraîchir le ciel. Une vague arrive, plus gonflée que les autres. Les adolescents du quai y plongent en criant les uns après les autres. On dirait une de ces scènes, tu sais, où de petits phoques ou des pingouins s'élancent gaiement et gauchement ensemble dans la mer. Sauf que si les phoques sont gauches sur les rochers, ils retrouvent leur grâce dès qu'ils touchent l'eau. Alors que les enfants du quai sont maladroits dans la mer et gracieux sur le quai rugueux. La vague passe. La mer est parsemée de sourires hâlés.

Aller nager encore une fois avant que le dimanche ne se termine. Je frissonne avant même d'entrer dans l'eau. J'hésite. Une petite fille me demande si je sais plonger en faisant une culbute. Je lui fais signe que non. Elle me tend ses tongs roses à paillettes et plonge. Elle ne s'élanche pas assez loin et j'ai peur de voir sa tête cogner contre le quai. Mais elle déjà elle réapparaît, chasse une mèche collante de son visage, agrippe l'échelle de bain et me sourit, bravache. Je lui souris aussi, lui tends ses tongs et je descends l'échelle de bain d'un coup pour m'enfoncer à mon tour dans l'eau glacée.

Du bleu vert glacé. 1,2, 3 respirer. Mon cœur cogne et je veux croire que c'est à cause du froid. Je sais qu'H. me regarde. Je nage jusqu'à l'autre bouée, encore une autre bouée... Ai-je besoin de son regard pour vivre maintenant ? Il est de nouveau accroché au bidon jaune. Je plonge pour le rejoindre, quatre longues brasses sous l'eau, le souffle court. J'aperçois son ombre se dessiner dans le soleil. Il se laisse porter par les vagues, les yeux fermés. Il est beau. Il est heureux. Lui, il croit. Que je l'aimerais en entier. Il ne comprend pas. Si lui il m'aime entièrement, d'un amour aussi fort, qu'importe ses

mensonges ? Mes doigts sont gourds et blancs. Je lui fais signe que je remonte. Il me suit. Je ralentis pour qu'il ne reste pas trop derrière. Une vague passe et elle me porte jusqu'à l'échelle de bain. Je frotte ma peau avec la serviette rêche, enfile ma robe, et un sweat, mes sandales dorées. Puis nous retraversons la ville à pied dans le silence d'une fin de dimanche d'été...

Quand je serai vieille, si je deviens vieille un jour, ce ne sera peut-être plus qu'un souvenir lumineux. Je dirais, « quand j'allais nager dans le Pacifique ». J'essayerai d'expliquer alors le Pacifique. Qui est moins bleu que la Méditerranée, un peu plus glacé que l'Atlantique breton, un peu plus chahuté aussi ... Qui est peut-être un peu plus trouble. Un peu plus obscur. Salé, juste salé, pas trop salé. Qui est mer comme tant d'autres mers. Il faut se répéter parfois que c'est le Pacifique, pour y croire. Peut-être citerai-je Melville « La pulsation marine du cœur de la terre ! Là où nage ce satané cachalot blanc ! » Car j'aurais bien du mal à raconter cette mer immense. Alors, peut-être, je dirai ces enfants téméraires plongeant les uns après les autres, prenant appui sur la rambarde rouillée, culbutant, s'élançant pour défier l'apesanteur, disparaissant tête la première dans une vague qui pourrait les emporter. Qui devrait les emporter. Mais ils reviennent maladroitement vers le quai, remontent agilement, s'élancent à nouveau dans la mer glacée jusqu'à ce que leurs corps se mettent à frissonner. Ils s'assoient alors sur le rebord et attendent que le soleil les réchauffe en regardant le spectacle des autres qui plongent encore et encore. Puis ils y retournent. Les filles resserrent l'élastique de leur queue de cheval, les garçons remontent leur short. Ils sourient, bravaches toujours. C'est peut-être eux le Pacifique. C'est insouciant témérité. Qui semble se ficher de demain. Qui prend la mer qu'on aimerait leur interdire...

Lou, Lou, Lou,

Cette nuit. De grands coups désespérés dans la porte. « Ouvre-moi » hurlait une femme. J'ai cru que c'était la voyageuse espagnole que j'héberge. J'ai ouvert. C'était la voisine. Son rimmel avait coulé et son chapeau de velours violet gisait de travers sur la tête. Elle tenait dans ses bras Lakutaia, agonisante. Peut-être était-elle déjà morte. Je ne sais pas. Je me suis effondrée. J'ai crié, je crois. Je ne sais plus. Pía et Derek ont surgi, en pyjama. Un autre voisin, le punk de la maison okupa d'en bas est arrivé, tout essoufflé, tendant un cachet de morphine au creux de sa paume. Mais Pía a regardé Lakutaia et doucement, elle a murmuré « *ha muerto* »ⁱ. Tuée par le salopard de chien du passage. Elle a dû s'échapper dans la nuit quand l'Espagnole est revenue. Je dormais. J'ai entendu la porte s'ouvrir J'ai pensé cela. Que Lakutaia pouvait s'échapper. J'ai pensé me lever pour aller voir. J'ai entendu le bruit de l'eau dans la salle de bain. Puis l'Espagnole s'est couchée. Je ne me suis pas levée. Je ne me suis pas levée. Je ne sais pas pourquoi je ne me suis pas levée. Je ne me suis pas levée. Pía dit que ce n'est pas ma faute. Elle m'a tenue fort dans ses bras, tout contre elle. L'Espagnole, réveillée par le tapage, est retournée se coucher, l'air contrit. Nous sommes descendus chez Pía et Derek. Sans que je m'en aperçoive, Derek m'a pris des mains le corps encore doux et chaud de Lakutaia et avec tendresse, il l'a posé délicatement dans une boîte en carton. Puis, il l'a recouverte d'une serviette. Et nous n'avons plus vu son corps écharpé par les chiens. Pía m'écoutait pleurer. J'entendais Derek creuser la terre. Plus tard, nous avons

i Elle est morte ou plutôt elle vient de mourir

enterré Lakutaia. À côté de la tombe de Chirriun, leur chat mort empoisonné cet hiver.

Derek avait posé son portable par terre pour que nous ayons un peu de lumière. La voisine a passé sa tête par-dessus la clôture de tôle. Elle portait toujours son drôle chapeau de velours violet. Son haleine chargée d'alcool parvenait jusqu'à nous. Elle voulait raconter. Elle rentrait de fête quand elle a vu la bataille entre Sarkozy et Lakutaia. Elle a envoyé des coups de pied au chien. Elle disait : « au moins elle est morte dans tes bras ».

Lakutaia est morte. Je pleure à n'en plus finir. Elle ne viendra plus s'allonger sur la table rouge quand j'écris en posant ses pattes sur mon bras. Elle ne viendra plus jouer avec l'eau quand j'arroserai les plantes. Elle ne viendra plus chercher ma main le matin pour que je lui caresse le front. Elle ne viendra plus se blottir dans mon cardigan dans le froid de l'hiver. Elle ne s'assoira plus sur un des hauts tabourets pour me regarder cuisiner. Elle n'écouterà plus mes peines, mes doutes et mes petites joies. Elle ne viendra plus pétrir mes cheveux la nuit venue. Elle n'est plus là et je pleure. Je ne peux m'arrêter de pleurer. Faut-il que je m'en aille d'ici ? Pourquoi ne me suis-je pas levée ? Pourquoi ?

Je ne l'attendais tellement pas Lakutaia. J'avais peur de mal m'en occuper. De ne pas l'aimer assez. Je lui ai ouvert la porte sur le passage quand je jardinais dans la baignoire. J'aimais la voir partir à l'aventure, joyeuse. Je disais que je ne voulais pas qu'elle soit enfermée à la maison. Elle était jolie la vie. L'hiver nous dormions tous les trois, Lakutaia, H. et moi. Lakutaia s'étirait entre nous deux. Je riais « qui eut crû que j'accepte autant de monde dans mon lit ? » Maintenant le grand lit est vide. La maison est vide. La ville s'éveille.

Je pleure. Je ne sais pas ce que je vais faire de ma peine et de mes pleurs... Pía frappe à la porte. Elle n'a pas pu se rendormir. Derek est parti travailler.

Nous préparons du café en attendant d'aller voir la dame des petites plantes de Bellavista, chercher un arbuste à planter sur la tombe. Je pleure à n'en plus finir.

20 mars 2016

Chère Lou,

Merci, merci pour ta si belle lettre...

J'ai fini par accepter la peine. Les images de la nuit commencent à s'estomper. Hier soir, quand je suis allée arroser la baignoire, la voisine est sortie de chez elle, avec toujours son drôle de chapeau de velours violet sur la tête. Elle m'a raconté à nouveau la scène. Elle se balançait avec son corps pour montrer comment Lakutaia avait été secouée par le chien. Je lui ai demandé de se taire. Les images de la nuit commencent à s'estomper. Comme toi, on m'a raconté beaucoup d'histoires de vie de chats brûlée aux deux bouts. Derek dit « ils vivent toujours sur la limite ». Pía dit « *no son gatos muertos, son gatos caídos.* »ⁱ. Je n'avais pas idée avant, tu sais, de la vie des chats. J'ai tant aimé que Lakutaia fasse irruption dans ma vie. Je ne savais pas. Tu dis Lakutaia est partie en héroïne, libre. Elle a perdu. C'est la rançon d'une vie de chat qui valait la peine d'être vécue. Tu cites Valéry « Le monde ne vaut que par les ultras et ne dure que par les modérés ». Je me répète cette phrase. Tu parles des chats qui sont apparus dans ta vie puis un jour, ne sont jamais revenus.

i Ce ne sont pas des chats morts, ce sont des chats tombés au combat

J'imagine Lakutaia se faufilant dans l'entrebâillement de la porte, savourant la fugue dans la nuit. Ce monde inconnu. Oui, elle fut libre.

Alors que je tente de me remettre à écrire et à dessiner, je revois Lakutaia jouer entre mes papiers et je souris. Ma tante dit « ta maison n'est pas vide, elle est pleine des souvenirs de Lakutaia ». Je souris malgré la peine.

¡ A los gatos caídos !

Sous la petite lampe de carton, 2 avril 2016

Chère Lou,

Je viens de claquer la porte sur la nuit. Je m'assois à la table rouge pour me défaire de la peur. Je revenais à pied de chez Barbara. Il était tard. Il n'était pas si tard. Dans Francia, j'ai croisé quelques silhouettes sous la lumière jaune des lampadaires. Assis contre le porche de la salle de tango, il y avait les gars habituels qui fument là, la nuit, leur boîte de vin bon marché à leurs pieds. Contre le rideau métallique fermé de la boulangerie, d'autres hommes faisaient griller de la viande sur un caddie de supermarché transformé en barbecue mobile. Bien avant, j'avais passé la courte file d'ombres noires, ceux qui attendent pour les taxis collectifs du cerro Monjas. Le marchand de légumes qui se tient là en fin de journée n'était plus là, ni sa guirlande d'ampoules colorées qu'il suspend entre les arbres maigrichons pour éclairer sa marchandise.

J'ai traversé l'avenue d'un pas pressé mais sans peur. Barbara a soupiré bien sûr quand je lui ai dit que je rentrais à pied. Elle avait soupiré aussi quand je lui avais appris que j'allais habiter dans le cerro la Cruz. Elle a dit « envoie-moi un message, quand tu arrives »

et m'a tendu le grand bouquet de branches de verveine citronnelle que nous avons cueillies un peu plus tôt, dans son jardin.

Je serrais les branches dans mon poing tout en traversant l'avenue sur laquelle plus aucune voiture ne passe.

Elle ne sait pas, Barbara, que chaque soupir, c'est un peu de peur qu'elle m'instille. Je doutais un peu avant de partir. Peut-être ne devrais-je pas traverser la ville le soir, à pied. Peut-être ne devrais-je pas habiter là. J'ai réajusté ma veste sous mes fesses, j'ai attaché mes cheveux en un chignon serré sur la nuque, enfouis mon visage dans mon col et pris ce pas pressé de celle qui sait où elle va, celle qui n'a pas peur, celle qui est attendue quelque part... J'ai songé un instant que j'aurais dû prendre un taxi. Que s'il m'arrivait quelque chose je m'en voudrais tellement d'avoir mégoté sur le taxi. Il y avait ça dans le regard soupir de Barbara. Mais ce n'est pas que de la radinerie. C'est aussi une manière de ne pas céder. De prendre le droit de traverser la ville, la nuit venue. La minuscule victoire, quand je pousse la porte de chez moi, le souffle court pour avoir grimpé trop vite les escaliers. Ce n'est pas le Far West, Valparaíso. C'est juste une ville. Et je suis juste une femme. Seule. La nuit. Une silhouette de gringa. Une proie facile. Comme dans tant d'autres villes du monde.

Traverser la ville noire à pied, c'est comme une manière de ne pas me résigner à la peur qui me cantonnerait à une certaine géographie. Je sais que si je ne m'y aventure plus, seule, la nuit, la ville deviendra encore plus dangereuse, encore plus obscure et étrangère, comme les forêts de contes de notre enfance.

Pour beaucoup, tu sais, Valparaíso devient Valparaíso à la nuit tombée. Des rues sombres et décadentes, où la violence et les hommes font la loi. Où nous, les femmes, nous ne sommes que des

prostituées, des serveuses, des chanteuses ou bien pire encore, juste un sourire maquillé au bras d'un homme.

Une ville où nous, les femmes, nous nous plions aux désirs des hommes. Ou si nous sommes assez bravaches, c'est pour devenir une figure de la nuit, scandaleuse ou désirable, un personnage que le halo de la lumière des bars protégerait de la violence des hommes. La nuit et Valparaíso leur appartient à eux. Et ça me révolte. Je sais, il en a toujours été ainsi. Dans les bars à marins, dans les romans de Manuel Rojas, dans les boléros, dans les photos de Sergio Larrain, déjà la nuit appartenait aux hommes. Les femmes y sont belles. Parfois elles règnent à leur tour. Grâce à leur ruse. À leur manière de déjouer ou de rejouer les règles des hommes. Ça va. C'est comme ça. Ça me révolte. Je ne serai jamais une de ces femmes magnifiques, aux rondeurs assumées, aux longs cheveux noirs et aux lèvres rouges. Ces femmes de boléros ou de tango qui ne craignent plus les hommes. Ou qui disent ne plus les craindre. On tue des femmes, sais-tu, dans les boléros et les tangos. On tue des femmes ici. Ailleurs que dans la nuit. On tue là-bas aussi, je sais. Pas besoin d'une ville de marins ou de boléros pour qu'on nous tue. Je sais. Pas besoin de nuit. Et pourtant la nuit, seule dans la ville soudainement si étrangère, ma peur...

J'ai traversé l'avenue et mon corps s'est tourné comme mécaniquement vers la rue Vallejo. Le pas pressé. De celle qui n'a pas peur, celle qui est attendue quelque part. Mon corps avait bifurqué et déjà s'élançait vers les escaliers quand je l'ai aperçu. Quelques marches plus haut, il urinait, une main appuyée contre le mur. Il ne m'a pas vue mais il a dû sentir mon mouvement. Nul autre bruit que nos pas dans la rue. Mon cœur s'est accéléré. J'ai quitté doucement les marches d'escalier, comme si soudain je m'étais repentie et que je

préfèrais monter la pente lisse de bitume de la rue.

Quand je l'ai dépassé, il a refermé sa braguette et s'est tourné légèrement vers moi, en replaçant d'un geste ses grosses lunettes de myope sur son nez. Il titubait, ivre. Il portait sa veste de Wanderers. Il venait peut-être du stade. Je ne savais pas qu'il y avait un match ce soir. J'ai pressé un peu plus le pas, feignant l'indifférence, comme si je n'avais pas aperçu sa silhouette trapue entre les ombres de la rue. Puis, une fois en haut de Vallejo, j'ai traversé pour grimper sur le trottoir de gauche. D'habitude je longe celui de droite, l'intérieur de la courbe, c'est plus court. Là, j'ai tenté de m'éloigner de lui. Mais soudain il était là. Tout près de moi. Me parvenait son haleine fétide. « Eh voisine, bonsoir voisine! ». Un frisson de peur m'a parcouru et j'ai serré dans mon poing les branches de verveine. Me raccrocher à cette odeur-là. Il l'huma, lui aussi. « Oh, de la verveine... » a-t-il fait. Il titubait. Malgré son ivresse, il s'est accroché à mon pas que je pressais un peu plus. Il s'est mis à me parler de mon jardin devant ma porte. « C'est joli, dit-il, ce que vous avez fait avec la baignoire et autour ... C'est vraiment joli... Il faudrait que vous mettiez des fleurs jusqu'à ma maison, hein ? ». J'ai répondu du bout des lèvres, légèrement surprise. Je sais que c'est lui et ses enfants qui m'ont volé les fleurs au début. C'est lui aussi qui jette sa poubelle dans la terre sale, comme ses mégots. Ce sont ses mômes qui arrachent les tiges des tournesols et déterrent les cactus... Je n'ai rien dit. J'ai forcé un sourire poli.

Nous étions presque arrivés au passage. Il m'a montré du doigt la grande bâtisse abandonnée sur la droite. J'évite d'habitude de la longer. Ses murs de terre et de bois défoncés menacent de s'écrouler au moindre coup de vent. Parfois, parvient l'odeur du feu de bois que font ceux qui la squattent. Parfois aussi, je vois leurs silhouettes

courbées s'approcher de la bouche incendiée pour y chercher de l'eau. Quand nous sommes passés, aucune lumière ne filtrait de la vieille maison. Il a tendu un doigt vers elle en articulant tant bien que mal « tu fais attention à ceux-là, hein ? Eux ils sont mauvais... » Il titubait et s'est rattrapé au mur rêche de terre séchée. « Tiens, si quelqu'un t'emmerde, t'as qu'à dire que tu es amie de *Corbata*ⁱ. Corbata, c'est moi, tout le monde me connaît, tout le monde me respecte ici... » Il s'est arrêté, a rétabli son équilibre, et a embrassé d'un mouvement de bras la rue Garibaldi, comme s'il s'agissait d'un royaume immense. Je hochais la tête, muette. Nous nous sommes engagés dans le passage. J'étais devant. Pourquoi suis-je passée devant ? Comment ? J'ai grimpé à toute allure, en faisant des mouvements raides, forçant mes hanches à se balancer le moins possible. J'essayais de ne pas sentir son regard, juste à hauteur de mes fesses. Je courais presque. Il s'est arrêté devant chez lui, j'ai lancé d'un ton que je voulais dégagé un « *Bonne nuit voisin* », déjà j'étais à ma porte. Un léger coup d'œil derrière mon épaule. Il ne m'avait pas suivi. Je sortis mes clés. Je le vis dodelinant de la tête, assis sur le haut trottoir défoncé, devant sa maison délabrée. J'ai ouvert ma lourde porte de bois, l'ai repoussée et j'ai basculé la barre de fer qui sert à fermer la nuit. J'ai respiré en grand. Mon cœur battait la chamade. J'ai posé les branches de verveine sur la table de la cuisine et me suis servie un grand verre d'eau avant de m'asseoir pour t'écrire. Il ne s'est rien passé. Rien que ma peur. Par la fenêtre, les loupiotes jaunes, blanches et orangées de la ville, dans le ciel sombre. La mer si noire, si lisse, au fond. Comme elle est belle cette ville la nuit.

Chère Lou,

J'étais dehors, devant la maison. Les mains dans la baignoire à arracher les mauvaises herbes. Ou bien j'étais en train de réparer les marches de bois qui y mènent et qui s'affaissent dans la terre sèche. Je ne sais plus. Je me souviens que j'avais les mains dans la terre et que je sentais le soleil taper sur la barrière de tôle et rebondir sur mon dos. Au fond du passage, le rythme d'une cumbia. Jour férié. Soudain une explosion. Des cris. Je relève la tête. J'aperçois Corbata et sa femme à leur fenêtre déglinguée, à l'étage. Ils montrent du doigt un endroit dans la ville en jurant, de ce ton à la fois effrayé et excité de ceux qui assistent de loin à une catastrophe. Je rentre chez moi. Au travers des baies vitrées s'élève un immense champignon de fumée noire. La ville crépite. Une rumeur sourde, des cris, des pétards. Alors je me souviens que nous sommes le 21 mai. Ce jour de marche militaire et de manifestation. Cette année, vois-tu, j'avais oublié.

Plus tard j'ai su que l'explosion était due à un cocktail molotov lancé dans un immeuble municipal. Là où se trouvent les archives. Là où se trouvait un gardien. Un homme de plus de 70 ans qui travaillait là un jour férié. Il est mort étouffé. Ça sent le montage policier à plein nez. La présidente a même osé dire que les flics n'étaient pas intervenus contre ceux qui ont lancé le cocktail molotov, pétrifiés par les réactions de l'an passé quand ils ont presque tué l'étudiant. Je suis retournée à mon minuscule jardin, les mains dans la terre...

Chère Thérèse,

Le ciel glacé d'hiver. Je fais chauffer de l'eau et avec parcimonie j'y jette les dernières pincées de thé qui me reste. Du thé fumé que j'aime tant. « Le thé de camping » dit Pía. Je m'assois à la table rouge pour t'écrire. Depuis combien de mois ne t'ai-je pas écrit ? Je ne sais plus. Je n'écris plus. Je me recroqueville dans le froid immobile de ces jours. Mes épaules s'affaissent. Ma peau blanchit doucement et prend cette transparence d'hiver. Mon corps redevient cette enveloppe légèrement encombrante, dont je ne sais que faire. Mes gestes deviennent lents. Le cœur serré, comme ficelé, emmitouflé dans les replis de l'âme pour que ses tressaillements ne le fassent pas bondir à chaque pas. Mes pas ralentis. Je vis avec parcimonie. Chaque sou, chaque geste est compté, comme s'il me fallait tout économiser pour aller au bout du voyage.

J'invente de la cuisine aux herbes. Oh, tu rirais peut-être de mes dînettes. J'ai planté profusion de blettes aux pieds de la baignoire et je les cuisine de toutes les manières imaginables. Soupes, tartes, sauces pour les pâtes... Et cette étrange recette d'ici : le faux poisson pané. Des cardes de blettes, du vieux pain sec émietté et un œuf. Un peu d'ail et de persil pour donner du goût à l'affaire. Tu panes les cardes et tu les fais revenir comme si c'étaient des filets de merlus. Dans l'assiette, l'illusion. « On dirait qu'on mange du poisson... »

Tu vois, je commence à jouer moi aussi pour mieux tromper la réalité. Alors que le jour s'apprête à se coucher, le soleil surgit frôlant de son doigt de lumière orange le bord des nuages et ils en deviennent coupants. Je te vois un instant dans l'ombre que font les vieux stores oranges de ton appartement contre le ciel bleu de

Levallois. Tu lis ma lettre en soupirant. Tu as attendu tellement longtemps et voilà qu'au lieu de poésie et d'étrangeté, je te parle de parcimonie et de ciels d'hiver qui font se recroqueviller le corps et transforment les cardes de blettes en poissons. Peut-être est-ce là le bout du voyage. Mais un dernier sursaut avant de songer m'en aller. J'ai trouvé un embarquement à Chiloé, un archipel au sud du Chili. Partir en mer. Après, sans doute, je rentrerai.

Et de là-bas, de nouveau en voyage, je t'écrirai.

Petits ruisseaux, 3 juillet 2016

Querido Juan Jo,

Il pleut sur Valparaíso. De cette pluie d'hiver, intrépide. La même pluie peut-être que celle qui cogne sur le toit de ta maison de Chiloé. Avec Pía et Derek nous remontons nos cols de veste. Pía a un grand parapluie noir. Elle m'invite dessous. Je me plie en deux. Finalement, c'est moi qui le tiens au-dessus de nous-deux. Derek, lui, secoue la tête. Il préfère mouiller son bonnet de laine. Au pied de l'escalier nous sautons par-dessus la petite rivière boueuse qui se forme avant de se jeter dans la grille du caniveau. Nous sautons une dizaine de flaques et de petits ruisseaux avant que je ne me résigne à me tremper les pieds dans la profonde flaque couleur café au lait qui s'étend tout en bas de la rue. Impossible de l'enjamber. Nous sommes seuls ou presque dans la rue. C'est dimanche et il pleut. Un jour à beignets tu dirais. Mais nous accompagnons Pía voter.

Dans l'école transformée en bureau de vote, des cartons et des palettes pour tromper les flaques. Le sol brille de pluie. Le toit trépigne de pluie. Les silhouettes échevelées mais souriantes

pourtant autour des isoloirs. Dans d'autres bureaux, murmure-t-on, il y a la queue. La tache immense et orange fluo du mime Tuga passe comme un marsupilami porteño. Des rires éclatent derrière lui. Il va d'un bureau de vote à un autre. Une tache orange fluo joyeuse contre le gris de la pluie. Nous remontons la colline avec Camila, Pedro et leur fils Leon que nous avons retrouvés par hasard au bureau de vote. Il faut essorer nos vêtements. Puis nous préparons une marmite de pâtes. Les chats s'enroulent autour du chauffage à mazout. Leon joue de la batterie avec Derek avant de s'endormir. Pedro fume sur la terrasse. Pía s'allonge contre Cami sur les couvertures colorées du canapé.

Plus tard nous saurons que 5000 personnes sont venues voter lors des premières primaires citoyennes de l'histoire du Chili. C'est beaucoup pour ici, tu le sais. Sans aucun appui partisan. Jorge Sharp, a été élu candidat. Tu dois le connaître, non? Un ancien dirigeant étudiant membre des Autonomistes. Mais je te raconte cela, alors que tu as déjà du lire les nouvelles sur facebook. Moi, je voulais te raconter les cartons ondulés par la pluie sur le sol des isoloirs. Le gris humide qui nous entourait. Comme un goût de défaite à venir. Et pourtant les rires de ceux qui suivaient du regard les pitreries orange fluo du mimo Tuga. Il semblait impossible d'organiser ces primaires. Mais 5000 personnes sont venues se mouiller les pieds pour voter. Il semble impossible de remporter cette élection. Et qui sait?

Depuis le sud du monde, 4 octobre 2016

Chère Lou,

Je t'écris depuis le sud du monde. Je n'ai jamais été aussi près du sud. Je me sens vaciller quand je regarde la carte que j'ai étalée dans la timonerie. 43°44' Sud. Les quarantièmes. Ceux qui rugissent dans les livres d'aventure. Pourtant, là où je suis, ça ne rugit pas. Le bateau tangue doucement. La mer verte immobile autour de nous. Nous sommes dans une sorte de fjord. Des forêts inextricables et sombres nous entourent, légèrement oppressantes. Des murs de pierre lisse et grise qui abritent du vent du sud glacé. Les arbres prennent racine entre les failles de la roche puis ils se tordent pour atteindre le ciel. Quand nous approchons, le capitaine les scrute à la recherche du tronc à la courbe parfaite pour l'étrave de son prochain bateau.

Parfois des rafales d'un vent désordonné et cinglant sifflent en dégringolant depuis la cime de la Cordillère. La mer se gondole ou se hérisse brièvement, puis de nouveau elle se lisse, comme une rivière, verte et sombre. Quand nous avons traversé le golfe, elle est redevenue mer. Bleue, crêpée et bordée de fine écume blanche. Mais une mer tranquille. Une mer intérieure. Comme celle de mon enfance. Elle est abritée de la violence de la houle du Pacifique par la grande île de Chiloé. Nous l'avons traversée pour rejoindre les bords de la Cordillère que nous longeons maintenant, cap au sud.

Nous faisons des points chaque jour, pour récolter des échantillons d'eau. À bord, des biologistes et leurs appareils qu'ils font fonctionner dans le bourdonnement du groupe électrogène. Ils mesurent la pollution de la mer provoquée par l'industrie du saumon. Tu sais, il y en a tant ici, des exploitations puantes de saumons gavés d'antibiotiques et de farines animales.

La mer intérieure se meurt, asphyxiée par cette industrie. Le capitaine du bateau où j'ai embarqué était pêcheur. Quand il n'y a plus eu de quoi pêcher, il s'est mis à travailler pour l'industrie du saumon. Puis, dégoûté, il a construit son bateau où il embarque maintenant touristes ou scientifiques qui mesurent la pollution. Moi je cuisine à bord. J'ai trouvé cette place par hasard. En traversant le quai Baron. L'ami d'un ami. J'ai dit oui, je suis allée acheter des bottes de caoutchouc et j'ai fait mon sac. Je n'ai pas besoin de bottes de caoutchouc à bord. Je cuisine, au chaud et au sec, à l'abri de la coque de bois. Je cuisine de la viande et des patates. Des beignets aussi. Du poisson frit quand nous pêchons ou quand nous croisons des pêcheurs avec qui nous faisons du troc. Et puis du pain. Je fais lever la pâte chaque nuit dans un torchon suspendu dans la salle des machines.

Au matin, je pétris les petites boules et je les fais cuire en regardant l'aube se lever sur l'eau vert sombre, si lisse que parfois s'y reflète la coque de bois dorée du bateau. Au matin aussi, je dois jeter un œil aux provisions. On dit que les visons peuvent venir y chaparder pendant la nuit, en s'agrippant aux aussières que nous amarrons aux arbres de la crique. Mais on dit aussi que des baleines et des orques peuvent surgir dans la mer intérieure. Jusqu'ici je n'ai rien vu que de la mer, des forêts sombres recouvrant des pans de montagnes immenses et la cime enneigée des volcans que nous longeons tels des amers. Nous allons de l'un à l'autre. Hornopirén, Corcovado, Chaïten... Il n'y a nulle autre balise. Nul autre phare. Quand nous avons dû naviguer de nuit, le capitaine s'est guidé avec les champs d'éoliennes et les antennes téléphoniques. « *Mets le cap à deux doigts de la fenêtre allumée, là, à gauche de l'antenne.* » J'attendais l'instant où la fenêtre s'éteindrait.

Le capitaine, lui, scrutait l'eau noire craignant une amarre flottant entre deux eaux de quelques parcs à moules ou cages à saumons. Moi je me concentrais sur la vibration de la barre. Car je barre souvent, quand je ne cuisine pas. Les hommes s'ennuient de la barre. Moi aussi, je pensais que je m'en lasserais. Au moteur il n'y a rien à sentir. Et pourtant le bateau de bois vibre. Il danse même parfois dans le courant. J'aime, la main sur la barre, sentir la coque se cabrer dans les vagues, alors que je suis du regard la ligne de crête des volcans. La radio passe des *rancheras*ⁱ. Parfois un phoque apparaît. Un petit pingouin. Jamais de baleine, ni même de dauphin. En bas, les hommes regardent des films d'action doublés en mexicain ou bien ils jouent au *truco*ⁱⁱ, ou bien encore ils racontent des blagues salaces. Il fait bon dans la timonerie car le peu de soleil chauffe les vitres. Ça sent la menthe aussi. J'en ai ramassé un plein bouquet au bord d'une plage où nous avons débarqué au début du voyage. Quand ils m'ont vu revenir mon bouquet à la main, les hommes ont parlé de mojitos, les yeux brillants. Ils ont frappé aux portes des maisons de bois disséminées autour de la vieille cale à un bout de la plage, mais personne n'a voulu leur vendre de rhum ni même d'autre alcool. Les hommes se sont énervés. Ils ont insisté. Se sont encore plus énervés. Il y avait forcément un débit d'alcool clandestin dans ce bled pestaient-ils. Nous avons rembarqué. J'ai ramassé un peu de terre que j'ai tassée ensuite dans le cul d'une bouteille, calée maintenant contre le GPS, dans la petite serre que fait la timonerie.

Le capitaine n'a rien dit. Il ne dit rien non plus quand il me voit étaler les cartes que personne sinon ne déroule. Lui, il navigue sans carte. Il regarde à peine ses instruments. Il dit que le vent arrive avec

i Chansons mexicaines

ii Jeu de cartes argentin, populaire au sud du Chili

la marée et calcule son heure selon la couleur de la grève.

Il lève aussi parfois la tête vers les *canelos*, ces arbres sacrés du peuple mapuche. Le dessous de leurs feuilles est presque blanc. Il murmure : « *ojo cuando está blanqueando la hoja del canelo.*ⁱ ». Il dit ça et me prend la barre des mains. Je redescends à la cuisine préparer *la once*. Voilà, c'est un voyage dans le voyage. La mer enfin autour de moi. Je sens mon corps se faire aux flots. Et je sais que je partirai de Valparaíso. Car j'ai trop besoin de mer. À Valparaíso, nos corps seront toujours trop éloignés de la mer. Ou peut-être, un jour, quand la bataille pour retrouver la mer aura été menée. Quand la bataille aura été gagnée. « Quand je serai vieille, si je deviens vieille un jour, pas maintenant... » insiste la Antigone d'Anouilh. Mais mon corps alors se sera desséché. Et je veux sentir la mer maintenant, dans mes hanches, dans mes pas, sur ma peau.

Depuis le sud du monde qui ose
croire à autre chose qu'à la défaite,
24 octobre 2016

Chère Lou,

Je t'écris, assise à la poupe. Calée dans la descente de la cuisine. Là, je suis abritée du vent et je respire la mer. Et puis j'entends si les marmites sifflent. Parfois me parvient l'odeur des oignons assaisonnés de paprika, d'origan et de merkén, cette sorte de piment fumé. Ou bien celles des pommes dont je fais tartes et crumbles. Il y a un grand sac de jute plein de pommes sur le pont. Un autre de pommes de terre. C'est entre ces sacs que j'ai dansé, hier soir, seule dans la nuit. J'ai glissé sur le pont brillant de la rosée du soir. Seule dans la

i Attention quand blanchit la feuille du canelo, signe que le vent se lève

nuit. Le ciel était glacé. Et ça faisait comme de la buée entre les étoiles quand je respirais. Dans la nuit, je distinguais, au loin, l'ombre imposante du volcan Chaïten.

Dans la nuit, j'entendais, tout près, le chant métallique des petites grenouilles de Darwin. Dans la nuit, j'imaginai, très loin, les chants de fête et les lumières dans les rues de Valparaíso. Le mouvement citoyen a remporté les élections municipales. Peux-tu le croire ? Ils ont fait cette chose impossible. 53% des votes a annoncé la radio à la voix elle aussi incrédule, grésillant entre les hommes, les verres de vin et les cartes de *truco*. J'ai tapé des mains je crois, comme un enfant face à quelque chose de magique. Puis j'ai grimpé sur le pont mouillé de rosée, sous les étoiles. Et j'ai dansé seule dans la nuit. Je suis restée là jusqu'à ce que, sous ma capuche, mes joues me brûlent de froid. Alors je suis descendue me réchauffer dans ma bannette. Les hommes regardaient un film d'action. J'ai trente ans et je crois que c'est la première fois de ma vie que j'assiste à une victoire politique sur les institutions. J'ai refusé pourtant de mener bataille. Je croyais trop en la défaite et je ne voulais pas en vivre encore une. Dans les rues d'Athènes ils avaient dû célébrer aussi, s'enivrer d'une victoire électorale jugée impossible. Et maintenant ? J'ai juste trente ans et j'ai connu assez de défaites pour perdre courage. C'est que tu sais comme je suis peu combative. Comme je préfère le chant des grenouilles sous les étoiles de Patagonie à la liesse militante. Et pourtant vois-tu, j'ai dansé hier soir. La marmite siffle. Je retourne à ma soupe de poisson.

Chère Lou,

Mon feutre tremblote sur la feuille. Mes doigts sont encore blancs de froid. Une tasse de thé brûlante pourtant où flottent quelques feuilles de menthe. Et une certaine dose de sucre. Mes cheveux gouttent sur le matelas en skaï du carré. Je tremble un peu mais ce n'est plus de colère.

Une brusque rage, ce matin. De ces rages indomptables qui me saisissent parfois.

Cela fait quatre jours maintenant que nous sommes mouillés dans cette crique, à quelques encablures au sud de Chaïten. Nous attendons qu'arrive le ferry de Chaïten avec des instruments pour les biologistes. Mais le port de Chaïten est mauvais, une grande baie plate et cendrée à la merci du vent du sud. Tout à Chaïten est mauvais. La plaine plate sans défense face à la mer, le volcan juste derrière. On se demande pourquoi des gens sont retournés vivre là.

En 2010, le volcan a englouti la ville sous les cendres. Le gouvernement l'a condamnée. Des experts ont choisi un autre emplacement, plus sûr, plus rationnel, pour ériger une nouvelle ville. On a offert de nouvelles maisons aux habitants, ailleurs. Mais ils reviennent à Chaïten. Ils déblayent les cendres, ouvrent les fenêtres condamnées. Et ils se moquent des tsunamis qui pourraient les balayer, ils se moquent du volcan, toujours aussi menaçant, surplombant leur ville de Far West. Ils marchent, fiers, dans le quadrillage de leurs rues où siffle le vent glacé en faisant tourbillonner les cendres. Nous y avons fait une courte escale. Je n'ai aimé ni le gris des cendres, ni les maisons retapées à la va-vite, ni l'horizon coincé. Une ville où l'on se sent pris au piège. Pourtant c'est

là que le ferry arrive. Puisque c'est là qu'habitent les gens. Il vient et repart aussitôt. Il ne peut rester à quai. Nous non plus, nous n'avons pu rester à quai. Nous sommes partis mouiller dans cette minuscule crique que connaissait le capitaine. S'y trouvait deux lourds corps morts. De ces mouillages qu'installent les entreprises de saumons pour que leurs barges immenses puissent trouver où s'abriter quand vient la tempête.

La petite crique ressemble à un enclos aux hauts murs de roche lisse et grise. On y pénètre par un étroit passage ouvert au nord. Il y a un autre goulet, à l'ouest. Mais sur la carte, il est pavé de cailloux. Le capitaine s'y est engagé, la machine au ralenti. Il disait qu'il était déjà entré par là. Il scrutait la mer, comme pour y découvrir le passage. Mais l'eau était de ce vert sombre de rivières fangeuses. Moi je regardais la carte et j'attendais qu'on talonne. Des petites croix noires et de l'estran verdâtre dessinés partout sur le bleu pâle de la carte. Finalement le capitaine a fait marche arrière et nous sommes entrés par le passage du nord dans ce refuge étroit et saisissant.

Le jour d'après nous avons mis le canot à l'eau et nous sommes partis pêcher. Des *locos*, ces sortes d'ormeaux chiliens, et des moules géantes. Les hommes se disputaient sur la technique pour attraper les *locos* et le zodiac tanguait dangereusement. Puis il y eut un débat houleux. Les hommes d'équipage remplissaient le fond du zodiac de tout ce qu'ils trouvaient. Les biologistes, eux, comptaient et disaient que ça suffisait. Finalement, nous sommes rentrés et c'est le capitaine qui a cuisiné. Je ne savais pas préparer les *locos*. Le capitaine non plus. Il faut les attendrir. Mais il a jeté tous les coquillages dans une grande casserole d'alu. Les fruits de mer étaient durs et secs. Les hommes les ont arrosés de mayonnaise,

heureux de leur pêche. Le jour d'après encore, il y avait des menues réparations à faire. Et puis nous avons exploré l'autre bout de la crique. J'ai escaladé la roche pour me retrouver face à la houle. La plage, en contrebas, paraissait un cimetière recouvert d'ossements. Des tas de bois flotté laissé là par les tempêtes. Le capitaine m'a raconté comme il a dû attendre une dizaine de jours dans cette même crique, que cesse une tempête terrible. Chaque matin, il escaladait pour voir si la tempête s'éloignait. Il devenait fou à ne rien faire. Le capitaine est de ces hommes qui ne peuvent s'arrêter, jamais.

Le quatrième jour, l'ennui commençait à pointer son nez. Se réveiller en sachant que la journée est vide jusqu'au soir. J'ai songé alors que j'allais confectionner un festin. Des plats sophistiqués pour passer la journée entière à pétrir, couper, remuer. Je l'ai dit au capitaine. Puis je suis allée écrire un peu dans mon carnet, là-haut, dans la timonerie. Quand je suis redescendue à la cuisine, mes pensées pleines de recettes, j'ai croisé le capitaine les bras chargés de patates. Comme il s'ennuyait, lui aussi, il s'était mis à la cuisine. Pour s'occuper les mains. Dans une grande casserole il a jeté le poisson pêché la veille et les patates et voilà tout. Une sourde rage est montée en moi. Exactement comme cette expression clichée. Je sentais mes joues chauffer. Je contemplais la journée vide devant moi comme si j'étais au bord du gouffre. Les hommes assis dans le carré. Les heures immobiles. Je suis allée respirer à la proue. Mais la rage me vrillait les oreilles. Se mettre en boule ainsi, comme une petite fille capricieuse. La bruine, douce et soyeuse, n'apaisait rien. C'est là que mon regard s'est posé sur l'eau verte, lisse et tranquille. J'ai bondi. Je me souvenais avoir vu une combinaison de plongée sous ma couchette. Je l'ai enfilée prestement.

Puis, je me suis assise au bord de la coque, à la poupe, les jambes ballantes dans la mer glacée. La mer glacée qui ne m'a pas semblée si glacée. J'ai glissé dedans en frissonnant quand l'eau froide a envahi la combinaison, trop large. Puis elle s'est tiédie. Je me suis éloignée. 1, 2, 3, 1, 2, 3. Je respirais. Le goût salé sur mes lèvres, la silhouette du volcan au loin devant, la coque de bois oscillant à côté, le vert sombre et profond sous mes doigts, la bruine douce, presque sucrée et tiède sur mon visage. 1, 2, 3, 1, 2, 3. Peu à peu, j'ai senti la colère refluer. Jusqu'à se dissiper tout à fait. Mes doigts étaient gourds et blancs quand je suis remontée à bord. Mes pieds semblaient deux blocs de pierre. Le capitaine a voulu me donner la main. Mais je me suis avachie sur le zodiac, à la manière d'un phoque. Puis je suis remontée, seule, à bord. Les hommes ont souri au-dessus de leur jeu de cartes quand je suis réapparue dans le carré, les cheveux dégoulinants, ma tasse de thé brûlant dans les mains pour faire refluer le sang qui déserté mes veines avec les reste de mon absurde colère.

Demain nous partons à Chaïten. Ensuite nous poursuivrons vers le sud. Puis nous commencerons à remonter. Demain encore, si je peux, j'irai nager. Me faire une carapace de sel avant de retourner face à la mer bleue et inaccessible de Valparaíso.

Petit carnet quadrillé

10/11/2016 Ciel bleu, bleu, bleu, la mer encore plus bleue. Une certaine légèreté au-dessus des toits rouillés. Même si la ville a brûlé il y a peu encore, oubliant que le vent du sud aimait tant cette couleur de l'été qu'il peut souffler avec furie sur les après-midi trop bleus. Mais ne parlons pas de ce vent glacé qui fait courber l'échine

des eucalyptus venus d'ailleurs et coupables d'assoiffer les collines. On les montre du doigt. On parle d'arbres natifs. On ne parle que de ça, tout le temps. Racines, patrimoine, natif, ancestral... Ne parlons pas de ça... Parlons juste du bleu.

14/11/2016 Lire la météo marine sur radio Ritoque. Mon accent fait rouler la vaguada costera et la depresión dans le micro.

26/11/2016 Pousser la porte de la pâtisserie Stefani, les cheveux emmêlés de sel. Gâteau orange manjar. Un luxe de ces « dernières fois ». En couper de fines tranches dans la nuit tiède face à la baie habitée par quelques cargos égarés. Ne pas compter.

Assise à ma table rouge, 2 décembre 2016

Chère Lou,

Le quai est chaud encore du soleil de l'après midi. Mais déjà, le vent du sud s'est levé et fait voleter les foulards et les jupes. J'ai envie d'ôter mes sandales pour sentir sous mes pieds le béton chaud et râpeux, blanc de sel. Comme quand je travaillais là et que je courais, pieds nus, en sortant de la mer. Mais je ne travaille plus là. Je salue don Guillermo, occupé à distribuer des feuilles de papier toilette qu'il compte soigneusement. Puis, j'accélère le pas devant le petit club de voile. Aucune silhouette familière. Je respire. Je me faufile entre les nombreux promeneurs du quai. Je m'étonne du monde. Tout autour du quai, des silhouettes à contre-jour, accoudées au bastingage. Des pêcheurs de crabe. Des bidons de plastique transformés en seaux. Des bières bon marché dans les grosses mains poisseuses. Des rires forts, des cris parfois. Les femmes attendent, assises à l'ombre du Deck, ce restaurant lounge aujourd'hui fermé.

Elles aussi, tiennent des bières à la main et rient fort, leur ventre tressautant parfois. En relevant leurs pièges fabriqués à la va-vite, les hommes attrapent d'une main agile les crabes qui s'agitent frénétiquement éclaboussant leurs survêtements de contrefaçon. Parfois, les pêcheurs sautillent sur leurs baskets à coussin d'air avant de laisser tomber leur prise au milieu des autres pinces qui surgissent du seau. Je ne les aperçois qu'à contre-jour. Des silhouettes noires sur le fond bleu de la mer.

De loin, je devine leurs gestes, leurs mots, leur ton. Ils n'ont rien à voir avec le pêcheur de crabe mélancolique du Gitano Rodríguez. Ils ont à voir avec la ville d'avant la mélancolie. Et puis la ville de maintenant. Celle qui n'a que l'instant. Pas le temps de la mélancolie. Ils viennent du haut des collines. Quand on regarde l'horizon, sur le pas de leur porte, là-haut, Valparaíso n'est qu'un poing serré entouré d'océan. Ils sont ce poing serré maintenant sur le piège à crabe. Ils ne descendent pas souvent. Je ne sais pas pourquoi ils sont descendus si nombreux ce jour-là. Je me demande ça alors que j'arrive au bout du quai et qu'un groupe de filles très excitées, en short et en gilet de sauvetage, me bouscule. Elles crient « elle est là, elle est là ! ». Anaï les suit en souriant. Elle porte elle aussi un gilet de sauvetage. Anaï est cuisinière et kayakiste. Je l'ai connue au club de voile. Elle m'embrasse, tranquille. Elle dit « il y a une baleine. ». Je fronce les sourcils. Une baleine, dans la baie ? Si près du port ? Elle ajoute « On a vu son jet », « C'est pas des dauphins plutôt ? » Elle me montre du doigt l'endroit où la baleine aurait plongé. « Oui, c'est peut-être des dauphins... » admet-elle. Puis elle me demande ce que je fais là. Je lui dis que je dois rejoindre Gonzalo Ilabaca. Elle dit « oh, il est là-bas » en désignant du bout du doigt l'autre côté du quai. Et elle rejoint les filles agrippées aux kayaks qu'elles font descendre le

long de la passerelle pour aller voir la baleine. Je reste un moment, accoudée entre deux groupes de pêcheurs. Eux ils sont concentrés sur leurs crabes. Je scrute la mer, incrédule. Si une baleine était là, ils la contempleraient, non ?

Mon regard balaye avec soin la surface crêpée par le vent du sud qui semble souffler sur la baie comme sur une tasse de thé qu'il faudrait refroidir. Soudain un jet jaillit. Puissant. Juste là, devant le quai. Mon cœur de battre s'est arrêté. Exactement cette expression-là Puis rien. Ce n'était pas un jet de dauphin. C'était elle. Autour de moi, les pêcheurs toujours placides et indifférents. Peut-être ai-je rêvé. Je scrute encore le bleu parsemé de petites vagues. Rien. Je l'ai peut-être inventée.

Je rejoins Gonzalo Ilabaca. Il est adossé au mur de bois chauffé de soleil. En plein vent. Mais au soleil. Sa vieille besace avachie près de lui. Il regarde les pêcheurs. Je lui dis que je crois avoir vu une baleine. Ma voix tremble un peu. Il sourit et il hoche la tête. Il a le regard rivé aux pêcheurs. Il les regarde et il sourit : « Tu vois, c'est là un des premiers gestes du monde. Partout dans le monde, de tout temps, les hommes ont eu ce geste-là. » Je m'assois à mon tour contre le mur de bois chauffé par le soleil. Ma jupe coincée entre mes jambes pour que le vent ne s'y engouffre pas. Lui, il regarde les pêcheurs. Les hommes et les femmes poissonniers de mer et de jus de crabe. Nous devons nous retrouver pour préparer une table ronde qui aura lieu au festival du livre dans quelques jours, autour de la mer. Mais son regard suit les gestes des hommes et des femmes descendus du haut des collines pour pêcher. Soudain il dit « *Elle est là* ». Et il pointe du doigt le bleu de la baie dans lequel le jet déjà a disparu. Je me redresse. Le regard de Gonzalo continue de suivre les gestes des hommes. Le jet de la baleine n'est qu'une sorte d'étoile

filante en arrière-plan. Moi je frémis. Une baleine, là, dans la baie. Si près de moi, de nous, des cargos, de la rumeur de la ville.... Mais déjà Gonzalo parle d'autre chose et mon regard ne peut rester accroché à la mer.

Ce soir-là, Gonzalo m'a raconté Valparaíso. J'ai aimé sa manière de raconter la ville et je veux te raconter à mon tour. Je lui disais que je n'aimais guère comment apparaissait Valparaíso dans la littérature. Toujours les bas-fonds du port, la décadence, les voyous, cette appétence qu'ont les poètes pour la ruine et le glauque. Moi je voudrais y lire parfois la mer et les aventures. Jamais on ne lit cela. Gonzalo dit que c'est parce que ça fait trop peu de temps qu'il y a des poètes qui écrivent sur Valparaíso. Et que ces poètes sont ceux qui vivent la décadence. La ville d'avant a été très peu écrite ou peinte ou photographiée. Il dit qu'aux premiers temps de la splendeur tous étaient occupés à travailler, faire du fric, construire des dynasties. C'est la première génération d'immigrés venus d'Europe. Valparaíso était une ville de commerçants et d'armateurs qui ne vivaient que pour leur négoce. Pas de temps ni de lieux pour les poètes. La seconde génération consolide la dynastie. Les fils d'immigrés rêvent peut-être encore d'Europe. Ils apprennent le français. Ils sont nés ici mais ils travaillent comme s'ils vivaient toujours au nord du monde. Ils n'ont pas le temps de peindre, d'écrire ou de chanter. Les autres non plus, ceux qui ne sont d'aucune dynastie. Ceux qui travaillent à la force de leurs bras. Seuls, Manuel Rojas prend le temps.

Puis vient la troisième génération. Riche à souhait maintenant. Certains suivent les pas de leurs pères et besognent encore et toujours. Mais d'autres se mettent à dilapider la fortune familiale. Le canal de Panama a été construit. Le temps de la splendeur est passé. Pourtant de nombreux bateaux font escale encore. Personne ne veut

croire au déclin. Dans le quartier du port, les bars sont pleins de marins étrangers, d'alcool et de jolies filles. Les petits fils d'immigrés font la fête. Tous les jours, tout le temps. Gonzalo songe : « elle a duré des années et des années cette fête. Ce devait être une fête interminable, tellement incroyable, tellement extraordinaire qu'aucun n'avait le temps de peindre ou d'écrire. Seules nous restent des boléros, parce que la musique faisait partie de la fête. » Il raconte aussi que les deux seuls qui témoignent de cette fête sont deux hommes venus d'ailleurs : Jori Ivens et Sergio Larrain.

Puis il y eut la décadence. La vraie. La désertion des cargos manoeuvrés désormais par une poignée de marins trop pressés par leurs armateurs pour pouvoir débarquer. Le couvre-feu militaire. Les barbelés autour de la mer. La fermeture des bars. La misère. Gonzalo a peint les derniers moments du Roland bar. Mais lui, n'a pas peint la décadence. Même s'il y a une lourde tristesse parfois dans les yeux de ses personnages. Lui, il peint Valparaíso comme il aimerait qu'elle soit. Joyeuse et affairée sur les bords d'un port aux cargos rouillés qui nous parlent d'ailleurs.

Valparaíso n'a jamais été autant peinte et écrite depuis qu'elle se meurt. Comme si, on se réveillait de la fête, avec une gueule de bois collective et que maintenant il n'y avait du temps que pour ça, écrire, peindre et chanter. Mais maintenant la mer est lointaine, enfermée derrière des conteneurs. Et les aventures des marins sont gardées sur le pont des cargos, elles ne viennent plus se colporter en ville.

Pour ça peut-être qu'il n'y a que la Valparaíso décadente et en ruine qui apparaît entre les pages. Quand le soleil a disparu derrière Playa Ancha, nous avons traversé le quai pour nous rendre à la réunion de la commission du littoral.

Une drôle de réunion convoquée par la mairie citoyenne où se rejoignent tous les acteurs opposés au méga projet portuaire. Je ne sais pas très bien ce que j'y fais. L'idée est de construire une force citoyenne sur laquelle la mairie puisse s'appuyer quand il faudra mener la bataille du port. Les hommes réunis là parlent fort. Ils parlent stratégies. Contacts. Politique politicienne. Je m'y perds. J'écoute tout de même. J'ai envie de fuir. Je reste. Je prends des notes. Je fais des synthèses. C'est moi qui me suis proposée comme secrétaire. Pour avoir un rôle, au moins... Je suis la seule femme de la commission et je me suis proposée comme secrétaire, vois-tu...

Le vent était glacé et chargé de poussière sale quand s'est terminée la réunion. Je suis rentrée seule, à pied, les mains enfoncées dans les poches de ma veste de cuir. J'y arrive pas. Ces réunions. Les compromis. Le cambouis de la politique. Toi je sais, tu serais là. On t'écouterait dans ces réunions. Tu ne serais jamais fatiguée de t'y rendre. Moi, j'ai juste envie de rester accoudée au bastingage du quai à attendre le jet de la baleine. Puis remonter dans ma maison de bois et de verre et dessiner des nageoires dorsales qui secouent le ciel et la mer pour la faire bruyamment entrer dans la ville. Tu te moques déjà je sais. Je n'arrive à rien d'autre qu'à être sur le côté. Même quand il se passe quelque chose...

Bientôt, je crois, je rentrerai...

Chère Lou,

Je t'écris un peu confuse. Je n'écris plus. Ni même pour Noël ou pour la nouvelle année. Comme si la routine déjà l'avait emporté sur le voyage. Ou plutôt comme si déjà, je m'en étais allée. Ce soir pourtant, je voudrais te raconter...

Poussée par le vent, la mer trébuche contre le rocher de la Baja et laisse voir son jupon d'écume avant de rabattre sa jupe bleu sombre, l'air presque fâchée. On ne sait si elle en veut au vent ou aux derniers passants du dimanche, qui, depuis l'avenue Altamarino, la regardent trébucher, se relever et trébucher encore. Moi, je devine la scène de loin, accoudée à ma table rouge. Je mets mes notes au clair. Des notes sur la mer. Car Lou, je l'ai peut-être trouvée, la mer de Valparaíso. Pas la mer des voiliers de plastique blanc qui régatent le doigt sur la tablette, ni celle des bâtiments gris à angles droits qui attendent la prochaine guerre, le doigt sur la couture. Non, la mer des baleiniers, des cap-horniers, de ces marins venus du monde entier.

C'est une lourde porte bleue, cachée derrière une grille, dans un recoin du muelle Prat. La poignée cuivrée brille tellement elle est astiquée. Ça a fait clic quand j'ai appuyé sur la sonnette. La porte s'est ouverte pesamment sur un hall aux dalles vert sombre et brillant malgré le peu de lumière que laissaient passer les portes fenêtres encadrées par de lourds rideaux de velours. J'ai titubé un instant. Tout autour de moi : des maquettes de bateaux, de vieilles photos encadrées dans des hublots cuivrés, d'antiques fanions, une barre à roue transformée en lustre...

Tout ce bric-à-brac qui raconte la mer d'avant, celle qui m'a fait rêver, celle que j'avais cru rêver. Karla, qui porte de longs cheveux lisses couleur sable du désert, ce désert qu'elle a quitté pour Valparaíso où elle pensait trouver la mer, la mer dont elle rêvait depuis son enfance ensablée, Karla a rajusté une mèche derrière son oreille à laquelle brillait une perle nacrée et elle m'a dit « Quand je suis entrée dans le hall, là je suis tombée amoureuse du Bote, là était enfin la mer... »

Comme moi ensuite elle a traversé le couloir sombre pour découvrir le ciment brûlant du patio, constellé de taches de sel, la mer juste au bord et les silhouettes en bleu de chauffe ou en combinaison néoprène, au milieu des cordages, des gilets et des zodiacs oranges prêts à intervenir. Les sauveteurs en mer. Ils sont là depuis 1925. On devrait dire : ils sont encore là. Les baleiniers et les cap-horniers ont disparu. Les tempêtes d'hiver aussi. Mais eux ils sont encore là. Maintenant ils enfourchent des scooters des mers et longent les plages alentour. L'un dit « maintenant nous sommes des « pieds sablés » » en parlant avec nostalgie des vieux qui partaient au large dans la tempête secourir les cargos en perdition. Avant. Avant le GPS et les prévisions météo. Avant que ne soit érigé le mur de conteneurs entre Valparaíso et la mer.

Je suis revenue avec mon carnet et j'ai commencé à écouter leurs histoires. Au début, j'attendais des histoires d'avant. De naufrages spectaculaires, de fortunes de mer. Mais les histoires d'avant étaient ternies. Nul détail, nul frisson. Juste cette nostalgie inutile. Puis, peu à peu, j'ai entendu la mer derrière le vrombissement de leurs zodiacs, je l'ai aperçue en gouttelettes brillantes sur le caoutchouc noir des combinaisons, je l'ai sentie dans ce mélange de sel et de gazole resté sur leurs mains, dans les larmes de Karla, une des trois

premières femmes sauveteuses en mer de Valparaíso. La mer qui se raconte. La mer où l'on devient quelqu'un.

Ils ne sont plus qu'une poignée. Les derniers habitants de Valparaíso qui osent prendre la mer. On pourrait les imaginer comme des personnages de roman. On les imaginerait comme de vieux marins aux visages plissés. Mais, ils n'ont jamais été marins, les sauveteurs en mer de Valparaíso. Et ils n'ont jamais été plus qu'une poignée. Ils sont agents d'assurance, comptables, instituteurs, vendeurs, mécaniciens automobiles. Ils ont des vies qui me semblent grises et ternes. Dans des bureaux gris et ternes. Mais quand on les appelle, ils retirent leur cravate, enfilent leur combinaison néoprène et sentent l'adrénaline faire battre leur temple. Ils et elles puisque maintenant il y a trois femmes, sauveteuses en mer. Et leurs mains lisses qui font un nœud de chaise comme elles pianotent sur des claviers ou remplissent des registres de douanes, racontent peut-être enfin la mer de Valparaíso. Où se mêlent confusément aventuriers et banquiers, maisons closes et Bourse du commerce, sable et pavés, cravates et vareuses, hôtels particuliers de marbre et de bois précieux et bidonvilles d'argile et de bois, juste au bord de l'océan le plus vaste du monde.

La ville a peut-être tourné le dos à la mer. Eux et elles sont restés debout face à elle, sur le bord du quai Prat, le dernier bout de quai sans barbelés. Tu sais, ils me font penser à la watchguard dans Game of thrones. Ils sont les seuls à oser s'aventurer derrière le mur de conteneurs. Et pour vaincre la peur de ce monde inconnu, ils prêtent serment, ils obéissent à d'étranges traditions et écoutent avec patience les histoires des anciens qui répètent inlassablement qu'il faut se préparer car les grandes tempêtes reviendront. La mer de Valparaíso pourrait être le monde au nord du mur. Les grandes

tempêtes la menace que l'on a oubliée.

Il faudrait que je te raconte tous ceux et celles que j'ai rencontrés. Ces hommes et femmes qui jouent à « On dirait que nous sommes les derniers guerriers/gardiens, je ne sais, de la mer... » Il y a donc Karla, qui, accroupie dans le ruisseau qui traversait le village du désert d'Atacama où elle a grandi, rêvait de pirates, de baleines et d'Antarctique. Il y a Anibal, le roi du scooter des mers qui rêve d'être né avant pour naviguer en ciré jaune sur le Christiansen, le canot de sauvetage des années 50, dont la coque de bois gît désormais sur le quai Baron à la merci des intempéries et de l'indifférence des passants. Il y a Daniela qui, revêtue de sa combinaison néoprène et de son casque rouge, dénoue ses longs cheveux noirs et lisses et accroche deux perles à ses oreilles à peine débarque-t-elle sur le quai « pour qu'ils sachent tous que je suis femme ». Il y a les vieux qui aiment l'uniforme et ne cachent pas leur sympathie pour la dictature passée, il y a Jaime qui décida d'apprendre à plonger pour aller chercher les morts « car trop de corps ont disparu dans cette mer. » Il y a la mer qui coule dans leurs veines, disent-ils tous, quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent et j'imagine les poissons et les algues se frayant un chemin dans leurs corps de citadins, de porteños...

Et j'aime les imaginer ainsi, ceux et celles qui racontent que la mer de Valparaíso existe. J'espère ne pas t'avoir ennuyée avec cette si longue description. Je t'imagine un peu surprise de me voir me prendre de passion pour les sauveteurs en mer. Il est temps que je rentre vas-tu dire car sinon tu me retrouveras prête à enfileur quelque uniforme pour pouvoir prendre la mer... Je souris à cette idée et je termine là cette lettre. Le vent semble fatigué et lassé. On dirait même qu'il tend la main à la mer pour l'aider à se relever. Le blanc jupon de cette dernière s'est terni.

Est-ce la lumière du soir ou la poussière des rochers ? J'allume la petite lampe de carton au-dessus de ma table et je replie cette longue lettre... Demain, je retournerai là-bas avec mon carnet.

Petit carnet quadrillé

10/03/2017 Sandales ou bottines ? L'automne semble déjà là. J'avais oublié. Je pensais voler d'été en été d'un côté à l'autre du monde.

12/03/2017 Je sors du carton la bouillotte rangée trop vite.

21/03/2017 Pâtes aux tomates séchées. Flan à la noix de coco. Cheesecake aux speculoos périmés. Les placards à vider... J'y trouve des trésors. Délices de gourmandises envoyées de là-bas et conservées jalousement, pour les jours durs, les hivers froids et mélancoliques dans une ville étrangère. Des boîtes colorées, des emballages brillants aux mots français auxquels je n'ai osé toucher puisqu'il faut toujours redouter les jours durs d'après, puisqu'il se peut qu'il y ait toujours des jours plus durs, après... Mais maintenant une orgie de papiers froissés et de miettes périmées.

24/03/2017 La poussière gifle la place Waddington et les rafales de vent emportent les miettes du dernier alfajor que je suis venue acheter à la pâtisserie Granada.

02/04/2017 Dimanche soleil. Je m'étends sur le lit. Les fenêtres grandes ouvertes. Un reggaeton au loin. La sirène d'un paquebot qui s'en va. Parfois je me demande encore pourquoi je dois m'en aller. J'aime tant vivre ici.

15/03/2017 Anniversaire des sauveteurs de mer. Ils sont tous là en uniforme, alignés sur le soleil du quai. Derrière eux brillent les

trompettes et les cuivres, puis les hublots des remorqueurs et la mer... Un des volontaires reçoit une langouste comme prix de son engagement l'an passé. Il pose sérieux, sa langouste rouge écarlate tenue dans la main. Rasé de près, son regard fixé droit devant lui, terriblement solennel. Ses chaussures cirées luisent dans le soleil. L'hymne national retentit. Valparaíso...

Dans la houle, 17 avril 2017

Chère Lou,

Le quai est désert quand nous embarquons. Une avancée grise de béton dans une mer d'un gris à peine plus pâle. Les silhouettes des grues arrêtées dans le ciel blanc sale. Un certain silence. Seuls résonnent nos pas sur le béton défoncé. De longues enjambées pour traverser ce dernier bout de la terre. Javier s'est réveillé à Santiago, lui. Il a traversé la capitale enfumée puis l'autoroute qui mène à Valparaíso. Paysage de collines pelées, d'eucalyptus qui bientôt s'embraseront, et de quelques palmiers qui résistent. Il écoutait la radio peut-être. Ou songeait à ce nouveau moteur électrique si léger qu'il a acheté aux États-Unis. Je ne sais pas ce qu'il a senti quand sa voiture confortable a entamé la descente de Santo Ossa. Te souviens-tu de cette descente que je te racontais dans une des premières lettres ? Je ne sais pas s'il a souri, si son cœur s'est légèrement serré. Ou s'il est resté dans ses pensées alors qu'il s'enfonçait entre l'ombre noire des collines, sans apercevoir ni les premières maisons accrochées juste au bord du ciel, ni la mer, grise, tout au fond. Peut-être a-t-il réagi quand sa voiture s'est engagée dans l'avenue Argentina. Elle a dû ralentir alors, gênée par les trolleys malhabiles et les passants traversant l'avenue en se moquant du trafic, courbés

par le poids de leurs lourds sacs de jute. Jour de marché. Son regard s'est peut-être arrêté un instant entre les tauds orange et verts, intrigué par les cris stridents et chantants à la fois qui devaient percer jusqu'à son habitacle et brouiller le son de la radio.

Ou peut-être, n'a-t-il rien vu, rien entendu car il songeait déjà à la mer, qui l'attendait derrière le nœud que forment les voies rapides au bout de l'avenue bruyante. Ses doigts tapotaient, impatients, le volant. Le feu qui passe au vert. La mer presque là. La ville autour, n'existe pas. Ce n'est qu'un point de passage vers la mer depuis les gratte-ciels de Santiago. Un point de passage camouflé. Lui sait, maintenant, comment disparaître dans le tunnel dont l'entrée se cache sur le côté de la station du métro-train. Pour ressortir à peine une minute plus tard, dans la poussière du terrain vague. Il salue le gardien d'un signe de tête. La voiture cahote très légèrement sur la route bosselée, longe les palissades d'aggloméré. Avec les tractopelles et les camions stationnés en désordre, elles donnent l'illusion des travaux. L'œil non averti ne sait pas que le chantier est immobile depuis des années. Que les permis de construire sont illégaux. Le sourire des gardiens, les palissades propres, que l'on remplace à peine sont-elles taguées ou peinturlurées, donnent l'illusion. C'est inéluctable, le *mall*, cet immense centre commercial à l'américaine, se construira. Même s'il est inutile et illégal. Il soupire. Ils ne commenceraient pas les travaux, sinon.

Bientôt l'immeuble se dressera là, confisquant le dernier bout de bord de mer qu'il reste aux habitants. Certains se réjouissent. Des boutiques entre lesquelles flâner sans qu'il ne fasse ni trop chaud, ni trop froid. Un sol brillant, des lumières douces, de faux palmiers. Loin de la réalité crasse, sombre et vivante du plat plan du bas de la ville. Il soupire peut-être en songeant à ce que deviendra ce terrain

vague dans lequel il suffirait de creuser quelques centimètres pour trouver des restes de naufrages, ou bien ce garage immense et laid, que personne ne soupçonne d'être un monument classé pour avoir été le hangar le plus long d'Amérique latine. Mais c'est ainsi. Il est des luttes inutiles à mener. Les travaux ont déjà commencé. J'imagine qu'il chasse alors ses pensées en saluant un autre gardien. Sous sa casquette, l'homme hoche la tête en s'efforçant d'être poli avant de se retourner vers la minuscule télévision qui grésille dans le coin de la guérite où il se tient.

La voiture bifurque vers le quai et il aperçoit enfin la mer. Il y a peu de vent. Tout est nuances de gris et le vent est si faible qu'il ne dessine même pas d'ombres d'un gris plus foncé sur la mer.

Peut-être m'aperçoit-il alors, debout près de la grille. Il me fait un grand sourire joyeux, comme toujours, en m'indiquant, d'un signe, qu'il va se garer au fond, derrière le parking à bateaux.

Puis à grandes enjambées nous traversons le quai pour descendre à la passerelle flottante. Il regarde son téléphone. La station météo de la Marine, enregistre un peu plus de vent à Punta Ángeles, la pointe nord ouest de la baie. Nous préparons le bateau en silence. Je sors le génois, chiffonné en vrac dans la cabine avant. Il s'occupe de déferler la grand-voile. Crocheter les mousquetons, passer les écoutes, hisser. Nul besoin de mots. Il est à la barre. Je largue les amarres. Il fait pivoter son voilier malgré le peu de vent. Comme s'il manœuvrait une mobylette. Nous sortons lentement de la zone des coffres, je lui jette un regard, il acquiesce, je hisse le génois. Puis je reviens m'asseoir dans le cockpit. Nous tirons un bord vers Punta Ángeles pour chercher un peu de vent. Nous parlons un peu. Juste un peu. Comme pour ne pas gêner le vent, trop timide.

Malgré tout, le voilier avance. C'est un J24, un des rares voiliers du port qui avance il faut dire.

Nous longeons le môle où se tiennent les navires gris de guerre. Puis caleta El Membrillo, le petit port de pêche aux barques jaunes, rouges et bleu ciel. Nous virons. Le génois se prend dans les filières, je vais à l'avant pour décoincer la jupe. Nous revirons. Les manœuvres sont lentes. Nous avons dépassé le petit port de pêche maintenant. Nous n'étions jamais venus jusqu'ici. Je scrute la mer lisse, aux aguets. Il navigue sans carte, indifférent. Je lui glisse qu'il y a un courant, là, qui porte vers l'ouest. Des rochers aussi. Avant, on avait installé la bouée du bœuf. On l'entendait depuis Playa Ancha les jours de brume et de houle. Elle soufflait, rauque comme un bœuf donc, et pressait les navires de s'éloigner de la côte. Elle était là pour les capitaines qui ne connaissaient pas la baie et qui, en arrivant, confondaient, dans la brume ou le mauvais temps, caleta El Membrillo avec Valparaíso.

J'ai appris cela dans les travaux d'historiens sur les naufrages.

Il abat légèrement. Je reste sur le qui-vive, peu habituée à naviguer sans carte, si près de la côte. Je ne me fais pas à la profondeur du Pacifique.

Alors que nous dépassons le petit port de pêche, la mer commence à moutonner. Nous échangeons un regard. Le vent forçit d'un coup et le voilier part au lof avant que Javier ne puisse choquer l'écoute en grand. Je vais changer la voile d'avant. Une vague trempe mon jean. Je décroche mon regard des mousquetons et de l'étau. Ce n'est pas une vague. C'est la houle du Pacifique. Nous sommes face à elle maintenant, au large des Torpederas. La voilà la houle qui a parcouru des milles et des milles sans voir la terre.

Cette houle que je ne connais pas car elle n'ose pas, d'habitude, entrer dans la baie de Valparaíso. Comme si elle lui fallait s'assagir avant de toucher terre. Là elle lève la proue du bateau avant de le faire retomber brutalement. Nous sommes un jouet qu'elle vient de trouver.

Pendant ce temps, le vent forçait encore. Il est sud maintenant. Nous gîtons fortement et je tâtonne maladroitement sur le pont trempé et glissant pour revenir à la barre le temps que Javier prenne un ris. Mon jean trempé colle à ma peau. Je frissonne. Nous rions. Nous ne nous sommes jamais échappés si loin. Bientôt nous dépassons les Torpederas. La houle s'amplifie encore. Nous sommes dans le Pacifique, l'océan le plus vaste du monde. Le voilier s'ébroue, comme un cheval qui a enfin une plaine où galoper. Je suis tendue vers l'immensité bleue gondolée par la houle et le vent qui la fait moutonner. En chilien, on ne dit pas que ça moutonne. On dit que ça fait de petites chèvres. J'imagine les petites chèvres blanches sautillant par-dessus la houle venue de si loin... Peut-être il y a-t-il des surfeurs qui l'attendent, à Concón, de l'autre côté de la baie.

Soudain Javier me fait signe. Il faut virer. Je reviens vers lui. Je suis glacée maintenant. Des mèches de cheveux poisseux me collent au visage et mes doigts ont du mal à agripper les écouteurs. C'est alors que je regarde vers la terre.

Nous sommes au pied de falaises escarpées. La mer s'y casse avec fracas. Ce sont des falaises brunes, burinées par le vent. On dirait des falaises d'Écosse ou bien d'Irlande. Mais au-dessus, quelques maisons colorées, des maisons de Valparaíso, de bois et de tôle rouillée, blotties les unes contre les autres et accrochées face au vent. Je calcule. C'est le bout de Playa Ancha. Vers le Sud, on distingue une

enfilade d'autres falaises et pointes rocheuses qui s'enfoncent dans la mer. Javier tend le doigt. Curaumilla énonce-t-il avec respect. Une pointe brumeuse et sombre qui s'enfonce vers l'ouest. Curaumilla, le cap Horn d'ici. Du vent et de la houle de face. Quelques roches qui affleurent aussi au bout de la pointe. Nous n'irons pas jusque-là. Il est tard déjà et il faut rentrer au port avant 19h.

Nous virons. Je prends la barre. Nous longeons maintenant les falaises de Playa Ancha. Je ne savais pas. Je savais que les rues de Playa Ancha tombaient dans la mer, balayées par le vent de part et d'autres. Mais je ne savais pas cette image-là. Depuis la mer. Depuis le sud. Au pied de falaises surplombant la houle du Pacifique. Quelques maisons colorées accrochées sur le dessus de la lande. Nous les longeons et apparaît le cimetière et puis le phare dont le rouge se détache sur le gris perle du ciel. Nous surfons maintenant sur la houle qui nous emporte, les voiles gonflées de vent. Les falaises défilent à toute allure. Et soudainement la baie s'ouvre devant nous. Nous pénétrons sur la scène de l'amphithéâtre et il me semble, un instant, que les habitants, au balcon, nous regardent apparaître. Le vent brutalement se calme. La houle s'apaise. Il faut lâcher le ris. Changer de nouveau la voile d'avant. La mer se lisse tellement qu'elle devient d'huile. Il n'y a de meilleure métaphore. Une huile bleue brillante. Un miroir dans lequel se regarde Valparaíso. On ne distingue même plus les petites chèvres dans le lointain. Mon jean a séché et fait comme une croûte de sel sur ma peau. Bientôt les voiles claquent d'un bord à l'autre, sans vent. Nous attendons. « Quand j'aurais reçu le moteur électrique... » dit Javier. Mais je préfère attendre sans moteur.

Nous attendons sans moteur et c'est comme si nous étions au siècle passé.

Je songe à ces voyageurs et ces marins qui arrivaient à Valparaíso, au temps où prendre la mer était plus rapide que parcourir la terre. Parfois, ils avaient passé le cap Horn. Parfois, ils avaient traversé le Pacifique. Parfois, ils venaient juste d'un peu plus au sud. De Concepción, de Valdivía... Ils avaient senti dans leurs corps la houle majestueuse et effrayante du Pacifique, le vent glacé soufflant, collé à la côte, depuis l'Antarctique. Ils longeaient ces falaises. C'était la première chose qu'ils voyaient de Valparaíso, ces falaises escarpées qui gardaient l'entrée de la baie. Ces falaises alors c'était leur descente de Santo Ossa. Peut-être leur cœur battait-il un peu plus fort quand ils apercevaient ces falaises, puis le phare. Et alors, le bateau entrait dans la baie, comme on entre en scène. Un peu plus théâtral que lorsque le bus pénètre dans les pots d'échappements de l'avenue Argentina.

Je songe à ces falaises, habituées pendant des années à être regardées par tous ceux qui passaient là. J'imagine leurs traits ridés sur la pierre usée par le vent et la mer. Je les imagine comme des gardiennes ancestrales, des sortes de totems laissés là. Figées. Elles ne peuvent se retourner pour regarder la ville derrière elle, s'étendre. Elles sentent seulement sur leurs dos les hommes qui s'affairent. Construisent, restaurent. Elles sentent peut-être la piqûre acide des eucalyptus, le jus dégoulinant des poubelles, la brûlure des incendies, les secousses de la terre. Elles sentent aussi les pas de danse, les courses poursuivies d'enfants, les pas nonchalants des touristes, le vent du sud qui balaye tout. Elles sentent sur leur échine le port qui continue de vivre, malgré la décadence. Mais elles ne peuvent qu'imaginer, comme condamnées à fixer l'océan.

Tout le monde s'est retourné, détourné de la mer. Elles, figées dans leur pierre elles sont restées face à la houle. On a oublié leur visage.

Ce visage qui était le premier qu'apercevait le voyageur en débarquant à Valparaíso. Condamnées à ne plus être regardées que par une poignée de pêcheurs et quelques marins distraits sur le pont de cargos à l'équipage trop réduit. Je rêve qu'on colle sur elles des portraits immenses de grand-mères ridées. À la manière de JR ou des totems d'Anabelle Guerrero. J'avais emporté mon appareil photo. Je n'ai rien pu en tirer. Le paysage s'est aplati. Comme s'il ne voulait pas être saisi. Nous arrivons au port juste à temps. Javier manœuvre sans moteur et presque sans vent pour prendre le coffre. Je passe deux amarres. Nous nous promettons de retourner encore de l'autre côté de Punta Ángeles.

Petit carnet quadrillé

20/04/2017 Je cours. Je cours et j'ai peur de tomber. De fatigue et de nerfs défaits. Barbara glisse des sachets de riz dans les cartons de livres que je ne pourrai emporter. Je scotche et j'étiquette. Un autre carton avec mes casseroles en fer blanc, ces casseroles fleuries que j'aime tant, quelques tasses, les verres à vin. Pour si je reviens. Je descends cartons et sacs-poubelles en bas de l'escalier. Hume l'odeur du café torréfié.

22/04/2017 En jean noir et pull jaune moutarde, Pía vient prendre le petit-déjeuner. Pain grillé, avocat écrasé, oeufs brouillés, café...

24/04/2017 Nous dansons sur le parquet que je n'aurais plus à cirer. Le vent froid de la nuit s'engouffre entre nous. Juan Jo enfle un de mes longs cardigans de laine qui traîne encore sur le grand lit. Pía l'appelait ma peau d'ours. Pía pleure, ivre. Derek prépare nos verres. Vanessa danse, seule et libre soudain. Barbara n'est pas venue. Il pleut dans le noir de la baie.

Carnet kraft

10/07/2017 Je sens mes doigts s'engourdir, mes pieds devenir pierre. Je fais signe à ma sœur et à mon père et je sors de l'eau. Le sable est d'un blanc brillant sous le soleil. Le ciel si bleu qu'on s'étonne du vent froid qui balaye la plage. Je dénoue mon maillot mouillé pour enfiler ma robe de coton rouge. Elle s'est détendue et a déteint sous le soleil chilien. Alors que je cherche un mouchoir de papier dans ses poches j'attrape un minuscule rectangle de papier cigarette, un de ces tickets de caisse colorés que l'on donne pour le moindre pain ou paquet de chewing-gum acheté là-bas. Je m'assois sur le sable chaud. Dans le soleil, je distingue le crawl de mon père. Plus loin, quelques voiles blanches. Au bord du rivage, la silhouette de ma sœur à contre-jour. Le rire de mon neveu qui l'éclabousse. Puis ma nièce remonte en courant. Elle tient ses bras légèrement écartés, gênée par ses brassards orange. Elle s'arrête brusquement face à moi, grelottante, les cheveux dégoulinant plaqués autour de son visage aux lèvres violettes. Elle se laisse faire, comme si elle était une poupée, lorsque je lui retire ses brassards et son maillot. Je l'enveloppe dans un drap de bain, lui tends son doudou et elle se blottit dans mes bras. Elle suce ses doigts en silence, l'oreille de son doudou coincée contre son nez qu'elle réchauffe avec peine. Soudain, elle tend son doigt vers l'horizon et me demande « là-bas qu'est-ce qu'il y a ? ». « Là-bas, il n'y a que la mer » je lui réponds. On entend les rires de mon neveu et la voix de ma sœur entre le bruit régulier et doux des vagues. Ma nièce dévisage toujours le bleu. « Mais après la mer, qu'est-ce qu'il y a ? » « Oh, après la mer, très loin, très très loin, il y a un autre continent, l'Amérique ». « Et après qu'est-ce qu'il y a ? Après il y a Valparaíso ? » « Après, oui, il y a Valparaíso... »

Imprimé, cousu et relié sur l'île de Groix
n°ISBN 978-2-9568484-2-4
dépôt légal second trimestre 2020